5: Azevedo SO11 Bahia Brazilians

RACE ET SOCIÉTÉ

LES ÉLITES DE COULEUR DANS UNE VILLE BRÉSILIENNE

par

Thales de Azevedo
Professeur à l'Université
de Bahia, Brésil

Photographies de
Pierre Verger

[title page]

[p. 1]

UNESCO

Achevé d'imprimer le 23 mars 1953
sur les presses de l'Imprimerie Chantenay, Paris,
pour l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation,
la science et la culture, 19, avenue Kléber, Paris-16e

SS 52 VII 5F

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5
Les types ethniques de Bahia 9
Un minimum de tension dans la société de Bahia. . . 17
Accroissement de population et métissage 21
Opinions sur les gens de couleur 25
La couleur est un simple accident 29
Une société multiraciale à classes 34
Les mariages interraciaux. 39
Le commerce 46
La politique. 52
La bureaucratie 57
L'armée 59
Les arts 62
L'éducation. 66
La religion 72
Les sports 77
Les professions libérales 79
La vie intellectuelle 85
Les clubs récréatifs 88
Le préjugé de couleur à Bahia. 93
Les mouvements « noirs » à Bahia 98
Conclusions. 103

[P.4 is blank]

INTRODUCTION

Le sujet de cette monographie est l'étude de l'ascension sociale des gens de couleur dans une ville brésilienne et l'analyse des mécanismes au moyen desquels joue cette « mobilité verticale ». La ville qui a été choisie comme terrain d'enquête est celle de Salvador (Bahia), qui depuis longtemps est citée comme un modèle d'harmonie raciale.

Le projet de recherche qui a servi de base à ce rapport comportait : 1° une enquête sur la place faite aux gens de couleur — pour la plupart descendants de Noirs africains ou du croisement de Noirs et de Portugais — dans les groupes sociaux entourés d'une auréole de prestige et d'une manière générale dans les classes supérieures de la société; 2° une description du mécanisme d'ascension sociale; 3° une étude sur la façon dont Blancs et gens de couleur réagissent devant ce phénomène social.

Les recherches effectuées sous notre responsabilité commencèrent en février 1951 et se poursuivirent jusqu'en octobre de la même année.

Nos observations portèrent sur la composition raciale de différents groupements sociaux et furent réalisées à l'occasion de cérémonies religieuses, de parades militaires ou civiques, de réunions scolaires, de sessions universitaires ou de réunions de sociétés savantes, de bals, de fêtes familiales et d'événements sportifs. Elles furent complétées par des visites à des bureaux administratifs et commerciaux, à des magasins, à des écoles, à des clubs et autres lieux de travail et de récréation. Nous avons examiné également les portraits de gens de couleur enregistrés au Bureau d'identification de la police de l'État, d'étudiants ou d'écoliers photographiés lors de la promotion de leur classe, de membres de confréries religieuses, de clubs récréatifs et sociaux, et enfin de personnes appartenant aux professions libérales. Lorsque nous ne disposions que des listes de noms, le classement selon l'origine ethnique fut confié à trois ou quatre personnes qui connaissaient les membres du groupe en question.

En plus de ces enquêtes et de la compilation des données fournies par des études antérieures de caractère social, historique, ethnographique et démographique, 56 Noirs et mulâtres furent interviewés; ils avaient été choisis sur une liste de 128 noms, qui comprenait une majorité de gens de couleur occupant une position élevée dans la société de Bahia. Sur 48 des personnes citées plus haut avec lesquelles j'entretenais des relations plus ou moins étroites, j'en interviewai personnellement 25 et j'en choisis 20 parmi les 80 avec lesquelles je n'avais eu aucun contact; les 11 autres, presque toutes du sexe féminin, furent interviewées par les assistantes de l'enquête. Nous pûmes ainsi nous entretenir avec 20 Noirs et 36 mulâtres de différents types dont 12 femmes et 44 hommes qui exerçaient les professions d'avocat, de juge, de médecin, d'ingénieur civil, de dentiste, d'économiste, de professeur, d'artiste, d'entrepreneur, de commerçant, de fonctionnaire, sans compter les prêtres et les étudiants universitaires dont quelques-uns, en dehors de leurs occupations principales, s'adonnaient à des activités politiques, bureaucratiques, éducatives et sociales. Presque tous les sujets en question sont partis d'une condition modeste, parfois même de la plus grande pauvreté, et sont parvenus à des situations de plus ou moins grand prestige. Leur âge varie entre vingt et soixante-dix ans, mais avec une majorité allant de trente à cinquante. Tous sont natifs de Bahia ou y habitent depuis longtemps.

Les interviews[1] portèrent sur les relations raciales et sur les préjugés de couleur, et mirent l'accent sur le problème de l'ascension sociale; la plus complète liberté d'expression fut laissée aux informateurs. L'enquêteur n'intervint que pour empêcher l'entretien de dévier. Il fallut presque toujours ramener de temps à autre l'informateur à son sujet pour obtenir un exposé continu.

Remarquons en passant que parmi les personnes interrogées un grand nombre éprouvèrent, malgré leur haut niveau intellectuel, une certaine difficulté à exprimer leur point de vue. Sans doute s'agissait-il d'une réaction de défense; mais, en beaucoup de cas, cette hésitation tient aussi au fait que ces personnes n'avaient jamais donné beaucoup d'importance à la question. Ces deux interprétations, quelle que soit la bonne, sont l'une et l'autre significatives des relations raciales à Bahia.

Rares furent les occasions où la spontanéité des informateurs fut tempérée par la méfiance. Deux personnes seulement éludèrent l'interview : un Noir appartenant à une profession libérale, qui fit preuve d'une grande réserve, et une femme, mulâtresse au teint clair, occupant un poste administratif, qui se montra irritée par la nature de l'enquête, dont elle ne voyait pas l'intérêt.

Pour une exacte compréhension des faits, il est utile de rappeler que les entrevues eurent lieu, en général, sans rendez-vous préalables. Plusieurs fois cependant je fis avertir nos informateurs que je me livrais à une enquête sur les relations raciales et souhaitais connaître leur opinion. Plusieurs entrevues furent obtenues au cours de rencontres fortuites et eurent le caractère d'une simple conversation. En certains cas elles furent reprises pour les besoins de cette étude avec l'assentiment des informateurs. Certaines personnes se comportèrent comme s'il leur était difficile d'aborder « une matière aussi délicate »; cependant dans l'ensemble elles se montrèrent communicatives à souhait. Les intentions des enquêteurs furent généralement bien comprises des informateurs. Certains d'entre eux paraissaient même avoir trouvé enfin l'occasion si souvent désirée d'exprimer leurs doléances ou leurs vues personnelles tant sur leur cas particulier que sur le problème en général. La méthode de l'interview se révéla, pour autant qu'on puisse en juger, fort efficace. Il est permis d'espérer que son emploi sur une plus vaste échelle fournira de nouveaux éclaircissements sur le même thème.

---

[1] Sur les techniques et les avantages de ce genre d'interviews, cf. Clyde Kluckhohn, « The Personal Document in Anthropological Science », dans *The Use of Personal Documents in History, Anthropology and Sociology*, « *Social Science Research Council Bulletin* », New York, 1945, p. 125.

Quant à la façon d'enregistrer les entrevues, les plus importantes d'entre elles furent transcrites au moyen de notes rapides prises durant la conversation. En de rares occasions l'entretien fut transcrit de façon plus complète. Les rapports furent rédigés, à quelques exceptions près, dans les premières heures qui suivaient la rencontre.

Nous avons aussi eu recours à un nombre limité d'informateurs blancs qui avaient la réputation d'être familiers avec les problèmes de Bahia dans le passé et le présent. Né et élevé dans cette ville où je n'ai cessé d'habiter, j'ai pu également utiliser mon expérience personnelle. Nous nous sommes servis, en outre, d'annonces et de commentaires éditoriaux parus dans les revues et les quotidiens de Bahia et reflétant jusqu'à un certain point les stéréotypes du milieu étudié.

Une simple description de la situation raciale à Bahia ne suffirait pas à faire comprendre le dynamisme de cette montée des Noirs dans l'échelle sociale. Aussi a-t-elle été traitée comme un processus de changement culturel et social et par conséquent examinée selon une perspective historique; on s'est cependant abstenu d'entrer dans les détails.

Notre enquête fut, en un sens, rendue difficile par la pénurie de travaux anthropologiques et sociologiques sur la société de Bahia. Cette ville a été l'objet, au cours de ces dernières années, de plusieurs études historiques. On y trouve des références nombreuses au trafic négrier, à l'anthropométrie, aux phénomènes d'acculturation et aux survivances africaines, mais, comme le dit fort justement Donald Pierson, dans l'ouvrage que nous citerons si souvent, il n'existe qu'une maigre littérature sur les conflits ou sur les processus d'ajustement qui caractérisent les rapports raciaux à Bahia. Le livre de Donald Pierson[1] est réellement le premier et, à ce jour, le seul dans lequel les relations raciales à Bahia aient été analysées et présentées selon les méthodes de la sociologie moderne.

Je ne prétends pas avoir fait œuvre exhaustive ou définitive sur le problème si complexe de la mobilité sociale des gens de couleur à Bahia. J'ai voulu avant tout être objectif et présenter les problèmes d'un point de vue scientifique, en évitant, dans la mesure du possible, les pièges de l'ethnocentrisme si difficiles à éluder, même inconsciemment, lorsqu'on est membre de la culture que l'on décrit.

---

[1] Donald Pierson, *Negroes in Brazil. A study of Race contact at Bahia*, The University Chicago Press, Chicago, Illinois, 1947.

La réalisation de ce projet est due à une initiative de l'Unesco, qui l'a subventionné et rendu possible, grâce à un accord intervenu avec la Fondation pour le développement de la science à Bahia, dans le cadre du programme de recherches sociales de l'État de Bahia et de l'Université Columbia. Ce m'est un agréable devoir de remercier mes amis le professeur Charles Wagley, de l'Université Columbia, à New York, pour la collaboration éclairée qu'il a bien voulu donner à l'organisation du plan d'enquête et à l'enquête elle-même comme directeur du programme indiqué plus haut; le professeur Anisio S. Texeira, pour sa claire discussion de certains thèmes de travail et pour l'appui qu'il lui donna en sa qualité de secrétaire général de la fondation. Il me faut aussi remercier M. Alfred Métraux du Département des sciences sociales de l'Unesco, qui a approuvé nos plans d'enquête et le choix de ma personne pour la diriger, qui a eu la courtoisie de lire mes notes, de discuter avec moi de nombreux problèmes de l'étude et de m'aider de ses commentaires critiques et de ses avis autorisés. Je veux également témoigner ma gratitude pour l'excellente coopération que m'ont apportée mes assistants d'enquête, Marie Amélie C. Leite, professeur à l'École du service social de Bahia, Josildeth S. Gomes et Thérèse Cardoso, mes élèves d'anthropologie de la faculté de philosophie de l'Université de Bahia, et ma fille Sylvia de Azevedo, ainsi que M. Maurilio Pinto da Silva, Jayme Abreu et Louis R. Sena pour d'autres formes de collaboration désintéressée, sans excepter l'excellent photographe M. Pierre Verger pour son aide technique. Je remercie, de plus, les clubs récréatifs, les confréries religieuses, les écoles et les organisations qui contrôlent le travail professionnel pour m'avoir facilité l'accès à leurs fichiers et à leurs registres. Je désire enfin mentionner tout particulièrement mes informateurs qu'il ne m'est malheureusement pas possible de nommer; je veux leur dire ici toute ma gratitude pour leur bonne volonté et pour la richesse des données et des expériences personnelles qu'ils ont bien voulu me confier et que j'ai utilisées dans un but scientifique; j'ajoute qu'aucun d'eux ne peut être tenu pour responsable de la façon dont j'ai utilisé ce matériel.

THALES de AZEVEDO.

Janvier 1952.

LES TYPES ETHNIQUES DE BAHIA

Bahia doit sa réputation non seulement à sa situation privilégiée, sur les rives d'une baie magnifique, et à ses églises d'un style rococo exubérant, mais aussi, dans une certaine mesure, aux excellentes relations qui existent au sein de sa population bigarrée entre gens de couleurs différentes. Stephan Zweig a tracé de Bahia et de ses vieilles traditions un tableau très vivant. Pour lui, c'est avec cette ville que le Brésil a commencé, et non seulement le Brésil, mais aussi l'Amérique du Sud. « Dans cette cité a été élevée la première pile de l'immense pont lancé sur l'Atlantique; en elle a pris naissance, par la combinaison de la matière européenne, africaine et américaine, le mélange nouveau qui à l'heure actuelle fermente si activement [1]. »

Dès sa fondation sous le nom officiel de Cidade do Salvador, Bahia commença à être connue par sa richesse, qu'elle devait au sucre produit par ses *fazendas* [2] et ses *engenhos* [3]. Elle était aussi renommée pour l'éclat du culte dans ses nombreuses églises, par les processions religieuses qui parcouraient ses étroites rues grimpantes et par les traditions si typiquement portugaises de ses habitants. Centre d'importation d'esclaves africains, Bahia était aussi célèbre par la forte proportion des Noirs dans sa population, au point que les voyageurs étrangers de la période coloniale parlent de cette ville comme d'une « nouvelle Guinée » [4].

Fondée en 1549, siège du gouvernement général du Brésil et résidence du vice-roi portugais jusqu'en 1763, date à laquelle la capitale de la colonie fut transférée à Rio de Janeiro, Bahia passait pour « la plus portugaise » des villes du continent américain. Elle est encore aujourd'hui une des plus importantes villes du Brésil [5]. Grâce à la nature conservatrice et traditionaliste de sa civilisation, grâce aussi à la distance qui la sépare des autres centres urbains importants, elle passe pour être l'un des îlots démographiques et culturels de ce qui a été appelé l'« archipel brésilien ». Ce qui, nous l'avons dit, la rend tout particulièrement intéressante est le fait qu'elle fut toujours un creuset de races, certainement le plus représentatif et le plus symbolique des relations raciales du pays.

---

[1] Stephan Zweig, *Brasil, Pais do Futuro* (Brésil, terre d'avenir), trad. par Gallotti, Rio de Janeiro, 1941, p. 275.

[2] Plantations.

[3] Usines à sucre.

[4] M. Frezier, *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou fait pendant les années 1712, 1713 et 1714*, Paris, 1732; Adolphe d'Assier, *Le Brésil contemporain*, Paris, 1867.

[5] L'État de Bahia a une superficie de 563.000 kilomètres carrés et un littoral de 100 kilomètres; son territoire, d'aspect géographique varié, est occupé surtout par des plantations de cacao, de tabac, de céréales, par des élevages et par des mines de manganèse, de chrome, de diamant, de fer, de schistes bitumineux, etc. D'après le recensement national de juillet 1950, l'État compte 4.900.419 habitants, dont 395.993 dans la ville même de Salvador. Les autres villes les plus peuplées du Brésil sont : Rio de Janeiro (district fédéral), avec 2.335.931 habitants; Sao Paulo, avec 2.041.716 habitants; Recife, avec 522.466 habitants; Porto Alegre, 381.964 habitants, et Belo Horizonte, avec 346.207 habitants.

Pour comprendre la composition de la population locale et interpréter correctement les statistiques démographiques de Bahia, anciennes et modernes, il est nécessaire de bien connaître le sens des termes qui servent à désigner les différents types physiques réunis dans son vaste creuset. Les expressions les plus usitées sont *branco*, *preto*, *mulato*, *pardo*, *moreno* et *caboclo* qu'on peut ainsi traduire : Blanc, Noir, mulâtre[1]. Apparemment ces vocables désignent des types physiques déterminés; en réalité, leur sens est inspiré beaucoup plus par le contexte social que par des caractéristiques raciales telles que la couleur de la peau, les cheveux et la forme du visage.

Sont Blancs, d'une manière générale, les individus à phénotype blanc; les personnes très grandes, aux yeux clairs, aux cheveux également clairs et fins sont très souvent appelés *brancos finos* (Blancs fins) parce que ne présentant aucun indice de mélange avec les types de couleur. Cependant des individus riches et d'un rang élevé, quel que soit leur aspect, peuvent fort bien être appelés Blancs. Quand on entend une personne de condition humble, domestique ou ouvrier agricole, traiter un supérieur de « mon Blanc », on est parfois surpris de découvrir que la personne à laquelle le titre s'adresse est d'un teint très foncé. Les débardeurs et porteurs qui sont presque tous noirs traitent indistinctement les Blancs et les mulâtres d'apparence prospère de « mon Blanc ». Les gens du peuple ne cessent de répéter que « celui qui à de l'argent est Blanc ».

Un sociologue de couleur dit qu'« un Noir brésilien peut se blanchir dans la mesure où il s'élève économiquement et acquiert les manières d'être des groupes supérieurs ». L'attribution à une classe sociale supérieure est basée au Brésil plus sur la culture ou la position économique d'un individu que sur ses caractéristiques raciales. Les mulâtres au teint clair, socialement « blanchis » ou « Blancs dans la couleur » (*brancos na côr*), sont communément appelés « Blancs de la terre » (*brancos da terra*) ou « Blancs de Bahia »[2], lorsqu'ils occupent une situation importante et qu'on désire ne pas les froisser en les appelant mulâtres. Dans la caractérisation de ces « présumés Blancs » la fortune ou le rang social jouent toujours un grand rôle. En parlant d'un métis clair aux traits légèrement négroïdes, on peut dire avec une certaine ironie : « Un tel est Blanc, socialement parlant, puisqu'il a déjà occupé un des postes les plus élevés de l'État. » C'est pour ces raisons qu'un médecin de Bahia adonné aux études d'anthropologie écrivait, dès 1898, qu' « anatomiquement, les Blancs de Bahia se classent entre les *pardos* et les descendants directs des Portugais non métissés »[1].

---

[1] Il n'existe pas de termes français courants pour désigner les termes *pardo*, *moreno*, *caboclo*, dont l'explication est donnée plus loin. Nous les laisserons donc, au cours de ces pages, sous leur forme brésilienne.

[2] D'après Donald Pierson, les Blancs de Bahia sont des « métis très clairs qui généralement, à Bahia, sont considérés comme Blancs »; cf. *Brancos e pretos na Bahia*, Sao Paulo, 1945, p. 200. En commentant cette définition, un écrivain de Bahia explique qu'elle ne repose pas sur une observation d'anthropologie physique. Des facteurs d'ordre sociologique entrent dans cette spécification et en rendent la définition

Sont *pretos* ou Noirs tous les individus qui présentent les caractéristiques physiques du Noir, particulièrement la peau très foncée « couleur de charbon », les cheveux crépus, le nez épaté et les lèvres très épaisses. Mais user de l'expression « nègre » est considéré comme peu courtois et parfois même blessant. Un médecin qui travaillait dans une clinique de dermatologie enregistra comme « nègre » un malade venu pour se faire soigner; mais le père de ce dernier vint protester auprès du médecin pour qu'on substituât à ce terme celui de *preto* (Noir) ou *escuro* (foncé).

Une personne qui s'adresse à un Noir d'une classe inférieure peut lui dire, en parlant d'un autre Noir, « Quelqu'un de noir comme vous »; mais s'il s'agit d'une personne appartenant à une classe plus élevée le bon ton exige qu'on use du terme *escuro* (foncé) ou même *moreno*. Plusieurs informateurs rapportent que les élèves de certains professeurs noirs aux manières rudes disent d'eux qu'ils ont des « manières de nègres ». De même un intellectuel mulâtre foncé sait bien que, si on veut l'offenser, on l'appelle « ce nègre », et un Noir exerçant une profession libérale n'ignore pas non plus que ses adversaires politiques en parlant de lui disent « le nègre Léonard ». Il n'est pas rare d'entendre Blancs et *morenos* protester à mi-voix contre les mauvaises manières, les éclats de rire, les parlotes de ces « nègres » lorsque Noirs et mulâtres donnent libre cours à leur gaîté bruyante dans les véhicules publics, dans les cinémas ou dans les rues. Cependant, l'expression « mon nègre » est un terme d'amitié, même entre Blancs. Parfois le terme « nègre » est employé comme diminutif : « un négrillon sympathique », sans qu'il comporte aucun sous-entendu désobligeant. Par contre le mot *nigrinha*, forme féminine du même diminutif, a un sens péjoratif et injurieux; il s'applique aux jeunes personnes de couleur de réputation douteuse. Agir comme une *nigrinha* équivaut à se mal conduire.

Dans les premières années de la colonisation, les Indiens étaient souvent désignés sous le nom de nègres. L'emploi de ce

---

difficile. J. Valadares, « Brancos de Bahia », *Estado da Bahia*, 2. VI. Bahia 1943 (ce commentaire se rapporte à un article publié par Pierson en 1943).

[1] J. B. Sá Oliveira, *Evoluçao psiquica dos bahianos*, Bahia, 1898, p. 31.

mot dont le sens véritable a été établi tout récemment a causé beaucoup d'embarras aux historiens qui ont cherché à démêler la part respective des Indiens et des Noirs dans la formation de la civilisation brésilienne. Une loi portugaise de 1755 stipule que les Indiens ne doivent pas être appelés nègres, en raison des implications infamantes et viles d'un terme qui les met sur le même pied que les gens de la côte d'Afrique destinés à devenir les esclaves des Blancs. Les vrais nègres africains étaient en ce temps-là appelés nègres de Guinée, nègres de la côte ou nègres de nation, c'est-à-dire de telle ou telle tribu africaine. De façon générale, le terme de nègre s'appliquait à tout esclave au point que, en 1773, un monarque portugais se plaignait de ce qu'au Brésil il existât encore « des personnes assez dépourvues de sentiments d'humanité et de religion pour garder chez elles des esclaves, dont quelques-unes sont plus blanches qu'elles-mêmes, sous les noms de Noires et négresses, ou encore de métisses ». Les fils de nègres africains nés au Brésil étaient appelés créoles, terme appliqué encore aujourd'hui, au féminin, aux noires et aux mulâtresses qui s'habillent comme les Bahianaises, avec la *troquette*, la jupe très ample, la chemise blanche brodée et très décolletée et le châle de couleur autour du buste, costume porté par les Africaines de la Nigeria et, de nos jours encore avec certaines modifications locales, par les femmes appartenant aux cultes religieux d'origine africaine, les *candomblés*. Les créoles de Bahia constituent un spectacle typique des rues de la ville; on peut les y voir se dirigeant vers un centre de culte fétichiste ou assises à côté des éventaires sur lesquels elles exposent, surtout pendant les fêtes populaires, les mets de la célèbre cuisine locale qui, elle aussi, est en grande partie d'origine africaine.

Les mots *pardo* et *mestiço*, ayant l'un et l'autre comme nous l'avons vu le sens de mulâtre, servent à désigner les descendants du croisement entre Européens et Noirs. Chaque variété de ces types, d'après l'intensité de la couleur ou la nature du cheveu, était autrefois qualifiée d'un nom particulier aujourd'hui tombé en désuétude. On parle de mulâtre clair ou de mulâtre foncé selon la prédominance de l'une ou de l'autre des caractéristiques; les mulâtres clairs, lorsque leurs cheveux sont très semblables à ceux des Blancs, sont aussi appelés *cabo verdes* ou *rôxos*. Une jeune fille présentant peu de traces de métissage est une *roxinha* ou encore une *cabrocha*; les habitants de Bahia usent, dans ce cas, d'un diminutif pour ôter au mot toute signification péjorative. En effet, dire une « mulâtresse » pour parler d'une jeune fille d'une certaine classe sociale est en quelque sorte moins courtois que de dire « une petite mulâtresse » (*una mulatinha*). Très souvent, en parlant d'une personne de marque, on n'use d'aucun de ces termes; on dit alors « une personne de couleur » ou « une personne foncée ». Un métis basané, aux cheveux légèrement crépus et dont les traits l'apparentent aux Blancs est un *moreno*, surtout s'il appartient à une classe sociale supérieure. Un journaliste, décrivant récemment un endroit de la ville où se trouvait réuni un grand nombre de gens de couleur, écrivait qu'« on y rencontre de belles mulâtresses ». Si celles-ci appartiennent au peuple et si elles sont pauvres, elles sont des mulâtresses tout court; si elles sont *granfinas*[1], elles deviennent des *morenas* claires; et on pourrait même ajouter *morenas* couleur de *jambo*[2]. On trouve de nombreuses références aux femmes de ce type dans les chansons populaires lancées à l'occasion du fameux carnaval brésilien. Dans les journaux relatant les accidents, les crimes ou autres faits auxquels se trouvent mêlés des mulâtres, même des classes les plus pauvres, il est rare de rencontrer le terme mulâtre, auquel on préfère ceux de *pardo* ou *morena*. La forme féminine a, de plus, une valeur sentimentale : elle suggère une peau légèrement pigmentée et des traits d'une beauté propre à ces « femmes tellement recherchées et préférées du plus grand nombre », comme nous le déclara un de nos informateurs. A cause de cette préférence, le type de la *morena* a été célébré en prose et en vers par nos écrivains. Et cette *morena*, cela va sans dire, ne peut pas être de sang africain[3].

Les Indiens et les descendants du croisement entre Indiens et Blancs sont généralement appelés *cabôclos*, mais cette expression n'est plus très usitée à Bahia et sert rarement à caractériser le type correspondant. Le terme *cabôclo* est devenu, comme celui de « mon nègre », plutôt une formule de tendresse entre individus de quelque couleur que ce soit. Il faut noter, de plus, grâce aux statistiques anciennes, que vers la moitié du XVIII^e siècle, répondant aux réclamations du « nativisme » brésilien, le gouvernement portugais interdit l'usage du terme *cabôclo* auquel s'attachait alors un sens injurieux et accorda en même temps un état civil de Blancs aux Indiens et à leurs descendants métissés, afin qu'ils pussent contracter mariage avec des Blancs et remplir des charges officielles dans la colonie; c'est ainsi que, dans les rôles militaires du temps, les contingents de *mamelucos* ou *cabôclos* étaient assimilés aux Blancs. Le mot, entretemps, perdait de sa valeur injurieuse et est même, de nos jours, considéré comme un compliment lorsqu'il désigne un *cabôclo bom*, c'est-à-dire un homme de bonnes manières.

Les albinos négroïdes et les mulâtres à la chevelure rousse, blonde ou châtain clair sont connus sous le nom de *sararás*.

La désignation exacte de ces différents types a toujours représenté une difficulté tant pour les anthropologues que pour les personnes chargées d'identifier les écoliers, les militaires, les criminels [1]. En réponse à la demande d'un avocat, le chef du Bureau d'identification judiciaire de la police civile de l'État de Bahia déclara il y a quelques années que, dans son département, on use, selon l'avis de l'identificateur, des termes Blanc, *moreno*, *pardo*, métis et Noir. Une femme fonctionnaire qui travaille depuis longtemps dans ce service décrit ainsi les différents types de Bahia : « Le métis est un descendant de Noir et de mulâtre; le *pardo* est le fils d'un mulâtre et d'un Blanc; le mulâtre dérive du Blanc et du Noir : il peut être clair, mais il aura toujours les lèvres épaisses et rougies par la pigmentation; le *moreno* est le mulâtre *fino*, et le Noir est un individu aux traits nègres accentués. »

---

[1] *Granfino*, *granfina* peuvent se traduire par « très raffiné ».

[2] *Jambo*, fruit du jambevio, une myrtacée (*Eugenia* sp).

[3] Arthur Ramos, *Introduçao à Antropologia Brasileira*, II, Rio de Janeiro, 1947.

Beaucoup de personnes identifiées dans ce cabinet sous le vocable de Blanc sont probablement des métis de différents types; la même confusion se produit avec les personnes dénommées mulâtres, *pardos* ou *morenos* d'après les vérifications faites par Pierson [2] et actuellement répétées par l'auteur. Un avocat noir raconte que sa femme, mulâtresse relativement claire, fut enregistrée dans ce cabinet comme Noire, tandis que la sœur de cette dernière, à peu près de même type qu'elle, était classée comme mulâtresse. Il est, de plus, intéressant de noter que, généralement, dans le dossier d'identité se rapportant aux personnes enregistrées, la dénomination « mulâtre » n'apparaît pour ainsi dire jamais, mais presque toujours celle de *moreno* ou de *pardo*, la première ayant un caractère péjoratif. Une assistante sociale raconte que les femmes du milieu le plus humble qui se font immatriculer dans son bureau, même quand elles sont Noires, ne veulent pas être mulâtres, mais *morenas*, en disant parfois que leurs enfants sont *moreninhos* (de petits *morenos*) « comme moi », ou que leurs maris sont un peu plus *morenos* ou « plus foncés ». En tout cas, les termes officiellement employés dans les bureaux sont *branco*, *pardo* et *preto*. Un médecin mulâtre foncé, que la plupart des gens auraient qualifié de noir, raconte que, étant jeune et voyageant un jour dans un train, il fut reconnu par un ami de son père, et que cet ami sachant son père blanc le présenta aux autres voyageurs en disant que, malgré son apparence, il était en réalité Blanc de par son origine. « Mon frère, quoique plus foncé que moi, nous dit une informatrice *morena*, fut classé une fois comme Blanc, peut-être parce qu'il a un diplôme de docteur. »

---

[1] D'après l'anthropologue bahianais Nina Rodrigues (dans son livre *As raças humanas e a responsabilidade penal no Brasil*, 3ᵉ édition, écrit au début du siècle), les métis comprennent : 1° les mulâtres, produit du croisement du Blanc et du nègre : *a*) mulâtres de premier sang; *b*) mulâtres clairs tendant au retour vers la race blanche; *c*) mulâtres foncés, *cabras*, produit tendant au retour vers la race noire, les uns presque complètement confondus avec les nègres créoles, les autres plus facilement séparables; 2° Les *mamelucos* ou *cabôclos*, produits du croisement entre Blanc et Indien; 3° Le produit du croisement des trois races et surtout du croisement entre le mulâtre et l'Indien ou avec les *mamelucos* et *cabôclos*. Arthur Ramos, dans son livre *A aculturaçao negra no Brasil*, 1942, p. 58, et dans d'autres ouvrages dont « The Negro in Brazil » dans *Brazil, Portrait of Half a Continent*, édité par Lynn Smith et A. Marchant, New York, 1950, p. 130, adopte à peu près la même classification, mais propose que pour éviter les imprécisions on use des mots : *pardo*, mulâtre et métis comme de synonymes.

[2] Donald Pierson, *Op. cit.*, p. 189.

Les difficultés d'identification et les diversités d'opinion entre Bahianais au sujet des types ethniques locaux peuvent facilement s'expliquer. Par suite du manque d'unité des critères destinés à distinguer Noirs et mulâtres, une anthropologue de Rio de Janeiro répartit les gens de couleur de Bahia en deux catégories : les plus foncés et les moins foncés [1].

L'auteur de ces pages a classé d'après leurs photographies respectives trente associés d'un club social du sexe masculin, appartenant à la bonne société de Bahia, et les montra à une jeune fille blanche de classe moyenne, à une métisse de classe modeste, étudiante en sciences sociales, et à un métis chargé de l'administration du même club, en leur demandant de les classer à leur tour. Voici les définitions appliquées d'après le jugement de chaque identificateur :

Dénominations	*Nombre d'individus de chaque type* [1]			
	A	*B*	*C*	*D*
Blancs	19	14	21	6
Brancos da terra	1	11	2	—
Morenos	4	—	6	19
Mulâtres	6	5	1	5

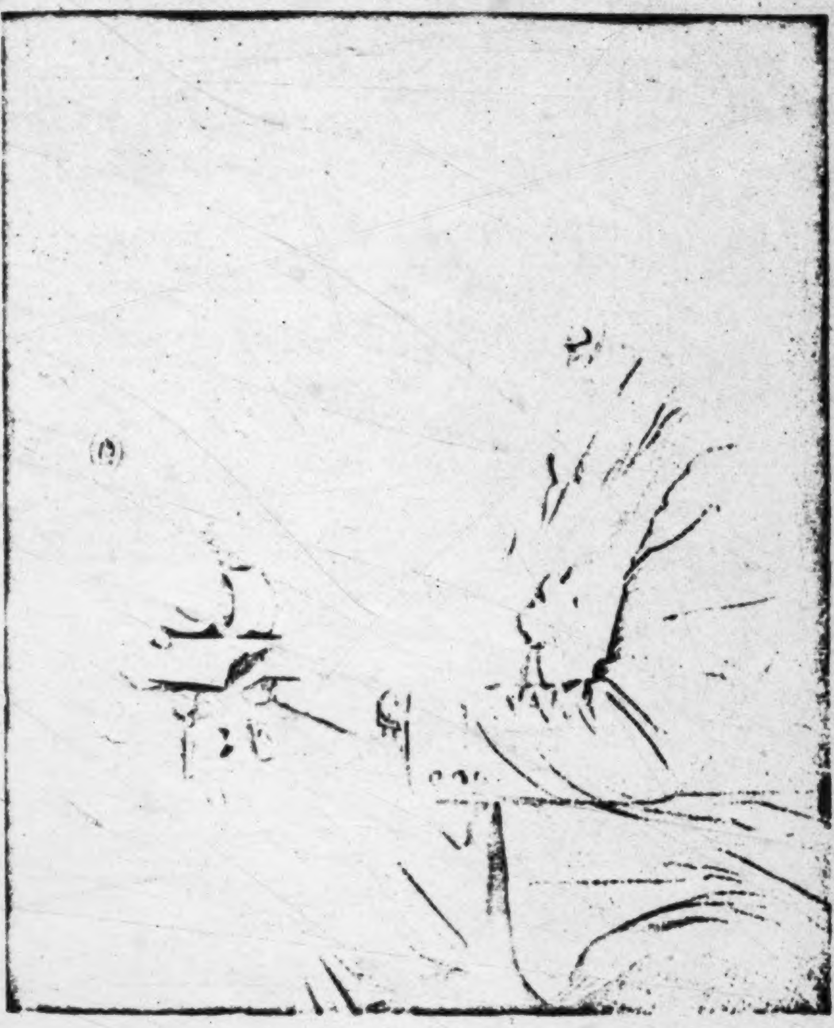
[1] *A*, auteur; *B*, jeune fille blanche; *C*, étudiante métisse; *D*, fonctionnaire métis.

Les quatre classifications concordèrent seulement en certains cas : il s'agissait de Blancs dont le phénotype était évident; sur cinq cas, trois concordèrent quant à la classification d'un Blanc qui fut par le quatrième classé comme *moreno*; en quatorze cas les opinions furent partagées par moitié et ainsi de suite.

La plupart des métis clairs sont identifiés comme *morenos* dans les registres où sont inscrits les membres des clubs sociaux, des confréries religieuses, dans les listes d'élèves d'un établissement d'enseignement universitaire examinés aux fins d'enquête. Quand il fut demandé à différentes personnes de classe moyenne, dont la plupart exerçaient une profession libérale et étaient diplômées de l'Université de Bahia, de classer selon leur type les personnes portées sur la liste des médecins et pharmaciens enregistrés au Ministère de la santé publique, des députés de l'État et des

---

[1] M. Julia Pourchet, *Contribuçao ao estudo antropofísico da criança de côr*, Rio de Janeiro, 1939.



1. Un homme d'affaires de couleur

[facing p. 16]

députés fédéraux, des professeurs de l'université, des membres de l'académie des lettres locale et des autres associations de la ville, là aussi le terme de *moreno* fut le plus souvent employé pour désigner les métis. Rares furent ceux qui usèrent de l'expression « mulâtre ». A la suite de l'influence exercée par les films nord-américains, on entend parfois parler de *colored*; un journal local définit par ce terme un homme politique de Bahia, et une femme interrogée par nous reconnaît être *colored.*

Dans un livre récent, un écrivain de la ville résume ainsi les problèmes de sémantique en relation avec la caractérisation des types locaux : « Un Noir clair est appelé mulâtre, le mulâtre clair est un *moreno*, un *sarará* devient un blond. Quant au *pardo* nul ne sait ce que c'est. Blanc *fino* se dit de ces personnes dont l'origine et l'aspect ne présentent pas cette « marge » grâce à laquelle on reconnaît à coup sûr le métissage. Et ceux qui sont blancs métissés n'aiment pas montrer les portraits de leurs ancêtres »[1].

Les étrangers, qui sont en nombre relativement réduit dans la ville, sont aisément distingués par la majorité des gens. Un Européen aux manières étrangères, parlant avec beaucoup de difficulté le portugais ou s'exprimant dans une autre langue, est simplement considéré comme « étranger », particulièrement s'il a la peau claire et rosée, les yeux bleus et les cheveux blonds et fins. Un Brésilien présentant ces caractéristiques est taxé de « type d'étranger » ou de « type d'Allemand ». Les étrangers peuvent aussi être appelés *gringos* quelles que soient leurs caractéristiques physiques. Les Espagnols qui sont très nombreux dans l'épicerie sont parfois appelés les « *gringos* de l'épicerie ». Les Juifs russes, polonais et roumains qui s'adonnent au commerce du meuble ou qui pratiquent la vente à crédit sont appelés en bloc : les « Russes »; les gens du peuple ne savent pas qu'ils sont israélistes et dans la majorité des cas ignorent jusqu'au terme « juif ». Les Syriens, les Libanais, les Arabes et les Turcs, propriétaires de petites et moyennes maisons de commerce dans le centre de la ville, sont appelés indistinctement « Arabes », et leurs descendants, pourvu qu'ils soient reconnaissables à leurs traits, sont des « fils d'Arabes ».

---

[1] J. Valadares, *Beabá da Bahia*, 1951, p. 91.

[facing p. 17]

2. A l'Université

UN MINIMUM DE TENSION DANS LA SOCIÉTÉ DE BAHIA

Bahia est considérée comme l'une des communautés les plus « brésiliennes » de tout le pays à cause du nombre extrêmement réduit d'étrangers que comporte sa population et parce qu'elle continue à être formée de ces mêmes éléments qui constituèrent dès le début la population du Brésil. Dans tout l'État de Bahia, lors du recensement de 1940, il y avait 204 étrangers pour 1.000 Brésiliens groupés en majeure partie dans la capitale; au cours des derniers dix ans ce nombre a vraisemblablement augmenté, mais la population totale s'accroît aussi et maintient son homogénéité. Ces étrangers forment de petits groupes[1] distincts des Bahianais par certains traits physiques, mais surtout par leurs caractéristiques culturelles (ceux qu'on appelle « Russes » ou « Arabes » par exemple), ou par leurs spécialisations professionnelles (par exemple les Espagnols). Un antagonisme entre quelques-uns de ces groupes et les Brésiliens donne lieu à une discrimination modérée en certains secteurs sociaux, mais elle se traduit rarement par une hostilité déclarée ou par une ségrégation à forme active.

Étant donné l'isolement dans lequel fut maintenu le Brésil au moins jusqu'en 1808, moment où pour la première fois ses ports furent ouverts au commerce international, étant donné aussi que Bahia ne fut jamais un centre d'immigration européenne massive comme certains États du Sud, l'étranger est reçu par les gens de Bahia avec un mélange de curiosité et de méfiance. L'émigrant y est, en même temps, facilement absorbé par le milieu et s'adapte de même aux mœurs et aux normes de vie locales. Les émigrants portugais, par exemple, sont placés dans une catégorie spéciale; on a coutume de dire qu'aucun d'eux n'est jamais à proprement parler brésilien, mais qu'il n'est jamais non plus à proprement parler étranger. En dépit des deux guerres mondiales, on n'enregistre nulle part de manifestations d'antipathie à l'égard des émigrants allemands, autrichiens ou italiens. Les ressortissants de ces nationalités ont en général une excellente réputation parce qu'ils sont considérés comme de bons travailleurs, parce qu'ils épousent des Brésiliennes et restent dans le pays lorsque leurs affaires prospèrent. L'immense majorité de la population et même les personnes qui sont hostiles aux commerçants « russes » n'ont jamais de sentiments antisémites. Cependant, lorsqu'un groupe juif protesta publiquement contre la présentation d'un musicien européen accusé d'avoir eu dans le passé des liens avec l'hitlérisme, l'association qui organise des concerts de musiciens célèbres rejeta « cette tentative d'interférence étrangère dictée par le préjugé racial », en déclarant que ses activités devaient rester « au-dessus de tout préjugé religieux, philosophique, politique, racial ou de classe ». Et pourtant de nombreux israélites sont membres de cette association.

---

[1] Espagnols, 2.115; Portugais, 1.912; Syriens, Libanais, etc., 1.059; Italiens, 950; Allemands et Autrichiens, 592; Nord-Américains, 83; Russes européens, 168, etc.

Les « Arabes », quoique vivant assez isolés par suite de leurs coutumes, épousent des Brésiliennes, et jamais aucune hostilité ne se manifeste à leur égard; au temps où certains d'entre eux exerçaient le métier de vendeurs ambulants de tissus et de quincaillerie, ils étaient, il est vrai, un peu tournés en ridicule, mais cela cessa avec la disparition des derniers colporteurs.

Les irrégularités et les insuffisances des services d'électricité dans la ville sont attribuées par beaucoup d'habitants de Bahia à ce qu'ils appellent le « mépris des Américains pour le bien-être du peuple », comme si les Américains étaient les seuls responsables du fonctionnement de l'entreprise américano-brésilienne qui produit l'électricité pour la région. Tout ce qui est ou est supposé être américain jouit d'ailleurs de beaucoup de prestige. Il est cependant un groupe étranger contre lequel (ou plus précisément contre le « trust » occulte qu'il représente) il existe une hostilité assez forte quoiqu'elle ne se manifeste qu'en certaines occasions. Il s'agit des émigrants de la Galicie espagnole, accusés d'exploiter le peuple grâce au monopole qu'ils se sont acquis dans le commerce de l'épicerie et de la boulangerie. A certains moments où la tension est particulièrement forte, comme en 1930, et par suite de la montée rapide du prix des denrées de première nécessité au début de la dernière guerre mondiale, le peuple donna libre cours à son mécontentement en pillant certains établissements de commerce espagnols. Mais l'attitude des Bahianais envers la personne de ces immigrants est dépourvue d'animosité durable et les mariages entre les deux groupes sont fréquents. Il reste pourtant que la population attribue aux Espagnols la raréfaction de certaines denrées alimentaires, surtout du pain, et qu'elle accuse ces émigrants de « s'enrichir de la misère du peuple ».

Les associations récréatives des Anglais, des Espagnols, des Syriens et des Libanais sont fréquentées par des Brésiliens. De même les hôpitaux entretenus par les colonies portugaises et espagnoles sont dirigés par des médecins brésiliens et reçoivent de nombreux clients de Bahia, blancs ou de couleur.

La religion de la majorité catholique est traditionnellement beaucoup plus extérieure et ritualiste que dogmatique, la religiosité d'un grand nombre de ceux qui se disent « catholiques intransigeants » étant surtout théorique. Cela devait constituer une sérieuse difficulté pour le clergé; c'est aussi un sujet d'étonnement pour le visiteur qui s'imagine entrer en contact avec « la plus catholique des villes brésiliennes ». Les antagonismes entre groupes religieux sont, dans ce domaine, aussi modérés, et n'affectent jamais la cohésion sociale de la communauté[1]. La majorité catholique voit d'un mauvais œil les activités des missionnaires protestants étrangers et condamnent particulièrement les « méthodes déloyales employées par certains d'entre eux » et leur façon de défigurer l'Église. Le protestantisme est combattu en chaire en tant qu'hérésie, mais jamais les protestants en tant que personnes ayant des caractéristiques différentes et auxquelles on voue de l'hostilité. L'antagonisme entre catholiques, protestants et presbytériens se place aussi sur le plan purement doctrinal; les institutions d'enseignement soutenues par les baptistes et les presbytériens sont fréquentées par des élèves catholiques et jouissent de prestige à cause de leurs « méthodes américaines ».

En ce qui concerne les *candomblés*, sanctuaires voués aux cultes d'origine africaine, le sentiment courant est que ses rites sont autant de survivances barbares qui doivent être éliminées car elles sont un sujet de honte devant les étrangers et les touristes. Dans un commentaire sur le tourisme, un journal local propose que soit supprimée des programmes d'excursions la visite aux *candomblés*, « parce qu'il ne peut pas y avoir de propagande plus négative envers cette ville brésilienne quatre fois centenaire, qui a tant d'autres choses intéressantes à montrer ». Ces cultes jouissent malgré tout d'une liberté relative et fonctionnent en vertu d'une autorisation de police. Ils ont parfois été interdits et leurs fervents violemment dispersés par les forces de police. Parmi les Noirs, nombreux sont ceux qui partagent les opinions des Blancs au sujet de ces rites.

Seules les compétitions entre partis politiques provoquent une tension véritable durant les campagnes électorales. Cette tension est particulièrement intense dans les controverses à l'intérieur de l'État; elle ne se traduit jamais que verbalement; les cas d'agression individuels ou de véritables conflits entre groupes appartenant à des partis politiques différents sont devenus extrêmement rares. Les sentiments ethnocentriques des Bahianais atteignirent une grande véhémence il y a quelques années lorsque la majorité des électeurs refusa d'élire comme gouverneur de l'État un candidat qui n'était pas « né à Bahia ».

Ceci dit, des Brésiliens nés dans d'autres États ont fait carrière dans différents partis de Bahia et ont été élus pour représenter les Bahianais à l'assemblée législative de l'État ou au parlement national. Le même candidat d'ailleurs avait été élu gouverneur quelques années plus tôt, avant que cette qualité d'« étranger » n'exerçât une influence décisive dans la lutte menée contre lui.

---

[1] En 1940, la population de la ville et de la municipalité se composait de 97,40 % de catholiques apostoliques romains; 1,11 % de protestants; 0,26 % d'israélites; 0,62 % de spirites, etc.

Les mœurs brésiliennes condamnent toute discrimination sociale; les Bahianais, particulièrement ceux des groupements les plus évolués, s'honorent de ces traditions de tolérance et de libéralisme, et les considèrent comme propres à former le prototype même de l'homme brésilien cordial que décrit Gobineau : « être très poli, accueillant, très aimable », et dont les qualités sont définies par un sociologue brésilien comme un mélange d'aménité, de tolérance et de bonnes manières. La vie à Bahia est appréciée et enviée par les uns, critiquée par les autres pour son rythme lent, son manque de combativité, son particularisme intransigeant et pour les mille mécanismes qui jouent toujours de manière à atténuer les antagonismes et les conflits entre groupes et individus. Le sociologue français Roger Bastide disait, voici quelques années, qu'il est bon « qu'à Bahia le progrès très rapide ne porte aucun préjudice aux qualités d'âme qui font son charme ».

Ce qui contribue beaucoup à atténuer les tensions entre les groupes qui s'affrontent dans la société de Bahia c'est la polarisation du mécontentement qui s'opère dans tout le Brésil, mais surtout dans notre ville, sur l'idée « gouvernement », c'est-à-dire sur les pouvoirs publics en général, la population ayant l'habitude de déverser sur eux ses impulsions agressives, imputant à cette entité assez vague tous les maux qui accablent Bahia.

Pour ce qui est des relations raciales on peut constater qu'il existe un certain antagonisme entre Noirs et mulâtres. Il y a à Bahia, à n'en pas douter, quelques préjugés de couleur, mais, comme le dit un *moreno* de profession libérale, « le préjugé n'est pas seulement le fait des Blancs; par crainte d'être assimilé aux Noirs, le mulâtre les évite et se rapproche des Blancs ». De nombreux informateurs pensent que « les mulâtres, surtout les plus clairs, sont les pires ennemis des autres métis et des Noirs. Ce sont eux qui ont le plus de préjugés et qui offrent le plus de résistance à l'ascension sociale des personnes de couleur ». Ces sentiments sont, en partie, la formulation des antagonismes de classe entre *morenos* et mulâtres clairs de rang élevé, « blancs socialement parlant », et les personnes plus foncées qui s'efforcent d'améliorer leur position dans la société.

Au dire d'une femme occupant une fonction publique, les chefs de son département, qui sont des *pardos* à des degrés différents, recommandent à leurs subordonnés de n'embaucher que des candidates présentant bien, et de ne pas prendre en considération les « femmes noires ou laides ».

ACCROISSEMENT DE POPULATION ET MÉTISSAGE

Un fait très significatif et qui témoigne des bonnes relations raciales à Bahia est l'intensité du métissage. Il y a dans la ville environ 400.000 habitants dont 20 % à peu près sont Noirs, 47 % métis, en majorité mulâtres, et 33 % Blancs. On voit partout des personnes de tous âges, mêlées sans aucune distinction de type, hommes et femmes, réunis dans les lieux les plus fréquentés, commentant les événements du jour, appréciant le va-et-vient des rues ou discutant de politique et de sports, buvant dans les cafés, se promenant dans les environs et sur les plages, achetant dans les magasins et dans les marchés, travaillant dans les usines, dans les chantiers, dans les maisons de commerce et dans les administrations publiques et les bureaux, voyageant par les moyens de transport collectifs, participant aux fêtes religieuses et aux commémorations civiques sans la moindre contrainte. Les amis, mulâtres, Blancs et Noirs, se congratulent mutuellement à grand renfort d'embrassades et de poignées de main; ils s'asseyent les uns près des autres au théâtre, dans les églises, dans les cafés ou dans les tramways avec le plus grand naturel. D'après les coutumes locales, confirmées par Pierson [1], les Bahianais se rassemblent ou s'évitent, en fonction bien plus de leur rang social que de leur couleur ou de leur race.

Le métissage n'est interdit par aucune loi et ne se heurte au blâme de l'opinion que dans la mesure où il affecte la structure de classes solidement établie dans le pays : couches supérieures constituées presque exclusivement par les Blancs, c'est-à-dire par des personnes de phénotype blanc ou au moins « socialement blanc », couches inférieures constituées surtout par des gens de couleur; classification qui fait coïncider approximativement les classes et les types raciaux sans cependant les identifier tout à fait.

Dès les premiers jours de la colonisation portugaise, il y eut à Bahia un grand nombre de personnes de couleur. Au début, les colons se mêlaient largement aux indiennes *tupi* de la région, vivant en état de concubinage et souvent de polygamie avec elles. L'esclavage ayant été aboli dans la première moitié du XVIIe siècle pour les aborigènes, et les droits civils et politiques leur ayant été accordés peu de temps après, le mélange continua à se faire par mariage. Ainsi aujourd'hui un grand nombre de personnes *morenos* expliquent-elles leur couleur foncée en se vantant de quelque ancêtre *pegado a dente de cachorro*, c'est-à-dire capturé comme une bête que l'on chasse dans la forêt vierge à l'état sauvage. Mais le nombre d'indigènes décrut rapidement et influença peu la formation du type bahianais. Le contraire se produisait avec les Africains, amenés par milliers et par milliers pour travailler aux plantations de canne à sucre. Le métissage des Portugais et des Brésiliens avec des Africaines et des Noires nées au Brésil fut rendu possible et même favorisé par différents facteurs parmi lesquels la pénurie de femmes blanches dans la période initiale, le système esclavagiste, la nonchalance du contrôle social à l'égard du comportement sexuel masculin, les attraits physiques et psychologiques des femmes noires, en particulier des noires *minas* originaires de la Costa da Mina dans le Soudan occidental. On disait couramment en ce temps-là que pour voir de belles négresses il fallait aller à Bahia [1]; un voyageur européen les décrit comme des femmes gigantesques, aux formes opulentes de déesses antiques taillées dans des blocs de marbre noir, qui attirent l'attention par leur « richesse de sève incomparable » [2]. C'étaient ces femmes que les Blancs préféraient comme concubines. Certains types de mulâtresses et de *morenas*, surtout lorsqu'elles réunissaient les traits des deux races dont elles étaient issues, étaient aussi très recherchées des Blancs.

---

[1] Donald Pierson, *op. cit.*, p. 421.

Aucun des autres États brésiliens qui comptent un grand nombre de Noirs ne présente un pourcentage de métissage aussi élevé que Bahia. Ceci prouve que cet État a été le plus important creuset ethnique afro-européen du Brésil. En vérité, c'est en notre ville et dans ses environs, ancien centre de concentration des esclaves, que le croisement eut lieu avec le plus d'intensité. Le rapport entre le nombre de Noirs et de métis, suivant le recensement de 1940, est de 1 pour 2,55 à Bahia alors que dans les États comme Minas Gerais, qui a relativement le même nombre de Noirs, il est seulement de 1 pour 1; en d'autres États comme Maranhão et Piaui, qui comptent respectivement 27 % et 32 % de Noirs, ce rapport est de 1 pour 0,93 et pour 0,71. Ceci vient du fait qu'à Bahia les facteurs de ségrégation et de discrimination qui pèsent sur les plus foncés de ses habitants sont bien moindres que dans les autres États. La proportion de Noirs purs commença à décroître à partir de la seconde moitié du siècle dernier, le trafic négrier ayant été interdit, et surtout à partir de 1888, date de l'abolition définitive de l'esclavage, quand de nombreux ex-esclaves émigrèrent vers des régions plus prospères du Brésil du Sud. Actuellement, des facteurs sociaux et économiques défavorables influent sur les conditions de vie, la natalité et la mortalité de ce groupe et en expliquent la diminution progressive [3]. Le traitement généralement doux et humain que les propriétaires réservaient à leurs esclaves et les efforts faits par le clergé catholique pour arriver, dès le début de la traite, à incorporer les

---

[1] F. Biard, *Deux années au Brésil*, Paris, 1862.
[2] A. d'Assier, *op. cit.*, p. 196.
[3] Thales de Azevedo, *Civilização e mestiçagem*, Livr. Progresso Edit., Bahia, 1951, p. 63.

Africains à la religion catholique jouèrent un grand rôle dans l'établissement des bonnes relations entre races, tant à Bahia que dans tout le Brésil. Au contraire de ce qui se passait dans les autres nations coloniales, où les aborigènes et les esclaves importés étaient maintenus en état de ségrégation comme des « sauvages » inassimilables, au Brésil les indigènes et les Noirs étaient baptisés, catéchisés et reçus dans l'Église en tant qu'hommes. Ainsi de nombreux esclaves, nègres baptisés, cessaient-ils d'être considérés comme des « brutes » pour devenir « chrétiens », au même titre que les colons européens, n'ayant à supporter ni hostilité, ni discrimination religieuse. Ils étaient instruits dans la doctrine chrétienne, et les prédicateurs s'efforçaient de leur parler dans leurs langues, surtout en *nagô* devenu une sorte de langue franche dans laquelle les Africains de différentes provenances pouvaient se comprendre. Ils se mariaient entre eux; leur mariage ayant été consacré par l'Église, celle-ci les protégeait lorsque leurs maîtres prétendaient séparer les époux ou vendre un des conjoints; ils recevaient les sacrements; ils faisaient fonction de témoins dans les actes religieux et participaient en tant qu'acolytes aux cérémonies religieuses; ils défilaient dans les processions portant les étendards et les insignes de leurs confréries; ils étaient enterrés dans des cimetières chrétiens, les propriétaires d'esclaves étant obligés d'appeler le prêtre à temps pour assister les moribonds. Nul ne prétend par là soutenir que leurs vies furent exemptes de souffrances, ni que les nègres se trouvaient être ainsi entièrement intégrés au catholicisme. Le clergé, les propriétaires et les autorités civiles leur laissèrent toujours une certaine liberté en ce qui concerne certains actes de leurs cultes païens, et ne les contraignirent jamais à embrasser la religion officielle. De même ils leur permettaient de se divertir à leur manière par des danses, des chants, des cérémonies (*batuques*), des repas à la mode de ceux de leurs pays d'origine. De là vient ce catholicisme tant soit peu mêlé de croyances et de pratiques fétichistes qui constitue la religion d'une grande partie des gens de couleur de Bahia [1].

Par suite du métissage et d'autres facteurs socio-biologiques, le groupe le plus foncé de phénotype noir fut absorbé graduellement par le brassage ethnique; les Blancs augmentèrent à un rythme un peu plus rapide, tandis que le nombre des métis enregistrés dans les statistiques comme *pardos* crût et donna naissance enfin, par suite du mélange, à un groupe où prédomina l'ascendance européenne [2]. « Déjà parmi nos ancêtres il y avait des créoles de « ventre propre » (*barriga limpa*). Leurs enfants, étant eux-mêmes enfants d'hommes plus clairs, tendirent progressivement vers la couleur de leurs pères. Peut-être Bahia est-elle une ville qui contient beaucoup de Noires et de métisses de *barriga limpa*. Tout le monde remarque que nous allons vers une population totalement métisse mais d'apparence blanche[1]. »

---

[1] Roger Bastide, « Religion and the Church in Brazil », dans *Brazil, Portrait of Half a Continent*, p. 334.

[2] Donald Pierson, *op. cit.*, p. 417.

En consultant les actes de décès enregistrés entre 1897 et 1938 [2], on peut voir que les quantités proportionnelles de chaque type varient en notre ville comme indiqué ci-dessous :

Année	*Pourcentage de types ethniques*		
	Blancs	*« Pardos »*	*Noirs*
1897.	32,61	29	38,39
1907.	32,71	34,74	32,55
1917.	32,81	39,55	27,64
1927.	32,91	43,61	23,48
1938.	33,02	47,37	19,61
1940[1]	28,74	51,11	20,13

[1] Chiffres du recensement national, qui diffèrent de ceux concernant la mortalité à cause d'une différence d'appréciation dans la classification des types.

L'accroissement rapide du groupe blanc, par l'incorporation des métis « blanchis », et grâce aux meilleures conditions sociales et économiques des couches supérieures de la population, à laquelle appartiennent l'immense majorité des descendants d'Européens, fait que, dans le chiffre total, la proportion, par rapport aux Blancs, des personnes de couleur décroît en même temps qu'augmente la proportion des métis, ce qui apparaît clairement d'après les recensements :

Année	*Proportions par rapport à un Blanc*	
	Personnes de couleur	*« Pardos »*
1872.	3,16	1,88
1890.	2,84	2,70
1940.	2,57	2,55

L'intensité du métissage est en réalité si grande que, ainsi que le fait remarquer un intellectuel bien connu de Bahia, « le Blanc *fino* autochtone n'est plus qu'un souvenir historique » [3].

---

[1] J. Valadares, *op. cit.*, p. 91.

[2] A. Rabelo Leite, « A tuberculose do preto na Bahia »; Cesar de Araujo, *Anais do 1° Congresso Nacional de Tuberculose*, vol. I, 1939; voir aussi E. F. Frazier, « The Negro family in Bahia, Brazil », *American Sociological Review*, vol. VII, n° 4, 1942, p. 467.

[3] Prado Valadares, *Remirando o olos*, Bahia, 1933.

OPINIONS SUR LES GENS DE COULEUR

La présence de tant de gens de couleur dans leur territoire n'a jamais constitué une préoccupation ou une marque d'infériorité pour les gens de Bahia. Les auteurs des manuels scolaires de l'enseignement primaire et secondaire, les hommes politiques dans leurs campagnes électorales, les prédicateurs dans leurs sermons, les journalistes dans la rédaction des éditoriaux et des nouvelles se réfèrent à l'importante contribution des esclaves africains à l'économie brésilienne et exaltent certains de leurs traits, bonté naturelle, douceur, résignation, dont ils ont enrichi la psychologie du peuple. Dans le folklore, dans la propagande touristique, dans les caricatures qui accompagnent les critiques politiques, Bahia est généralement représentée comme la mulâtresse bahianaise, portant le costume caractéristique des femmes affiliées au *candomblé*. Même dans les publications destinées à l'étranger, les autorités ne diminuent jamais intentionnellement le pourcentage élevé des descendants d'Africains dans la population locale [1].

Condamnant l'attitude d'un professeur accusé d'avoir tenu des propos humiliants à une élève de couleur, un journal de Bahia écrivait que même s'il n'y avait pas d'autres motifs de condamner les discriminations raciales à Bahia « il resterait toujours la grande contribution que la race noire a apportée à sa civilisation, à son développement ». Le professeur, dans sa réponse, affirma reconnaître lui aussi le mérite de « nombreux hommes de couleur qui se sont tellement élevés dans la société par leur valeur personnelle, fruit de l'étude et du travail ».

Certains auteurs cependant, dans le passé et sous l'influence d'un évolutionnisme simpliste, ont manifesté la conviction que les gens de couleur représentaient un mal pour Bahia, à cause de l'« infériorité psychique » du nègre. L'un d'entre eux considérait l'élément noir comme un « terrain réfractaire à la civilisation » et condamnait le métissage parce que « dans tous les pays colonisés par les races blanches et de couleur il y a une différence substantielle entre les buts de la civilisation et les élans sauvages des individus métissés ou de sang inférieur. Civilisés ou pas, les indigènes, les Africains et leurs descendants ne perdent jamais tout à fait les coutumes barbares ». Encore aujourd'hui une telle opinion est assez répandue, quoiqu'elle soit exprimée très discrètement dans les conversations et presque jamais par écrit; un intellectuel qui se considère « progressiste », même s'il pensait de la sorte, éviterait de manifester ouvertement cette pensée. On entend dire parfois que la lenteur du développement économique et la résistance de Bahia à l'évolution culturelle sont dues au grand nombre de Noirs de sa population « parce que les Noirs n'ont pas d'ambition ». « Qui ne pense pas ainsi, insinue un économiste, dans un article consacré aux avantages de l'immigration étrangère, méconnaît nos précédents historiques, économiques et raciaux. » « Durant la période de l'esclavage, continue-t-il, les Noirs vivaient comme des bêtes de somme aussi ignorants que des animaux, sans organisation familiale (leur condition servile la leur rendait impossible), ils apportèrent avec eux de nombreuses maladies endémiques et des pratiques fétichistes de leur continent d'origine; finalement, avec l'abolition, les esclaves abandonnèrent les champs et vinrent dans les villes pour mendier, piller, s'adonner à toutes sortes de vices et causer toutes sortes d'ennuis. » Dans les autres parties du Brésil, il n'est pas rare d'entendre émettre les mêmes opinions sur notre État. Vers la moitié du siècle passé, un écrivain de grand renom écrivait, à Rio de Janeiro : « Que l'on fasse un parallèle entre le développement de la province de Bahia qui possédait relativement le plus grand nombre de Noirs, et le Rio Grande do Sul qui contient les plus forts noyaux de colons européens! Tandis que l'agriculture, le commerce et les revenus de la première diminuent à vue d'œil, l'autre province prospère dans tous les domaines... »[1] Cet auteur fait ici allusion aux perturbations que subit l'économie de Bahia depuis la suppression du trafic esclavagiste et l'adoption par l'Europe du sucre de betterave, qui provoqua l'arrêt presque total de l'importation du sucre de canne, base de la richesse de notre ville.

---

[1] Cf. *Impressoes do Brasil no século vinte*, Lloyd's Greater Britain Publishing Co. Ltd., Londres, 1913, p. 873.

Pour ce qui est des mulâtres, tandis que les uns affirment qu'il n'est pas « un chapitre de notre histoire, politique ou sociale, où ne brille d'un éclat particulier la personnalité remarquable d'un métis », les autres font, en même temps que des éloges, de fortes réserves. Un juriste et lettré de grand renom[2] jugeait excellente la description du mulâtre faite par un auteur de Bahia : « Les mulâtres sont en général vaniteux, intelligents et enclins aux plaisirs de la vie en société... Ils ont un cœur excellent. »[3] Quoique beaucoup de gens considèrent le Noir comme un être inférieur quant à l'intelligence, presque personne ne met en doute le talent et les possibilités intellectuelles des mulâtres. « Si, dit un autre économiste de Bahia, nous nous tournons vers les qualités intellectuelles et morales caractéristiques de l'homme civilisé moderne, dont l'exposant classique est l'Européen : universalité de l'horizon spirituel, esprit logique et systématique, dons techniques, ténacité et énergie dans la lutte pour les droits individuels ou sociaux, et si nous regardons nos hommes les plus représentatifs, c'est-

[1] A.C. Tavares Bastos, *Cartas do solitário* (1862), 3e édit., Rio de Janeiro, 1938, p. 164.
[2] Almachio Diniz, *Historia racial do Brasil*, Sao Paulo, 1934, p. 155.
[3] Sa Oliveira, *op. cit.*, p. 21.

à-dire nos plus fortes personnalités, nous y voyons beaucoup de Noirs et de mulâtres. » Et il conclut en affirmant que les Afro-Brésiliens ne sont nullement inférieurs aux descendants des immigrants venus de pays plus hautement civilisés et plus purement blancs [1]. Les mulâtres seraient, selon d'autres, emphatiques dans leur façon de parler, désireux d'étaler leur érudition. Le commentaire d'un journaliste sur un homme politique est caractéristique de cette façon de penser : « Sans complexes, ni refoulements... il raisonne froidement, ce qui est étonnant de la part d'un *curiboca* rouge [2] comme lui. N'ayant pas la verbosité tropicale des mulâtres beaux parleurs..., il est mentalement un nordique qui expose ses idées sans les complications cérébrales tellement en honneur chez les *morenos* bacheliers de notre pays. » [3] Les opinions sur les mulâtres, surtout sur ceux qui essaient de s'élever au moyen d'activités intellectuelles, mettent toujours en relief les points faibles de leur personnalité et donnent presque toujours une interprétation défavorable de leur caractère. Un critique littéraire de Bahia, commentant les œuvres du plus grand romancier brésilien, le mulâtre Machado de Assis, exprime ainsi cette opinion : « Ce qui marque encore le plus notre métis, par suite de résidus accumulés en son âme par l'évolution sociale, c'est le manque de tempérament, de psychologie et de caractère, avec les conséquences que cela entraîne inévitablement sur le plan de la vie mentale. Si un mulâtre brésilien est intellectuellement capable et parfois supérieur, il n'est par contre ni jamais bien élevé, ni stable, ni équilibré, ni énergique. C'est du point de vue moral et psychologique qu'il révèle une grande infériorité, laquelle ne peut manquer d'influer sur l'harmonie sociale, étant donné la part qu'il prend à la vie brésilienne. » [4] Pour toutes ces raisons les vocables : « mulâtres » et « métis » peuvent être employés pour mettre en relief les mauvaises qualités morales d'une personne de couleur, comme si sa pigmentation ou ses traits ethniques aggravaient ses défauts. Au cours d'un débat de presse, quelqu'un écrivit : « ces espèces de mulâtres qui t'entourent », « ce métis qui te donne son appui »; or la discussion n'avait rien à voir avec le problème racial. Une épigramme anonyme, qui circulait par la ville il y a quelques années sur certain intellectuel, commençait par ces mots *mulato pachola* [5].

[1] Romulo Almeida, interview au *Diario Trabalhista*, 28, 11, Rio de Janeiro, 1946.

[2] *Curiboca* : métis d'Indien et de Noir: *roxo* : rouge bleuté, ton chaud et sombre de la pigmentation de la peau de certains métis.

[3] « Cette tendance à se servir d'un langage recherché paraît être une sorte de compensation au sentiment d'infériorité », dit V. L. Bicudo, « Attitudes raciales des Noirs et des mulâtres de Sao Paulo », dans *Sociologia*, vol. IX, n° 3, Sao Paulo, 1947, p. 211.

[4] Afrânio Coutinho, *A filosofia de Machado de Assis*, Rio de Janeiro, 1940, p. 80.

[5] *Pachola* = paresseux, vaniteux, hâbleur, qualificatifs qu'on attribue très souvent aux mulâtres lettrés, à tel point que l'adjectif injurieux *pachola* n'est presque attribué actuellement qu'à des personnes de ce type.

Il n'existe pourtant, en dépit de cela, aucune hostilité active contre les mulâtres en tant que groupe. Des jugements comme ceux que nous avons relatés sont des stéréotypes appliqués surtout à des individus qui, en vertu de leur éducation supérieure ou d'aspirations plus ambitieuses que celles de leur groupe, tendent à s'en détacher. Reconnaissons d'ailleurs que, dans certains cas, ils sont appliqués à des personnes qui, réellement, s'efforcent de compenser leur sentiment d'infériorité par un comportement et des façons de parler emphatiques.

LA COULEUR EST UN SIMPLE ACCIDENT

La locution : « Noir à l'âme blanche », est employée tant à Bahia que dans le reste du monde, partout où l'on croit qu'un Noir, pour être bon, doit nécessairement posséder les qualités du Blanc. Le plus significatif est qu'une telle façon de penser trouve des adeptes même parmi les personnes de couleur. La mère, *morena*, d'une de nos informatrices dit que « le Noir est noir au-dedans et au-dehors », et que si elle devait se marier de nouveau elle ne le ferait sûrement jamais avec un homme aussi foncé que son mari. Dans une publication par laquelle une association de Noirs commémora, il y a vingt ans, le premier centenaire de sa fondation, on peut lire, à la première page : « Si nous parcourions les archives de la société, ou si nous feuilletions ses livres, nous y verrions ce contraste : des hommes noirs ayant un idéal très élevé, des caractères parfaits, des sentiments irréprochables, et surtout des aspirations très nobles. »

Il y a aussi, heureusement, ceux qui nient l'infériorité intellectuelle et morale du Noir. Dans un article annexe aux statuts d'une autre organisation de personnes de couleur, on explique que « ce qui arrive, c'est que le Noir, parce qu'il est pauvre, manque de la tranquillité nécessaire à laquelle, pour lui comme pour l'homme blanc, est dû le progrès intellectuel, source de réconfort et de joie. De plus, toujours torturé par l'injustice qui le poursuit, il devrait devenir un révolté plutôt que le collaborateur efficient qu'il est, élément d'ascension permanente et de perfectionnement moral et intellectuel de la population brésilienne ». Il y a dans ces jugements, en même temps qu'une plainte, la réfutation de la théorie de l'infériorité mentale innée du noir et de l'idée qu'il y a un contraste entre la couleur foncée de la peau et de nobles aspirations.

Les personnes de couleur répètent souvent que « la couleur est un simple accident », locution qui à Bahia remonte fort loin. Un célèbre intellectuel mulâtre foncé, président d'une importante association scientifique, déclarait dans un discours par lequel il dénonçait une décision de la Société des Nations sur le traitement différentiel à appliquer aux races humaines que : « Discuter des droits de l'homme, même de la dignité humaine, comme s'ils dépendaient d'un accident, celui de la couleur, c'est renier des siècles de lutte parmi les plus glorieux de l'histoire de la civilisation. »[1] Un juge noir, qui est à la tête d'une association de personnes de couleur, considère aussi que la couleur « est un accident auquel on ne fait pas attention parmi nous ». C'est la raison pour laquelle peu de familles des classes les plus élevées de la société développent chez leurs enfants la conscience de leur propre type ou, s'ils le font, ils n'associent jamais à cette notion un sentiment d'infériorité ou un ressentiment. Un Noir raconte qu'il entendait bien ses parents faire des commentaires sur les désavantages d'être de couleur foncée, mais que la façon dont ils le faisaient n'était ni amère, ni hostile. Un éducateur *pardo* pense qu'il ne faut pas cacher à l'enfant le sentiment de sa couleur, car « cela étant purement physique n'a aucune importance ». Différente est l'attitude d'une jeune fille également *parda*, dont le père, Blanc, cependant marié à une mulâtresse, n'aime pas les gens de couleur foncée; elle-même ne les aime pas, quoiqu'elle prétende n'éprouver nulle honte de sa « qualité ». Son sentiment d'infériorité se révèle clairement lorsqu'elle dit qu'elle a un ami fils de Syriens qui désire l'épouser, quoique d'une « race supérieure » à la sienne.

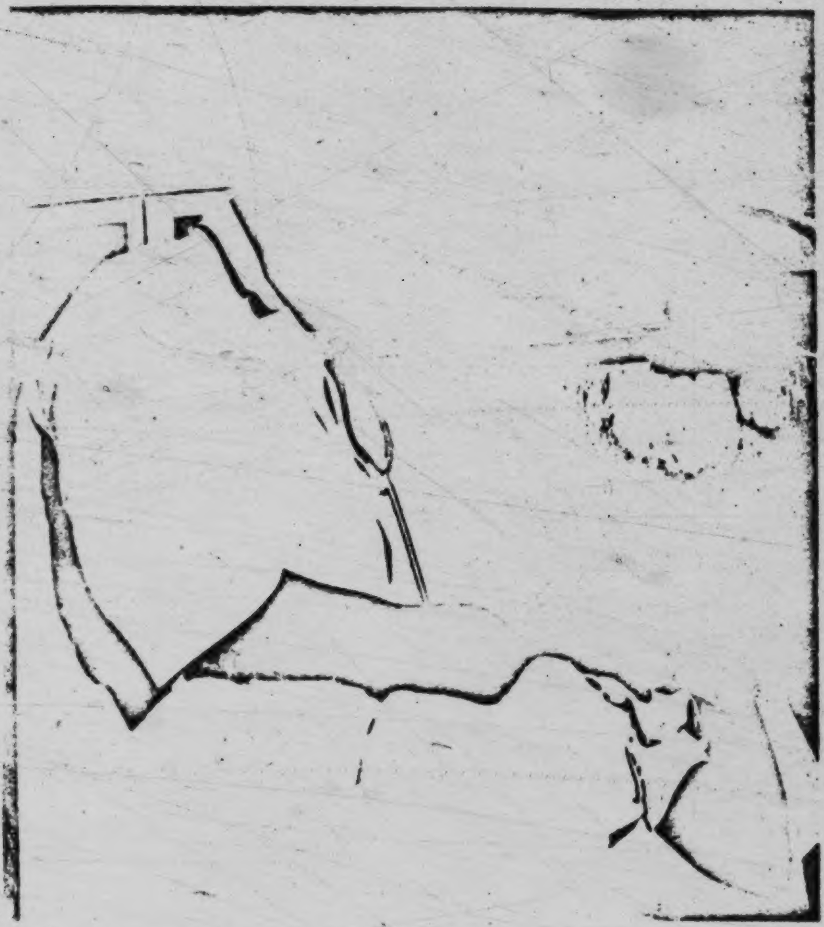
---

[1] Teodoro Sampaio, dans *Rev. Instituto Geogr. e Historico da Bahia* n° 45, 1919, p. 179.

Chez certains individus la conscience de classe dépasse la conscience de race. Un fonctionnaire mulâtre raconte qu'étant enfant il ne se sentait nullement différent de ses compagnons d'école et de jeux d'une ville de l'intérieur de l'État; ce fut seulement lorsque sa famille devint très pauvre qu'il réalisa qu'il était mulâtre. Sa propre mère attira son attention sur la différence qu'il y avait entre lui et ses amis, mais ceux qui étaient de son type et qui avaient de l'argent continuaient à se considérer comme Blancs et à être traités comme tels. Un économiste, plus foncé que le fonctionnaire que nous venons de citer, déclare que l'extrême pauvreté dans laquelle il vécut pendant son enfance ne lui permettait pas de penser à sa couleur. Un intellectuel de couleur foncée dit que, lorsqu'il était adolescent, il ne pensait jamais à son type; aucune des expériences antérieures à cette époque n'est associée à la conscience de sa couleur. Le même fait paraît se produire chez les enfants blancs, lorsqu'on permet que des relations durables s'établissent entre eux et leurs compagnons d'école et de jeux sans discrimination de type. De nombreux informateurs de couleur assez foncée rapportent qu'ils gardent encore plusieurs amitiés nouées à l'école avec des Blancs *finos*. Même parmi les adultes il en est qui affirment n'avoir pas toujours conscience de leur type. Un instituteur nous a déclaré n'être jamais préoccupé de sa pigmentation parce qu'il considère que cela n'a rien à voir avec ses difficultés ou avec sa vie professionnelle. Il est clair que des affirmations de cette nature ne sauraient être acceptées uniquement dans leur signification apparente; elles pourraient en effet être des réactions de défense contre les investigations des enquêteurs.

Il est toutefois des personnes qui n'arrivent pas à dominer le complexe d'infériorité résultant de leur « qualité ». « Il suffit d'un regard pour troubler une personne de couleur foncée », dit un étudiant d'université très noir. Autrefois, quand on le traitait de « nègre », il s'irritait et se sentait humilié. « Mais je suis arrivé à vaincre ce sentiment, ajoute-t-il; moi aussi je peux traiter les autres de « Blancs » sans antipathie, aussitôt que je vois qu'ils sont prêts à plaisanter avec moi. » Il existe, sans doute « un léger refoulement » chez les Noirs, « mais il n'est jamais intense et doit être vaincu », déclare un avocat mulâtre, et il ajoute qu' « un tel sentiment peut donner naissance à une attitude servile » : un de ses collègues, de même couleur que lui, homme très compétent et travailleur, n'a pas le courage de plaider pour son compte et continue à être simplement l'assistant d'un avocat blanc. Certaines personnes de couleur, enfin, affirment être fières de cette couleur. Une jeune fille de rang élevé affirme n'avoir aucun regret d'être noire et tenir à ce que dans tous les documents officiels sa véritable « qualité » soit enregistrée. Ceci peut être aussi une réaction de défense, d'autant que cette informatrice a une personnalité nettement marquée d'un complexe de frustration lié à sa condition physique. On raconte qu'un employé hésitant quant au terme par lequel il lui faudrait définir, en un document officiel, la couleur d'un homme de profession libérale très connu, celui-ci, devinant son embarras, lui demanda d'écrire « mulâtre », « car, ajouta-t-il, je suis mulâtre, sans aucun doute ».

Certaines personnes sont accusées de s'isoler pour ne pas se sentir obligées de vivre dans le monde « inférieur » auquel elles appartiennent par la pigmentation de leur peau. Ceci provoque un certain ressentiment de la part des Noirs qui attribuent ce comportement à la honte qu'ont ces personnes de leur type, et au désir de ne jamais être vues « parmi ceux de leur catégorie ». Nos informateurs affirment qu'une telle façon d'agir est courante parmi les femmes de la classe moyenne ou élevée. Cependant la tendance à accepter une telle ségrégation n'est pas générale. Un fonctionnaire noir foncé raconte ainsi ses expériences : « Les problèmes raciaux n'influent pas sur moi. Je suis très bien reçu partout, même parmi les familles les plus distinguées; je donne des leçons de portugais à leurs fils, et elles tiennent à mon amitié. Un Noir bien élevé a son entrée dans tous les milieux. On ne fait pas de discrimination parmi les hommes; c'est parmi les femmes qu'on perçoit très nettement cette tendance. Les unes se contentent d'être discourtoises, évitant de serrer la main des Noirs qu'elles rencontrent parmi les Blancs. Cependant, quand elles ont le goût d'un homme de couleur elles sont capables de faire des folies. » « Sans doute, ajoute-t-il, en certains milieux je me sens isolé. » Il est intéressant de noter que cet informateur est un des rares qui s'occupent de discrimination, mais il le fait, comme la plupart d'ailleurs, sans rancœur et en assurant qu'il en est récompensé par les bonnes relations qu'il entretient avec ses collègues



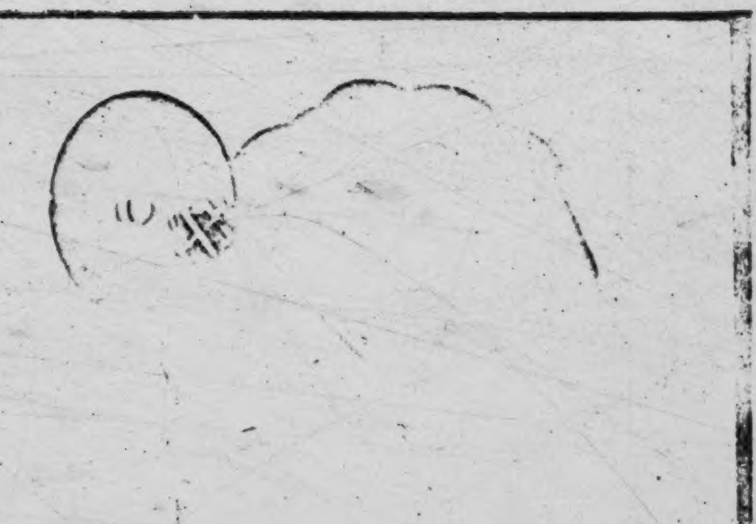
3 Au chevet d'un malade

[facing p. 32]

blancs dans l'importante administration d'État où il travaille, où il a occupé des postes de direction et où il a eu à remplir des missions comportant une grande responsabilité.

Dans l'ensemble, les Noirs parlent avec calme, et même lorsqu'ils sont très réservés avec l'enquêteur ils témoignent d'une certaine assurance psychologique et d'une bonne adaptation aux conditions de vie de Bahia. Il y a évidemment, là aussi, des exceptions : un homme exerçant une profession libérale, et qui passe pour avoir eu des ennuis à cause de sa couleur, se montre réticent et même réservé. « Il se sent inférieur du fait qu'il est noir, disent les autres Noirs; en raison de cela il provoque fréquemment des histoires. » Les informateurs affirment qu'il y a des mulâtres qui, désirant cacher leur origine, évitent de paraître en compagnie de leurs propres parents de couleur noire. Un jeune homme exerçant une profession libérale, très estimé, est couvert d'éloges parce qu'il n'a pas de tels préjugés; quoique marié avec une Blanche, il va partout avec sa mère, une Noire du plus beau noir, et la présente à tous ses amis. Au contraire, un autre homme de même milieu et de même « qualité » est critiqué parce que, selon les uns, « il ne voudrait pas être noir et pour cela il cache sa vieille mère ». Un autre Noir est considéré comme plein de préjugés et comme raciste « parce qu'il préfère aller avec les Blancs, et qu'il aime se montrer en public avec des femmes plus blanches de teint que de réputation ». Certains de ses collègues de même profession et de même rang social le considèrent comme un « refoulé » qui a honte d'être noir. « Et, ajoute-t-on, il y en a beaucoup comme lui, qui, s'ils le pouvaient, seraient blancs! »

Il ne fait aucun doute que certains Blancs, y compris les mulâtres clairs et foncés, traitent les Noirs et les personnes de couleur de classe sociale humble avec un certain air de supériorité. Ils le font plus rarement avec des personnes de même rang qu'eux. Lancer à la tête de quelqu'un qu'il est inférieur à cause de sa couleur serait une grave faute, d'après l'étiquette qui régit les relations entre individus de types différents à Bahia. Un éducateur *moreno*, originaire d'un État du Nord, dit que durant les neuf ans qu'il vécut à Bahia il put observer ce respect mutuel entre personnes de « qualités » différentes, pourvu qu'elles fussent du même rang social, alors que dans son État les personnes de couleur sont traitées avec mépris. Dans les couches les plus élevées de la société de Bahia, disent nos informateurs, une personne de couleur en général ne subit pas d'humiliations. Il se peut même qu'on la reconnaisse comme appartenant aux groupes les plus considérés. Un Noir très foncé, exerçant une profession libérale, s'irrite parce que, dans l'organisation où il travaille, beaucoup de gens qui ne le connaissent pas le prennent pour un garçon de bureau ou un employé de catégorie inférieure. Une fonctionnaire,



[facing p. 33]

4. Femme médecin de Salvado

par contre, dit qu'elle-même et sa famille sont heureuses et n'attribuent aucune de leurs difficultés au fait d'être mulâtres foncés. « Si je n'ai jamais pu suivre une carrière comme je le désirais, c'est parce que mon père était pauvre et mourut jeune. A cause de cela, je dis toujours chez nous que nous ne devons pas parler de certaines choses... Certaines personnes pourraient croire que nous souffrons à cause de notre couleur. »

Chez les jeunes filles qui sont plus habituées que les hommes aux discriminations, le sentiment d'infériorité peut prendre des formes tout à fait particulières; c'est ainsi qu'une étudiante universitaire affirme n'être pas dégoûtée de sa couleur, « mais qu'elle préférerait être moins laide ». Enfin, tout en ne l'avouant pas, une femme noire exerçant une profession libérale laissait percer le même complexe de frustration en racontant qu'elle était très découragée, lorsqu'elle était jeune, de s'entendre appeler une « jolie petite Noire ».

Un aspect important du problème est constitué par le fait que les Noirs et les mulâtres foncés des cercles ouvriers urbains, à mesure qu'ils prennent conscience de leurs droits civils et politiques, sont moins inhibés dans leur comportement devant les Blancs. Ces derniers éprouvent du ressentiment de ce que des « nègres effrontés » parlent haut dans la rue, passent devant eux et ne leur cèdent pas leur place dans les tramways et autres moyens de transport. Ces incidents revêtent une signification agressive aux yeux de ceux qui se réclament de la classe dominante en vertu de leur apparence physique ou sociale. En bien des cas, les Noirs ne font pas usage de leur couleur comme signe distinctif de leur groupe. Une importante association d'assistance mutuelle pour Noirs a pris pour emblème deux mains blanches qui se tendent en symbole de solidarité. Dans un de ses rapports cette même organisation personnifie sa propre activité par une image représentant une femme blanche portant un enfant blanc, et deux autres enfants blancs, aux traits européens, qui la tiennent embrassée.

UNE SOCIÉTÉ MULTIRACIALE A CLASSES

La structure des classes de Bahia n'a jamais été décrite et analysée du point de vue sociologique, sinon très sommairement par Donald Pierson [1]. Ainsi que le montre ce savant, on peut dire schématiquement que la population de Bahia consiste en une classe « supérieure » à laquelle appartiennent les descendants de la vieille aristocratie, les grands propriétaires et les commerçants, les intellectuels et ceux qui exercent une profession libérale, tels qu'avocats, médecins, ingénieurs, politiciens, officiers des forces armées, poètes et journalistes, professeurs d'université, les quelques industriels que Bahia a produits et une classe basse constituée de gens très pauvres, exerçant des professions modestes, manœuvres et ouvriers manuels. Il existe, de plus, une couche qu'on ne pourrait pas appeler exactement une classe moyenne, mais plutôt un groupe intermédiaire, comprenant les petits employés, les petits fonctionnaires et les commerçants.

Quant à leur place dans la société, on peut dire que, bien qu'en termes généraux le statut des Bahianais dépende de leur naissance, il ne fait pas de doute que l'ascension sociale procède par libre compétition. Noirs et métis, en tant qu'individus, peuvent, « par leur mérite personnel ou par suite de circonstances favorables, améliorer leur condition sociale et même obtenir une situation dans les couches supérieures de la société; cette situation sera en rapport, non seulement avec leur groupe de couleur, mais avec l'ensemble de la communauté » [2].

La majorité des personnes de couleur vit, comme toute la classe basse, dans des quartiers pauvres, dans les faubourgs de la ville ou en de petites agglomérations de maisons modestes intercalées dans les quartiers résidentiels des classes plus élevées; de plus, dans ces mêmes quartiers, vivent de nombreuses familles de couleur, de condition intermédiaire ou supérieure. Les personnes de couleur sont reçues, selon leurs ressources économiques et leur degré d'éducation, dans les hôtels et plus encore dans les pensions des diverses catégories. Elles peuvent fréquenter librement restaurants, cafés, maisons de thé, cabarets; elles participent, fréquemment, à des dîners où elles rencontrent des amis blancs. Les journaux et les revues relatent les anniversaires, les mariages, les remises de diplômes, les naissances, les retours de voyages, les manifestations et les hommages reçus ou le décès de n'importe quelle personne, sans aucune mention de type ou de couleur, imprimant indistinctement les portraits des unes et des autres. Et lorsqu'une personne n'est pas assez connue pour que les journaux publient spontanément un article à son sujet, il n'est pas rare de voir reproduit son nom ou même son portrait, après paiement du prix de l'annonce, dans la rubrique consacrée à ce genre de nouvelles. « Peu de personnes, dit un Blanc, pourraient avoir plus de prestige dans la société de Bahia, grâce à leurs manières raffinées et leur élégance, que n'en eurent il y a quelque dix ans un professeur de l'université et sa femme, l'un et l'autre mulâtres. » Parmi les familles les plus haut placées de l'actuelle société de Bahia, il en est beaucoup, affirme une informatrice *morena*, qui « appartiennent à la caste », qui sont autrement dit métisses, quoiqu'il ne soit pas discret d'attirer l'attention sur l'origine de ces familles. Puisqu'il n'y a pas, à proprement parler, de castes, mais simplement des classes, les personnes de couleur s'introduisent dans le monde des Blancs, même si elles ont des traits noirs marqués; il leur faut simplement se rapprocher par leur comportement du groupe dominant « supérieur ». Pour montrer qu'elle est née déjà assimilée aux Blancs, une femme exerçant une profession libérale explique qu'elle est fille d'un Noir qui fut domestique « dans un milieu autre que celui des *senzala* »[1]. Elle se considère une créature privilégiée de Dieu, puisqu'elle a tout ce qu'elle désire. « Je m'entends avec les gens de la meilleure société. Je choisis mes amis dans toutes les classes. Je fréquente les clubs et le palais du gouvernement. Il y a peu de temps même, les journaux ont publié mon portrait aux côtés du gouverneur de l'État au cours d'un déjeuner qu'un de mes amis donnait en son honneur. »

---

[1] Donald Pierson, *op. cit.*, p. 64.

[2] *Ibid*, p. 419, 422; voir aussi Frazier, *art. cit.*, p. 477.

Les Blancs espèrent que les personnes de couleur, en particulier les plus foncées, soient modérées dans leur attitude, aient un comportement modeste, et que, en dépit de leurs mérites personnels, elles gardent certaines distances, et les personnes de couleur n'en ignorent rien. Un mulâtre de profession libérale dit, par exemple, qu'il ne va que là où sa présence est nécessaire. « Souvent, dit un Noir, le Noir ne rencontre pas de barrières parce que, connaissant les préjugés des Blancs, il ne va pas dans certains lieux ». Un autre Noir, de profession libérale, celui-là, pense que les personnes de couleur, pour pouvoir s'élever dans l'échelle sociale, « doivent éviter de faire certaines choses ». Certaines de ces « choses », d'après de nombreux informateurs, sont les attitudes agressives, les façons prétentieuses et affectées, les gestes désordonnés, ridicules. « Un individu, exerçant une profession libérale, par exemple, serait bien mieux reçu s'il n'était pas si agressif et si voyant. Il tient à s'asseoir entre les dirigeants des associations aux réunions desquelles il assiste, et il désire toujours paraître sur les photographies. A l'occasion d'un hommage rendu à un visiteur illustre, il prit place, avant que la séance commençât, à la table de la présidence, en causant, par ce geste, de l'irritation aux présidents de l'association dont quelques-uns ont conscience de ne pas être blancs. »

---

[1] *Senzala* – ensemble de maisons communicantes, de mauvaise qualité, où vivaient les esclaves dans les *fazendas*.

Dans une société de traditions aristocratiques comme celle de Bahia, l'étiquette en ce qui concerne les rapports entre personnes de niveaux sociaux différents est très importante. Une personne qui a du « toupet », qui outrepasse les limites que lui fixent son rang ou sa situation d'étranger, en usant sans raison de manières qui révèlent une certaine intimité ou identité de positions, est toujours mal vue, même si elle est blanche. Cela est pire encore si elle est de couleur parce que, non seulement dans ce cas elle est taxée de mal élevée, mais encore d'effrontée, de personne qui « prend beaucoup de liberté » avec ceux qu'elle ne connaît pas ou qui « ne sont pas de sa classe ». Le mot « classe » usé dans ce sens signifie condition sociale très basse. « Les résistances qui se manifestent contre l'ascension sociale des nègres, dit une personne presque noire, s'expliquent par leur manque d'éducation et leurs mauvaises manières. Avec les mulâtres, il en est de même, car si les uns sont excessivement humbles et soumis, les autres sont prétentieux, vicieux, exagérés dans leurs manières, désireux de se mettre en avant. » Deux Noirs de profession libérale répètent à peu près la même chose : « La couleur n'a pas d'influence directe, mais elle entraîne certaines conséquences. Les personnes de couleur, à cause de leur origine, sont humbles, ont des coutumes qui leur sont particulières et ne sont pas préparées à la vie de société. Leurs manières attirent l'attention et déplaisent aux gens bien élevés. A cause de cela les personnes appartenant à cette classe et qui s'en détachent souffrent des préjugés qui règnent sur eux. Lorsqu'on voit un Noir s'élever et qu'on a affaire à lui, on se demande toujours s'il aura de mauvaises manières. C'est seulement lorsqu'on commence à le connaître que cette impression se dissipe. »

Non moins importante est l'adhésion aux normes morales des classes plus élevées pour s'y faire admettre. D'après un mulâtre de profession libérale très estimé et expérimenté « celui qui mérite le respect est respecté, quelle que puisse être sa couleur »[1].

Un caractère aimable facilite aussi l'ascension et la cohabitation avec les Blancs. Autant chez ces derniers que parmi les personnes de couleur, on dit d'un éducateur mulâtre foncé qu'il est très estimé à cause de son bon caractère, de ses manières douces et modérées; de même la réussite d'un Noir de profession libérale est attribuée à son tempérament communicatif, à sa jovialité et à son humeur constante. Mais comme le problème des relations raciales est, pour beaucoup de personnes, plus une question de classe qu'une question de race, « la primauté de la culture et de la classe » ayant le dessus, on peut dire avec un éducateur mulâtre que « s'il a de l'argent, de l'instruction et des manières, le Noir peut s'élever ». Cette synthèse cependant n'épuise pas tous les aspects du problème. Une femme de profession libérale assez foncée assure qu' « un Noir pour s'élever socialement doit avoir du talent et des amitiés ». A la vérité, les bonnes relations personnelles et familiales sont très importantes pour tout, à Bahia, que ce soit dans le commerce, dans l'administration ou dans la politique. Un dicton constamment cité par les Brésiliens enseigne que « mieux vaut ami en place qu'argent en caisse », ce qui fait que toute entreprise est plus facile quand l'intéressé est muni d'une présentation « personnelle » d'un ami de la personne avec laquelle il doit traiter. Une informatrice insiste pour expliquer qu'elle ne croit pas que l'argent ait une grande influence sur l'ascension sociale des personnes de couleur; elle connaît plusieurs d'entre elles qui, ayant déjà fortune faite, n'arrivaient pas à s'élever. « Car pour s'élever il ne faut pas avoir de complexe d'infériorité. Il y a beaucoup de Noirs qui, non seulement n'osent pas se rapprocher des Blancs de classe élevée, mais transmettent cette crainte à leurs enfants. » Le fait que la couleur noire rappelle les anciens esclaves est invoqué par beaucoup comme une explication aux difficultés que rencontrent les plus foncés pour atteindre un rang élevé. « Surgis depuis peu des abîmes de l'esclavage, écrit un prêtre métis, rares sont les nègres qui arrivent à atteindre des situations ou un niveau élevés. Pour ce qui est des mulâtres et des *morenos* (qui ne sont pas de vrais Noirs), nous pouvons dire qu'ils vivent, à tous les points de vue, en harmonie avec les Blancs au moins ici à Bahia. » Un médecin fait la même remarque : « En ce qui concerne les *morenos*, ceux-ci se trouvent avoir une situation équivalente à celle des Blancs; mais il n'est pas juste d'affirmer que les Noirs peuvent atteindre facilement les plus hautes charges ni des situations de premier plan dans les professions les plus cotées. Quant aux mulâtres, on en trouve quelques-uns dans les situations que nous venons de nommer, sans qu'on puisse nier toutefois que pour les métis, dont la couleur se rapproche beaucoup de celle des nègres, cette pigmentation de la peau crée des obstacles aux diverses carrières citées. Par contre, les métis à cheveux lisses et à couleur très proche de celle de la race blanche pourront réussir dans les différentes branches de l'activité humaine, sans avoir à subir aucun ennui de nature ethnique. »

---

[1] Parmi les Yorubas qui constituèrent une partie considérable des esclaves africains importés à Bahia, on entend fréquemment dire au cours des discussions au sujet de la situation et de la classification sociale qu'« on respecte qui se respecte », cf. W.R. Bascom, « Social Status Wealth and Individual Differences among the Yoruba », *Am. Anthropologist*, vol. 53, n° 4, 1re partie, oct-déc. 1951, p. 504.

Nonobstant toutes ces difficultés, les personnes de couleur, surtout les plus claires et celles dont les traits les rapprochent le plus des Blancs, peuvent acquérir un rang aussi élevé que ceux-ci. Comme on le verra dans les chapitres suivants, elles peuvent se marier avec des Blancs, selon leur situation sociale; elles peuvent avoir une place prééminente dans les professions libérales, dans la vie intellectuelle; elles peuvent être admises dans les organisations par lesquelles on acquiert prestige et rang social, ce qui confirme la thèse déjà exposée par Pierson, que « ce que nous rencontrons à Bahia, c'est une société multiraciale à classes »[1].

L'ascension sociale des personnes de couleur, bien qu'elle se produise avec une facilité relative, n'est pas sans conséquence pour ceux qui y atteignent. Elle se rapproche un peu de ce qu'est le *passing* pour les nègres nord-américains : ceux qui s'élèvent non seulement éprouvent des doutes et des difficultés au sujet de leur situation, mais ils sont aussi l'objet du ressentiment d'une partie de ceux — et ils sont nombreux — qui restent dans les couches inférieures de la société.

Lorsqu'il s'élève vers le rang social qui doit l'assimiler culturellement et socialement au Blanc, en le dotant de son « épiderme social », le Noir est souvent censuré parce qu'il veut « faire le Blanc » ou parce qu'il « ne veut plus être de couleur ». De nombreux informateurs désignèrent certains individus de couleur qui sont jugés de la sorte et qui, disaient-ils, refuseraient certainement d'être interviewés pour l'enquête. Certains d'entre eux, effectivement, évitèrent de parler du problème racial, faisant poliment dévier la conversation sur d'autres thèmes, sous prétexte qu'ils ne connaissaient rien en la matière et que tout cela n'avait aucune importance chez nous. L'auteur, malgré son expérience des milieux de Bahia, eut quelques difficultés à approcher quelques-unes des personnes ainsi mentionnées. Dans certains cas, cependant, il put vérifier que les imputations citées plus haut ne sont pas autre chose que des réactions de ressentiment des informateurs contre des gens qui se sont beaucoup élevés ou qu'ils jugent superficiellement, parce qu'ils ne les connaissent pas personnellement. Nombre de personnes interrogées manifestèrent même un grand intérêt pour les relations raciales, expliquant avoir lu de nombreux livres brésiliens ou étrangers, avoir vu des films sur ce sujet, et aimer discuter ce problème avec des personnes appartenant au même type et au même statut professionnel et social qu'eux; il y en eut même deux qui déclarèrent avoir beaucoup pensé à écrire leurs observations sur ce sujet. Dans un seul cas une fonctionnaire mulâtre répondit avec une certaine irritation que ce problème n'était pas important et que les Noirs de Bahia ne s'élevaient pas socialement parce qu'ils étaient très « arriérés et effrontés ».

---

[1] Donald Pierson, *op. cit.*, p. 408.

LES MARIAGES INTERRACIAUX

Le mariage interracial est, pour les gens de couleur, un moyen d'accéder aux classes les plus élevées. Les individus à peau plus claire ont de plus grandes possibilités de devenir socialement blancs et le mariage entre gens de couleur et Blancs donne du prestige aux premiers et leur offre la perspective d'avoir des enfants plus proches du type préféré.

Aucune loi ne défend au Brésil le mariage entre membres de races différentes. Les candidats au mariage civil ou religieux se présentent simplement devant les autorités de l'État ou de l'Église, munis des papiers nécessaires, tels que certificat de naissance ou de baptême, dans lesquels le type ou la couleur sont mentionnés seulement aux fins d'identification.

Le nombre de mariages entre personnes qui diffèrent quant à la couleur est très élevé à Bahia. Sur deux cent vingt-deux unions conclues, il y a quelques années, dans 34 % des cas l'homme et la femme étaient de même couleur; dans 43 % l'homme était plus foncé que la femme et dans 22 % cette dernière l'était davantage [1].

Mais la fréquence des véritables mariages interraciaux, c'est-à-dire entre personnes appartenant à des groupes raciaux différents, est difficile à estimer par les méthodes habituelles de classification ethnique. Pour ce faire, il faudrait classer génétiquement les contractants ou étudier la généalogie de nombreuses familles. Étant donné que les individus de phénotype « blanc » sont parfois des métis [2], il devient extrêmement difficile d'acquérir la certitude qu'un mariage est interracial. Ce qui importe, toutefois, en cette étude, ce sont les mariages entre personnes de couleur et les personnes « socialement blanches » qui sont, indéniablement, très fréquents. Sur 1.269 mariages, Pierson en rencontra 3,3 % interraciaux, chiffre réellement très bas pour une région dans laquelle les barrières de la couleur sont si ténues. Ces chiffres ont certainement été pris dans un ensemble de mariages de personnes de toutes les classes [3]. Si nous examinons la situation dans les couches intermédiaires et inférieures, on verra que la proportion peut atteindre 20 % ou plus. Cependant il n'en fut pas toujours ainsi. Les lois portugaises durant la période coloniale interdisaient les mariages de Blancs avec des indigènes et avec des nègres. Une fois l'esclavage des aborigènes aboli, le mariage entre ces derniers et les Blancs fut autorisé; mais déjà avant cela le clergé catholique régularisait par des mariages religieux les nombreux concubinages entre colons portugais et femmes indigènes. Les mariages de Blancs et d'indigènes avec des Noirs continuèrent à être interdits pour longtemps encore, mais à mesure que le métissage entre Européens et Africains augmentait par suite des unions libres, le nombre des mariages interraciaux augmentait parallèlement, car en réalité seuls les mariages entre personnes libres et esclaves étaient interdits. Enfin, avec l'abolition de l'esclavage noir la dernière barrière dressée contre les mariages interraciaux tomba. Punis auparavant et pendant assez longtemps de sévères sanctions sociales[1], ces mariages augmentèrent depuis l'Indépendance, en 1822, avec l'ascension sociale des mulâtres, des militaires, des bureaucrates, des avocats diplômés des universités portugaises et françaises, processus qui fut intense sous le régime monarchique brésilien et auquel Bahia contribua largement par des hommes d'État et des hommes politiques sortis de ces groupes[2].

---

[1] Thales de Azevedo, « Um aspeto da mestiçagem na Bahia », *Revista do Arquivo, an. XI*, vol. CI, Sao Paulo, 1945, p. 45.

[2] Le Dr Paul Rivet attire notre attention sur la facilité avec laquelle le Noir africain s'est métissé avec les Blancs et les Indiens de l'Amérique du Sud. Voir à ce sujet, *Les origines de l'homme américain*. Montréal, 1947. Consulter aussi M. J. Herskovits, *The Anthropometry of the American Negro*, New York, 1930.

[3] Donald Pierson, *op. cit.*, p. 209.

La pression sociale contre les mariages mixtes paraît avoir diminué avec le temps, si bien que ceux-ci se firent chaque jour plus nombreux. Jadis les familles de la haute société ou de la bourgeoisie vérifiaient avec beaucoup de soin l'origine des fiancés. Beaucoup de mariages échouaient parce que l'un des futurs conjoints se trouvait appartenir à la « caste ». Les unions qui se formaient contre la volonté des parents étaient causes de brouilles durables entre parents et enfants, et donnaient lieu à de véritables tragédies domestiques. Beaucoup de pères maudissaient leurs filles et les déshéritaient lorsqu'elles s'entêtaient à vouloir épouser un homme de « qualité inférieure », surtout si celui-ci était un bâtard. « De nos jours, nous dit une informatrice, on a beaucoup plus de facilités. » Ceci semble bien être l'opinion générale.

Le mariage mixte est très recherché parce qu'il confère du prestige à celui des deux conjoints qui est le plus foncé. Un professeur noir nous a fait la remarque qu'il y a peu d'hommes de couleur qui pensent, en épousant une femme claire, « améliorer la race », mais ils espèrent faciliter leur propre ascension sociale. Preuve en est la fréquence avec laquelle ce dessein est implicitement indiqué ou même avoué. Une employée de couleur flirte « pour s'amuser » avec des garçons blancs; en fait, elle cherche à obtenir l'homme qu'elle désire, et elle proclame qu'elle n'épousera jamais un homme au teint sombre à moins qu'il ne soit riche et bien placé. Sa mère l'approuve entièrement lorsqu'elle annonce qu'elle n'acceptera pas les avances d'un homme de couleur foncée. Ses trois sœurs ont épousé des Blancs et l'une d'elles se montre orgueilleuse de ses enfants qui sont blonds. Une étudiante du même type physique « préfère » des soupirants *morenos*, mais admet qu'elle n'aurait aucune objection à se marier avec un Blanc. Un jeune étudiant mulâtre se vante d'avoir déjà eu huit flirts avec des femmes plus claires que lui à l'exception d'une, ce qu'il illustre en montrant les photos de trois d'entre elles. Il en est même qui parlent d'une Noire qui aurait une assez grosse somme en réserve pour « acheter un mari blanc ». Celle-ci déclare qu'« elle ne fera jamais d'efforts pour se marier »; elle se mariera si tel est son destin, et elle affirme avoir reçu des avances à la fois de Noirs et de Blancs, mais les avoir rejetées les unes et les autres. « Je n'ai pas de préférence de type; j'exige seulement que ce soit un homme cultivé et qui corresponde à mon idéal. » Et comme si elle se trahissait inconsciemment, elle raconte que, durant un voyage, elle rencontra un Allemand — le type le plus caractéristique du Blanc *fino* pour les gens de Bahia — qui lui a fait la cour et qui depuis lui a écrit de nombreuses lettres. Très caractéristique aussi est ce que dit une jeune mulâtresse : « Les jeunes filles foncées préfèrent des amoureux plus clairs qu'elles. Moi-même, si je cherchais à me marier... » Elle ne termine pas sa phrase, mais, après une pause, elle ajoute : « Cela dépend, car si je voulais avoir un amoureux, je ne regarderais pas à la couleur. » Et comme si elle élevait une plainte : « Les garçons de couleur préfèrent les femmes claires, dit-elle, même si elles sont mal élevées; il leur suffit qu'elles soient claires... »

---

[1] Ch. Expilly écrivait en 1863 : « La constitution a proclamé l'égalité des citoyens. Le préjugé plus fort que la constitution élève une barrière infranchissable — jusqu'à ce jour du moins — entre individus qui se différencient par la tonalité de leur peau. On a beau distribuer des chamarrures, des décorations, des titres à des hommes métis, personne ne se lie à eux. Quand a-t-on vu une Blanche se marier avec un mulâtre ? Celle qui oserait affronter si audacieusement les us et coutumes de son pays serait rejetée au moment même par toutes les personnes de race pure. Elle serait méprisée, montrée du doigt, exclue de la société, dont elle était en d'autres temps ornement et orgueil », *Mulheres e costumes do Brasil*, Sao Paulo, 1935, p. 279.

[2] G. Freyre, *op. cit.*, III, p. 951.

Le ressentiment que ces difficultés causent aux jeunes filles est en général dissimulé par un détachement apparent à l'égard du mariage. Une femme de profession libérale affirme qu'elle ne veut pas se marier parce qu'elle est de tempérament inquiet. De plus, ajoute-t-elle, les hommes de couleur désirent épouser des femmes blanches et les Noirs qu'elle a pu fréquenter sont mentalement inférieurs à elle, ce qui peut être parfaitement vrai. Des frustrations identiques se rencontrent parmi les hommes qui n'arrivent pas à avoir de fiancées blanches. L'un d'entre eux vit avec une mulâtresse, mais il dit qu'il connaît plus d'une femme blanche ou *morena* qui l'accepterait comme mari ou même comme amant. Deux Noirs très noirs déclarent ne pas vouloir se marier à moins qu'ils ne trouvent des jeunes filles blanches qui les aiment. Un autre se plaint de ce que les femmes ne veulent pas d'hommes foncés, même bien élevés, et donnent la préférence à un Blanc, même si c'est un pauvre diable mal « nippé »; dans les rues elles repoussent les avances des hommes foncés, mais acceptent celles pourtant irrespectueuses des Blancs. C'est pour cela, explique-t-il, que, ou bien elles deviennent les concubines de ces derniers, ou bien elles ne se marient pas.

La femme blanche et blonde est, d'autre part, représentée comme étant fortement attirée par les hommes à la peau très pigmentée. Un mulâtre clair, très bien vu dans sa profession, n'est pas attiré par les femmes foncées, quoiqu'il reconnaisse qu'elles sont éclatantes et jolies; il préfère les « Blanches, bien blanches ». Selon ce qu'il affirme, beaucoup d'hommes de son espèce ont cette même inclination tout à fait indépendante de l'idée de « purifier la race ». Il ajoute que les Blanches *finas* ont un véritable goût pour les Noirs, qu'elles considèrent comme particulièrement virils et forts, et ne prisent pas ceux qui ont des manières trop délicates. D'autres informateurs, par contre, parlent sans enthousiasme de ce type de femmes qu'ils considèrent comme froides et fragiles. « La couleur donne de la santé », dit l'un d'eux, et il ajoute que même les Blancs pensent ainsi. « Les femmes très claires répugnent à quelques hommes, affirme un métis; je connais même un Européen qui a envie de vomir quand il voit l'une d'elles. » Toutes ces opinions sur la femme très blanche sont du même ordre que celles qui aux États-Unis, suivant John Dollard[1], servent à la protéger contre les hommes de couleur et quelquefois même contre les Blancs. La *morena* par ailleurs est considérée comme le type féminin le plus ardent et même sexuellement parlant la plus accessible. De nombreux informateurs qui forment le projet d'épouser des Blanches expliquent ou laissent entendre qu'ils cherchent des métisses claires, socialement blanches.

Une des raisons pour lesquelles les mariages mixtes sont désirés est, nous l'avons déjà dit, que grâce à eux il est possible d'« améliorer sa propre race ». Les mariages de Noirs avec les Noires ne font que prolonger la situation, pense un homme noir de profession libérale et qui passe pour être raciste. « Le fils mulâtre est mieux accepté et ne souffre pas ce que sa famille a souffert. » Les traits plus fins des enfants métis, explique un autre informateur, facilitent leur intégration sociale. « Avoir un père blanc, ajoute-t-il, est en soi un avantage. » Un mulâtre au teint sombre raconte qu'il commença à travailler dans des professions très humbles et pénibles, mais que sa situation commença à s'améliorer lorsqu'un homme politique très important apprit qu'il était le fils d'un de ses amis blancs. Il obtint alors un travail de bureau qui lui laissait du temps pour étudier jusqu'au moment où il passa ses examens universitaires. Un autre homme exerçant une profession libérale considère que l'un des atouts qu'il eut durant son enfance fut d'avoir un père blanc, qui, bien que de situation modeste, était très lié avec les hommes politiques de la petite localité dans laquelle il vivait.

---

[1] « Il semble possible que l'image de la femme blanche soit en partie préservée des pensées sexuelles et des allusions du même ordre, tandis que la femme noire tend à porter tout le fardeau du désir sexuel incontrôlé... Si les femmes noires sont représentées comme sexuellement désirables dans l'imagination populaire blanche, les hommes noirs sont représentés comme particulièrement virils et expérimentés en ce domaine. » *Caste and Class in a Southern Town*, New York, 1949, p. 1 et suiv.

Pour ce qui est des cas particuliers de nos informateurs qui se sont mariés avec des femmes blanches ou pour le moins très claires, il est intéressant de noter qu'aucun d'eux n'a invoqué pour justifier cette préférence, l'une des raisons exposées plus haut. Certains disent avoir eu une première fiancée foncée qui mourut ou qui rompit les fiançailles; c'est à cause de cela qu'ils finirent par se marier avec une femme claire. D'autres ne cherchent aucune justification. L'un d'eux dit : « Il y a beaucoup de Blancs que je n'aime pas voir chez moi. Cependant j'ai épousé une Blanche descendante de Portugais. » Une autre raison donnée par certains informateurs est que les jeunes filles foncées se refusent aux jeunes gens de leur type même lorsqu'ils sont diplômés et qu'ils ont de belles situations. Il semble cependant que cette information soit quelque peu exagérée. Dans les familles blanches auprès desquelles beaucoup de ces jeunes filles sont servantes, ajoutent nos informateurs, elles entendent constamment dire qu' « elles doivent éviter ces Noirs effrontés et ignorants ». Mais cet avertissement se réfère aux Noirs de condition humble, non à ceux d'un rang social ou professionnel élevé. Les garçons foncés, dit un Noir, commencent à connaître cette difficulté dès qu'ils arrivent à l'âge de vingt ans : « C'est pour cela qu'ils recherchent les jeunes filles claires. » Évidemment, cette question n'est pas de celles qu'on peut résoudre avec le matériel d'une enquête comme la nôtre, mais il paraît ne pas faire de doute que nous soyons ici en face de raisons destinées à masquer le désir d'une union avec des femmes blanches. Ce dessein, par ailleurs, devrait être interprété à l'aide de la psychanalyse et d'autres techniques d'investigation des problèmes de la personnalité.

Il y a à Bahia quelques Noirs distingués, particulièrement dans les professions libérales, qui se sont mariés avec des Blanches ou avec des femmes beaucoup plus claires qu'eux-mêmes. Ce fait est cité avec quelque emphase et avec un orgueil mal dissimulé par quelques personnes de couleur foncée, quoique de tels cas fassent aussi l'objet de critiques. Très souvent les femmes appartiennent à des milieux bien inférieurs à ceux auxquels ils appartiennent eux-mêmes, « car dans les classes plus élevées, quoique les mariages entre mulâtres et *morenos* soient fréquents, l'opposition est encore forte contre les mariages entre personnes très éloignées l'une de l'autre dans la gamme des couleurs »[1]. Plus la condition de l'homme est basse, moins le mariage mixte est difficile pour lui à l'intérieur de sa classe. C'est-à-dire qu'il est beaucoup plus facile à un Noir des groupes intermédiaires et inférieurs de se marier avec une Blanche de sa classe sociale qu'à un Noir d'une classe supérieure avec une jeune fille de son propre milieu. Par ailleurs, moins la différence est grande entre le type de l'homme et de la femme, moins l'opposition à vaincre sera grande dans quelque milieu que ce soit. Le mariage d'un homme clair avec une femme foncée, surtout quand elle est beaucoup plus pigmentée que lui, rencontre une opposition très marquée dans tous les milieux, bien que les opinions sur la *morena* aux traits fins et à la couleur de *jambo* rendent ce type désirable pour certains Blancs, particulièrement pour les immigrants portugais et un peu pour les Allemands. Une femme foncée qui se marie avec un Blanc est beaucoup plus exposée à l'hostilité de la famille de son mari qu'un homme foncé qui épouse une femme claire ou blanche. Pour expliquer en partie ceci il ne faut pas oublier que la famille à Bahia étant très influencée par la famille de l'épouse, le mari est fatalement absorbé par elle de sorte que les enfants se lient effectivement davantage avec leurs grands-parents du côté maternel qu'avec ceux du côté paternel[2]. Un Blanc qui se marie avec une femme foncée « sort » donc de sa catégorie, car suivant un dicton souvent répété : « quand une jeune fille se marie, sa famille y gagne un fils ». L'homme passe ainsi au monde des personnes de couleur d'où sa femme est originaire. De même, un homme foncé s'« élève » en s'intégrant à la famille de son épouse claire ou blanche. C'est là le sentiment des Bahianais, sentiment que l'auteur a pu connaître et observer en participant à la vie locale. D'autre part, ceci est confirmé analogiquement par ce qui se passe dans les mariages entre personnes de rang et de fortunes différentes. A Bahia, comme en général dans tout le Brésil, les mariages entre des jeunes gens « cultivés et bien », même s'ils sont pauvres, avec des femmes riches de rang élevé sont beaucoup plus approuvés que ceux d'hommes riches avec des femmes de « classe inférieure ». Dans le cas du jeune homme « cultivé et bien » (ces deux conditions sont requises), même s'il est pauvre ou de couleur, la famille de la fiancée capitalise ces titres comme compensation au troc qu'elle fait de sa fortune ou de sa blancheur; dans la situation opposée, les titres que la jeune fille pauvre ou foncée peut avoir n'ont pas en général le même pouvoir de compensation pour la famille de son époux.

---

[1] Donald Pierson, *op. cit.*

[2] Pour vérifier cette hypothèse, l'auteur a interrogé trente jeunes filles de classe inférieure et intermédiaire, élèves d'une école professionnelle, et a ainsi pu vérifier que 63,3 % se considéraient plus liées à la famille de leur mère; 26 % n'ont pas témoigné de préférence; 6,6 % ont penché pour le côté paternel et 3 % ne connaissaient pas leurs ascendants.

Les Blancs justifient leur opposition aux mariages avec des Noirs, non seulement par des idéologies concernant l'infériorité mentale et morale du Noir, mais aussi par une répulsion « instinctive » pour certaines caractéristiques organiques des Africains et de leurs descendants proches. Un mulâtre, élevé parmi les Européens, exprime cette attitude en disant que « ce n'est pas tant le préjugé de couleur qui est fort à Bahia que la répulsion instinctive de la race blanche devant les tares de la race sœur, lorsqu'elle est pure ou presque pure : mauvaise odeur, couleur, etc., qui ne manque pas de provoquer quelques commentaires désagréables sur les descendants de Cham ». Il faut remarquer que, en ce qui concerne la « mauvaise odeur », celle des Noirs est considérée comme quelque chose d'inhérent à leur nature et donc irrémédiable, la désagréable odeur des Portugais et des autres immigrants étant attribuée uniquement au manque de soins corporels. Cette conception met le Noir en une catégorie physiologique particulière et inférieure, beaucoup de Blancs ignorant qu'eux-mêmes émettent une odeur intolérable aux Asiatiques et aux Noirs[1].

---

[1] Il est intéressant de noter ce qui se passe avec la transfusion du sang. Quand celle-ci se faisait directement du donneur au receveur, souvent le patient blanc ou sa famille préférait des donneurs blancs, se montrant contrariés quand le donneur était mulâtre ou noir. Actuellement avec le système du sang conservé, presque personne ne demande quelle est la « qualité » du donneur, sauf les Juifs et certains étrangers, surtout Européens, qui demandent du sang des membres de leur famille ou de leur « race ». Dans le premier cas, ce qui motivait l'attitude des Blancs était surtout le fait que le donneur était couché dans un lit parallèle à celui du malade, situation rappelant l'intimité de deux personnes qui dorment côte à côte.

LE COMMERCE

Les commerçants et les *fazendeiros* jouissent dans la société de Bahia d'un prestige proportionnel à l'importance économique de leurs activités, les familles les plus riches étant constituées par eux, et leur influence étant notoire dans toute la vie sociale. C'est par ces deux formes d'activité que les Bahianais acquièrent un certain rang social et exercent un contrôle sur les autres secteurs de la structure sociale[1].

Les groupes nationaux et raciaux dont est formée la population de Bahia participent de façon différente au commerce et à l'agriculture. Tandis que parmi les plus importants éleveurs de bestiaux, les Blancs et les *morenos* prédominent, on trouve parmi les propriétaires de plantations de cacao une forte proportion de personnes de couleur qui ont commencé comme petits planteurs et ont progressivement élargi leurs *fazendas* à mesure que le cacao gagnait en importance dans les marchés internationaux. Les plantations de canne et les fabriques de sucre, qui appartenaient à des familles d'origine portugaise très conscientes de leur rang social durant la période coloniale, sont aujourd'hui presque entièrement entre les mains de grandes entreprises capitalistes dans lesquelles prédominent les Blancs et de rares métis.

Quant aux activités commerciales, elles ne sont pas exercées exclusivement par des groupes nationaux et raciaux déterminés, mais ces groupes se les répartissent jusqu'à un certain point entre eux — quoique ces lignes de démarcation aient tendance à disparaître. Les Juifs qui immigrèrent depuis la première guerre mondiale, et que le peuple connaît sous la dénomination de « Russes », sont les principaux propriétaires des magasins d'ameublement et commencent à s'intéresser à d'autres genres de commerce; strictement exclusifs dans leurs firmes, il semble qu'ils n'aient aucun associé brésilien, de sorte que les employés foncés qu'ils ont chez eux n'y occupent jamais que des situations subalternes et n'arrivent jamais aux positions de premier plan qui leur permettraient de prendre place dans les couches les plus élevées de la société.

L'endogamie caractéristique des Israélites a aussi contribué à restreindre les chances des gens de couleur dans ce secteur. Quelques Juifs d'origine française, qui s'établirent dans la ville durant la seconde moitié du siècle dernier et qui se tournèrent vers le commerce et l'élevage, furent entièrement assimilés. Leurs familles comptent aujourd'hui quelques métis clairs et quelques *morenos*. Les Espagnols qui dominent dans le commerce de l'épicerie et de la boulangerie sont groupés par firmes auxquelles ne participent qu'eux-mêmes et leurs descendants immédiats. Pour maintenir cette structure commerciale le groupe se renouvelle constamment par l'immigration de jeunes gens de même nationalité, qui commencent à travailler dans des situations modestes et finissent par former de nouvelles firmes ou par s'intégrer aux anciennes. Du temps où les émigrants espagnols venaient encore célibataires ou laissaient leur famille en Espagne, ils avaient ici des enfants mulâtres ou *morenos* de leurs domestiques, enfants qui naissaient illégitimes et qui n'avaient aucun droit de succession (la loi brésilienne n'en assure aux personnes dans leur cas que depuis quelques années). Mais depuis une vingtaine d'années les Espagnols ont commencé à faire venir ou à emmener avec eux leur famille, de sorte qu'ils forment maintenant un groupe assez fermé, non seulement du point de vue économique, mais surtout du point de vue social, et, pour ainsi dire, biologique. Un informateur fait observer qu'anciennement de nombreuses boulangeries étaient la propriété de Noirs; depuis les Espagnols les ont monopolisées presque toutes, de sorte qu'ils contrôlent maintenant entièrement ce genre de commerce. L'antagonisme des habitants de Bahia contre les négociants espagnols s'exprime, en dehors des manifestations indiquées dans un autre chapitre, par la croyance que ceux-ci sont responsables de la discrimination qui s'exerce contre les personnes de couleur en certains clubs récréatifs. Dans le commerce de tissus et de menus objets au détail, que les Syriens, les Libanais, les Arabes et les Turcs pratiquent dans de petites boutiques, il n'y a pas non plus beaucoup de débouchés possibles pour les personnes de couleur. Les commerçants arabes acceptent des employés de couleur pour travailler au comptoir de leurs établissements, mais, comme ceux-ci sont généralement des entreprises familiales modestes, leurs rares descendants métis clairs ou *morenos* se maintiennent dans les couches inférieures ou intermédiaires de la population.

---

[1] Les activités économiques qui occupent le plus grand nombre de personnes dans l'État de Bahia sont l'agriculture et l'élevage (67 % des individus de sexe masculin); suivent par rang d'importance : la petite industrie artisanale et le commerce, d'après le recensement de 1940. Dans la ville de Salvador (Bahia) viennent en premier lieu les professions libérales et l'enseignement privé que les statistiques enregistrent globalement, et en second lieu le commerce et les industries.

Dans les bureaux des grandes firmes d'exportation ou d'importation constituées en partie par des Européens (Allemands, Anglais, Suisses), les personnes de couleur sont admises et peuvent obtenir des situations comportant une certaine responsabilité, mais elles accèdent rarement au rang de propriétaires. Les commerçants européens, disent de nombreux informateurs, ont la réputation d'être libéraux avec leurs employés et les autres personnes de couleur avec lesquelles ils commercent ou qui collaborent à leurs activités : services portuaires, transports, transit, navigation. Un riche commerçant mulâtre foncé déclare que son entreprise de transports travaille beaucoup pour de grandes

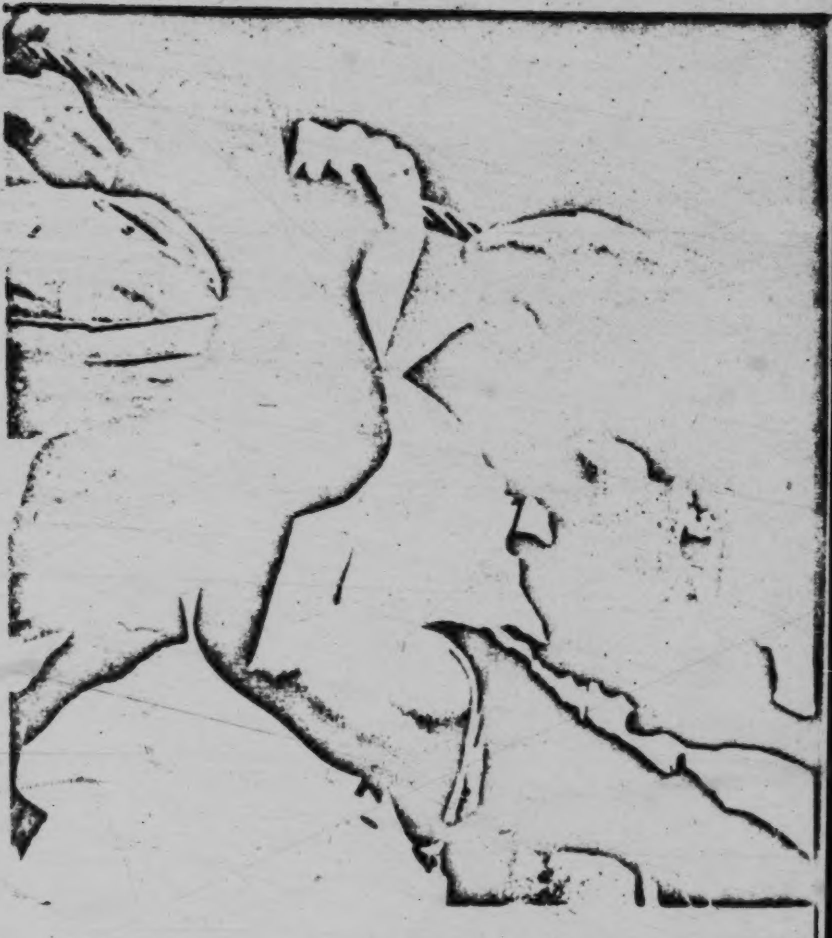
5. Mélange de races à Bahia

[facing p. 48]

firmes étrangères : « Les Anglais sont particulièrement agréables en ceci qu'ils aident leurs employés de couleur et les élèvent au secrétariat de direction. » Ils leur rapportent souvent des cadeaux d'Europe, les invitent à leurs clubs et sont heureux lorsque quelques-uns d'entre eux parlent leur langue. « Les négociants allemands qui avaient anciennement des firmes très fortes à Bahia se montraient très bons pour leurs auxiliaires de couleur; ils étaient cependant très jaloux de leur langue et ne paraissaient nullement goûter qu'un Noir parlât allemand. Quelques firmes européennes rendent hommage à leurs employés, même aux Noirs, lorsqu'ils comptent vingt ou trente ans de service, et leur donnent des gratifications à cette occasion. Mais ils ne les élèvent pas à des postes importants, parfois en raison de leur incompétence. Le même fait ne se produit pas avec les firmes brésiliennes qui ne sont pas accessibles aux gens de couleur. »

Un fait connu à Bahia est que, durant l'une des deux guerres mondiales, une importante firme allemande transmit la responsabilité de ses magasins à l'un de ses employés, un *moreno*, qui avait toujours été son homme de confiance et qui, dans cette situation, prouva qu'il était réellement fidèle en rendant loyalement par la suite les biens qui lui avaient été confiés. Un négociant mulâtre, propriétaire d'un magasin, se rappelle que les firmes allemandes aidaient beaucoup, en leur accordant des facilités de crédit, les petits commerçants brésiliens, quelles que fussent leurs caractéristiques physiques. « C'est ainsi que cette maison se fit, avec l'aide des Allemands, dit-il, alors que les grandes maisons portugaises, autrefois les plus importantes, n'offraient aucune facilité aux gens de couleur, et ne les admettaient même pas à travailler dans leurs bureaux. » La propriété des firmes se transmettait presque toujours par voie familiale au moyen de mariages entre les employés les plus capables avec les filles des propriétaires et des associés, ce qui explique comment la direction de ces firmes restait toujours à des Portugais et à leurs descendants. Une même firme pouvait d'ailleurs, dans certains cas, donner naissance à deux ou trois autres firmes de même structure grâce à la compétence des fils des propriétaires qui, avec l'aide des parents, s'établissaient à leur propre compte.

Un riche entrepreneur pense que c'est à sa couleur noire qu'il doit de ne pas avoir progressé dans le modeste emploi qu'il avait dans une importante maison commerciale. Pour avancer, dit-il, il dut abandonner le commerce et se consacrer à des travaux d'entrepreneur. Il est évident que la stagnation de certains employés dans des emplois de peu d'importance provient, dans la majorité des cas, de leur incompétence, étant donné qu'à Bahia, aujourd'hui encore, mais surtout dans un passé très proche, les



6. Le Noir dans le travail

[facing p. 49]

jeunes gens qui se destinaient au commerce n'avaient pas fait d'études secondaires ou s'étaient montrés incapables de les continuer. Cette situation tend à s'améliorer, mais la majorité des petits employés est encore composée de jeunes gens de couleur venant de familles pauvres et d'un très bas niveau d'instruction. Ces jeunes gens n'ont donc que des possibilités minimes de s'élever dans des carrières où le succès dépend beaucoup soit de l'importance des capitaux apportés, soit des connaissances administratives.

Les grands magasins de tissus, de mode, de bijoux, d'articles féminins, préfèrent, pour la vente aux étalages, des employés qui « présentent bien », euphémisme pour désigner les personnes blanches ou s'en approchant par l'apparence. Il y a encore peu d'années un des plus grands magasins de la ville mettait une annonce dans les journaux pour offrir des places à des vendeuses « de santé robuste, de couleur blanche et âgées d'au moins dix-huit ans ». Une informatrice raconte que sa sœur, malgré les traits *finos*, ne fut pas acceptée dans un magasin très important. Elle eut beau se bien maquiller, arranger ses cheveux qui sont lisses et beaux, s'habiller avec élégance, elle ne fut pas acceptée. La gérante lui dit qu'elle aimait mieux des vendeuses ayant des cheveux clairs. « La vraie raison, explique notre informatrice, c'est que la clientèle n'aime pas être servie par des vendeuses au teint foncé. Les jeunes filles de couleur, lorsqu'elles lisent les annonces des journaux demandant des employées présentant bien, n'essaient même pas d'avoir l'emploi, parce qu'elles savent bien qu'on préfère les Blanches; ce n'est que grâce à de fortes protections qu'elles peuvent être acceptées. » Une autre jeune fille à la peau moyennement pigmentée et aux cheveux légèrement crépus se présenta comme secrétaire dans un grand magasin, mais la personne chargée du personnel lui dit (et à d'autres candidates de même type comme à elle) qu'elle s'excusait beaucoup, mais que la maison préférait des jeunes filles claires. Quelqu'un qui assista à l'entrevue affirme que ce fut un employé portugais, associé de la maison, qui introduisit ce « racisme » dans cet établissement. Dans une maison d'articles féminins très réputée, appartenant à des étrangers, on n'accepte que des *morenas finas* ou des Blanches. La presque totalité des employés des deux sexes dans les magasins des rues les plus centrales et les plus importantes sont blancs ou *morenos*. Même dans les sphères commerciales plus modestes, la situation est à peu près la même. Sur environ cent cinquante magasins, petits ou moyens, de tissus, de mercerie, d'articles féminins, de vêtements et d'articles domestiques, d'électricité et de quincaillerie, de chaussures, de pharmacie, de produits alimentaires et de boulangerie, d'une rue commerçante fréquentée par les ouvriers et par la population la plus pauvre, il n'a pas été vu une personne noire ou mulâtre foncée comme gérante, caissière ou vendeuse. « De toutes façons, dit une informatrice, les jeunes filles de couleur claire sont plus facilement acceptées dans ces emplois, peut-être parce qu'elles se contentent de traitements moins élevés que ceux qu'exigent les jeunes gens. »

Les statistiques relevées par le Bureau d'identification de la police de l'État de Bahia confirment ces informations. Les caractéristiques physiques de 273 personnes enregistrées durant quelques mois de 1950 comme commerçants ou employés de maisons commerciales étaient les suivantes :

Situation dans le commerce	*Blancs*	*Noirs*	*« Morenos »*	*« Pardos »*	*Métis*	*Tota*
Commerçants :						
Hommes. .	28	—	12	6	—	46
Femmes . .	1	—	—	—	—	1
Employés de commerce :						
Hommes. .	80	10	63	42	13	208
Femmes . .	8	—	8	2	—	18
Total . .	117	10	83	50	13	273

On voit que parmi les commerçants la majorité est blanche; parmi les employés de commerce la majorité est de couleur. Ceci s'explique par le fait que la profession de commerçant est une de celles dans lesquelles les Blancs prédominent [1] en partie parce que l'ascension sociale dans ce secteur dépend des possibilités financières. Les informateurs en général peuvent difficilement indiquer le nom de plus de trois ou quatre personnes de couleur ayant une situation notable dans le commerce. On cite toutefois les noms de quelques négociants foncés qui ont occupé des charges importantes dans l'Association commerciale et dans d'autres institutions sociales importantes.

« Dans les banques non plus les personnes foncées ne peuvent faire carrière » disent nos informateurs. Dans une banque nationale importante, d'après certains, les Noirs ou les mulâtres très pigmentés ne sont pas admis; dans les agences que cette banque possède dans la ville, rares sont les employés de couleur et ceux-ci, de toutes façons, sont très clairs. Cette sélection se fait dans les concours d'admission, les candidats de couleur foncée étant examinés avec une grande sévérité. Dans d'autres établissements bancaires on note une discrimination moins marquée. Quoique les directeurs et les gérants des banques locales soient tous blancs, plus ou moins *finos*, on y accepte plusieurs employés métis. Dans les bureaux de deux de ces banques, on compte treize mulâtres clairs et *morenos*, deux mulâtres foncés et vingt et un Blancs. Mais l'accès aux charges de direction ou de gérance est très difficile parce que ces organisations, outre qu'elles constituent en un certain sens des entreprises traditionnelles de quelques familles, exigent qu'on dispose de capitaux déposés, sous forme d'actions, dans les sociétés gérées par les banques, ce qui est difficile pour des jeunes gens de couleur. »

---

[1] Donald Pierson, *op. cit.*, p. 243.

Un fonctionnaire public avait donc des raisons valables de dire que « les personnes de couleur occupent peu de place dans le commerce ».

LA POLITIQUE

Tout Brésilien, arrivé à l'âge de vingt et un ans, peut être inscrit comme électeur pourvu qu'il sache lire et écrire, et qu'il exerce une profession licite. Son type physique n'a aucune importance : la loi ne fait pas de distinctions et les fonctionnaires chargés des questions électorales ne font aucune difficulté pour inscrire les personnes de couleur de l'un ou l'autre sexe. Tous peuvent ainsi jouir du droit de voter et d'être élu.

Le nombre des électeurs dans l'État de Bahia est de 875.000, dans la ville elle-même de 139.000, dont une forte proportion de personnes de couleur. Et le nombre de ces derniers croît rapidement, car l'ascension sociale des masses prolétariennes se fait au Brésil par l'obtention d'avantages et de garanties économiques, mais aussi et surtout par la prise de conscience politique et par l'accès aux droits civiques. De ce point de vue, la politique est en train de devenir un des moyens les plus puissants de transformation sociale. Les hommes politiques ont le plus grand soin de promouvoir l'inscription sur les listes du plus grand nombre possible de personnes des classes inférieures, parmi lesquelles on compte une majorité de Noirs et de métis, gens plus dépendants et moins instruits et pour cela même plus dociles à la propagande et à la démagogie. Dans les mois qui précèdent les élections générales réalisées simultanément tous les quatre ans dans l'ensemble du pays, les candidats aux charges politiques dépensent des sommes considérables et multiplient les efforts, directement ou par l'intermédiaire de leurs agents électoraux, pour convaincre les gens de s'inscrire parmi les électeurs. Les services qu'ils rendent à ces électeurs sont un des moyens sur lesquels ils comptent pour obtenir leurs voix. Par conséquent les politiciens les plus populaires sont ceux qui, n'ayant pas ou feignant de n'avoir pas de préjugé de classe et de couleur, s'approchent le plus des électeurs humbles, leur tendent la main et les embrassent lorsqu'ils les rencontrent, leur rendent visite ou les reçoivent chez eux ou dans leurs bureaux, et qui, après avoir été élus, continuent à leur prodiguer les mêmes démonstrations, en public ou dans les palais du gouvernement ou des chambres. Nombre d'hommes politiques sont, à cause de cela, aidés par des agents électoraux noirs et mulâtres qui maintiennent ainsi de nos jours la loyauté et le dévouement que leurs ascendants témoignèrent aux familles dont ils étaient les esclaves.

Autrefois, nous dit un informateur, un homme de couleur foncée ne pouvait pas entrer dans la vie politique; il pouvait être agent électoral, mais il était rarement candidat ou membre d'un parti. Malgré cela, dans le conseil municipal de Bahia, il y avait toujours un ou deux Noirs de professions modestes, élus grâce à l'influence des chefs de partis politiques, et quelques *morenos* ou mulâtres de rang plus ou moins élevé étaient élus comme représentants à l'assemblée législative de l'État de Bahia. Avec la révolution politique de 1930, il se forma à la chambre de l'État et à la chambre fédérale une représentation par classe; de la sorte de nombreux travailleurs manuels, noirs ou mulâtres, furent élus comme représentants de leurs syndicats. Une fois la représentation syndicale supprimée, en 1937, des hommes de couleur continuèrent à tenter d'obtenir une amélioration de leur condition sociale en participant à la vie des partis. Ce phénomène n'est pas entièrement nouveau, sinon en ce qu'il affecte des hommes de couleur foncée et de condition modeste, car depuis l'époque monarchique de nombreux métis porteurs de titres nobiliaires accordés par l'empereur avaient représenté Bahia au parlement impérial et occupé des postes dans les ministères nationaux. Au moins trois ministres des affaires étrangères, choisis parmi les hommes d'État de Bahia durant l'Empire et la République, furent des métis de grand talent et de grand prestige social et politique. Un des députés fédéraux les plus brillants du régime républicain instauré en 1889 fut un mulâtre foncé, ingénieur du service de santé, historien et linguiste de renom. En faisant allusion à cet intellectuel, quelqu'un dit un jour à un jeune homme foncé : « Vous n'arriverez jamais à être président de la République, mais vous pouvez espérer acquérir la renommée d'un Teodoro Sampaio. » Si l'on en croit la tradition orale, un membre du plus haut tribunal de justice de Bahia, métis de rang social et intellectuel très élevé, affirma dans un discours que Bahia a toujours eu la primauté de cette tradition « de liberté et d'égalité entre les hommes qui n'appartiennent pas à la même race ni parfois à la même religion ».

Durant les dernières campagnes électorales, l'attitude de certains candidats envers les personnes de couleur fut exploitée en faveur des uns et au détriment des autres. C'est ainsi que des bruits furent lancés en 1945 d'après lesquels un candidat à la présidence de la République aurait nourri des préjugés de couleur et n'aurait pas autorisé l'admission de Noirs et de mulâtres foncés dans les services de l'aviation militaire qu'il dirigeait alors. On prétend que ces accusations contribuèrent à diminuer le nombre des voix en faveur de ce candidat à Bahia, en dépit des efforts que son parti déploya pour atténuer la mauvaise impression que cette révélation avait produite, même parmi les Blancs. A l'occasion de la campagne de 1950, les adeptes d'un des candidats au poste de gouverneur de l'État distribuèrent un tract dans lequel un journal favorable à un autre candidat était accusé d'avoir publié un article dont l'auteur prétendait que les négresses se rendaient ridicules en singeant les femmes blanches. Dans les deux cas, on essayait de provoquer des difficultés entre candidats et électeurs. Par ailleurs, une association nationale d'hommes de couleur recommanda aux électeurs de Bahia, au moyen de manifestes imprimés, un Blanc candidat à la députation fédérale, parce qu'il avait été « un champion de la démocratie raciale et de la valorisation des masses de couleur du peuple brésilien ». Cependant une recommandation de ce genre ou le fait qu'un candidat est de couleur ne peuvent avoir une influence déterminante sur son élection, comme le prouvent les résultats du dernier plébiscite. Un jeune avocat mulâtre foncé, très attrayant d'allure, fut deux fois candidat à une charge municipale; ses amis lui disaient qu'en tant qu'homme de couleur il aurait certainement des chances d'être élu. Cependant il ne le fut ni l'une ni l'autre fois, et c'est précisément dans le district de la ville où se trouve la plus grande partie du prolétariat de couleur qu'il eut le moins de voix.

Quoique quelques leaders foncés pensent que leur groupe devrait avoir sa propre représentation auprès du gouvernement [1], les électeurs ne semblent pas se décider pour une telle solution. Quelquefois cependant la couleur du candidat est considérée comme le symbole de son rang et de ses attaches avec les couches inférieures de la population. Un des hommes politiques les plus populaires de la ville, élu bien des fois à la chambre municipale comme « un authentique représentant du peuple », est un avocat non diplômé, mulâtre.

A la direction de certains partis locaux il est possible de rencontrer des personnes de couleur, mais les partis « populistes » et « travaillistes » groupent toujours plus de Noirs et de mulâtres que le centre et la droite. Un Noir foncé participa à la direction d'un de ces partis auprès de Blancs et de *morenos*, dont quelques-uns remplissent des fonctions très importantes dans le gouvernement de l'État. Un commerçant métis, riche et raffiné, et de plus l'un des dirigeants d'un fort parti *centriste*, fut élu député fédéral aux dernières élections. Ces deux hommes exercent une grande influence sur leurs partis respectifs; cette influence est due aussi à l'appui financier et au dévouement qu'ils ne cessent de leur prodiguer. Le parti communiste n'a pas d'existence légale, mais, d'après certains informateurs, il exploite les difficultés des pauvres et stimule l'antagonisme racial; le journal qu'il publie à Bahia et les candidats qu'il présente sous le couvert d'autres partis reçoivent quelque appui des pauvres gens de couleur; l'un de ses dirigeants les plus importants est un mulâtre de profession libérale.

---

[1] Un écrivain *pardo* affirma que « les nègres qui forment notre économie... déjà définitivement assimilés et évolués réclament, actuellement, par la voie des générations nouvelles une situation meilleure et plus digne, et même une participation plus directe aux responsabilités et aux destins de l'État »; cf. W. Morais, dans *A Tarde*, Bahia, 21 octobre 1950.

Aux dernières élections, de nombreuses personnes de couleur foncée furent candidates à des charges politiques, mais les registres du tribunal électoral ne comportent aucune indication du type des candidats. On sait cependant que parmi les cent trois représentants actuels du peuple de Bahia aux assemblées législative, fédérale, municipale et d'État, il y a environ 30 % de *morenos* et de *pardos* dont quelques-uns assez foncés. Plusieurs d'entre eux jouissent d'un grand prestige et il faut noter que dans les assemblées ils ne se groupent nullement d'après leur type ou leur origine raciale. Les hommes politiques d'un même parti font leurs tournées et leurs campagnes électorales ensemble, et leur prestige ne dépend nullement de leur couleur, mais de leur personnalité et des partis ou des chefs politiques auxquels ils sont liés. On peut lire couramment dans les journaux des appels signés de personnes de « qualité » différente en vue de rendre hommage à des hommes politiques de « qualité » également différente. Un député de Bahia est considéré comme l'un des membres du parlement national qui présentent le plus de traits négroïdes, mais ceci ne lui crée aucune difficulté dans son action politique. On raconte qu'un député blanc parlant de la tribune du parlement s'est présenté lui-même plus d'une fois comme « mulâtre de Bahia » pour se mieux identifier aux représentants de l'État de Bahia.

Il y a trente ou quarante ans, parmi les insultes lancées à des adversaires politiques dans les journaux et même dans les discours des assemblées législatives, l'épithète de « mulâtre » ou de « nègre » était fréquente. Aujourd'hui cela a lieu moins souvent, parce que le style des luttes politiques a beaucoup perdu de son caractère de représailles personnelles. Pourtant un des derniers gouverneurs de l'État de Bahia, homme d'État de renommée nationale et déjà une fois ministre adjoint à l'un des présidents de la République, était un *moreno* de grand prestige moral et intellectuel. Tant qu'il fut au pouvoir aucun de ses adversaires politiques ne fit publiquement allusion à sa « caste ». Mais, après qu'il eut abandonné sa charge, un journal d'une autre ville, en critiquant son activité, publia un commentaire intitulé « Profil administratif d'un *pardavasco* »[1], article dans lequel le qualificatif de *mulato pachola* était répété dans un sens méprisant; un autre homme politique, condamnant à son tour son action au gouvernement, prononça un discours contre ce qu'il nomma « la démocratie créole du créole M. », l'expression *créole* étant prise ici dans le sens de Noir ou descendant de Noir né au Brésil. Récemment au parlement national, un homme politique d'un autre État, se jugeant offensé par le journal d'un industriel de Bahia, mulâtre *blanchi*, prononça un discours violent dans lequel il appelait ce dernier « métis de basse extraction ». Des attaques de ce genre cependant ne viennent pas toujours de Blancs *finos*; plus d'une fois, elles sont le fait de « Blancs dans la couleur ».

---

[1] *Pardavasco* – diminutif, employé parfois comme synonyme de *pardo*.

En somme, bien qu'il soit rare qu'un Noir ou qu'un mulâtre foncé soit parvenu à une situation politique élevée, il n'en est pas moins vrai que la politique est pour beaucoup de gens de couleur un moyen de s'élever dans l'échelle sociale. Les attaques du genre de celles auxquelles nous avons fait allusion manifestent un certain antagonisme envers les hommes de couleur qui s'élèvent grâce à la politique. A l'heure actuelle, le leader du parti gouvernemental à l'assemblée législative de l'État de Bahia est ce *curiboca* rouge (métis de sang indien et blanc) dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. C'est pour cette raison qu'on peut dire que, depuis plus de cent ans, Bahia est gouvernée « par des Blancs et par ceux qui se considèrent comme tels »[1].

---

[1] Von Spix et von Martius, *Atravès a Bahia*, 2°, éd., Bahia, p. 78.

LA BUREAUCRATIE

Dans toutes les administrations publiques de Bahia on trouve des fonctionnaires de couleur (surtout dans les postes modestes). Dans le passé, et encore parfois de nos jours, les fonctionnaires étaient admis grâce à l'influence des politiciens ou des membres influents de l'administration elle-même. C'est ainsi que de nombreux fonctionnaires foncés furent introduits dans toutes les catégories de l'administration sans rencontrer ni barrière, ni résistance. Mais, bien avant les gouvernements des États ou les services municipaux, l'administration fédérale institua un régime de concours pour constituer ses cadres et même pour affecter les emplois purement bureaucratiques. D'après un métis qui entra dans la bureaucratie en 1929, « dans le fonctionnariat fédéral, il n'y a pas de favoritisme pour les Blancs, parce que les charges y sont pourvues par concours et aucune opposition n'est faite à l'inscription des candidats de couleur. Un Noir ou un mulâtre bien élevé, avenant, compétent, est accepté comme compagnon ou comme chef sans opposition de la part des Blancs. Sauf lorsqu'ils sont grossiers et qu'ils se prévalent de leur situation de chefs de service pour manifester des exigences exagérées envers Blancs ou Noirs, nul ne se soucie de leur couleur ».

Avec le perfectionnement du système des concours, réalisé au moyen d'examens dans lesquels les noms des candidats ne sont pas connus des membres du jury, un nombre croissant de personnes de couleur foncée pénètrent dans les services publics dans tout le Brésil, et les cas de candidats qui se considèrent victimes de discrimination raciale sont rares. Ce système a été introduit dans les États et dans les services municipaux, de telle sorte que les possibilités se multiplient pour les personnes de couleur habilitées à occuper ces postes. Étant donné qu'en dépit de cela l'appui qu'un candidat peut recevoir d'un homme politique ou d'un ami de fonctionnaire est toujours très important, il est évident que les personnes de situation plus modeste ont plus de difficultés à être nommées après avoir été reçues aux examens; elles auront de même plus de difficultés pour obtenir des charges avantageuses ou menant à des situations de premier plan. Dans la période coloniale, quelques-uns des participants à une révolution populaire qui éclata à Bahia, se plaignant de ce que, parce que *pardos*, toute promotion leur était refusée, essayèrent d'établir un régime d'égalité dans lequel Blancs, *pardos* et Noirs, sans distinction de couleur, seraient jugés seulement d'après leurs capacités[1]. « Anciennement, dit un Noir, on ne voyait jamais un *moreno* occuper un poste de premier plan », ce qui n'est pas tout à fait exact, car les métis eurent toujours des situations importantes dans l'administration au Brésil depuis l'époque coloniale. Aujourd'hui, dit un autre informateur, « les incompétents s'élèvent par protection; quant aux autres, ils s'élèvent par leur propre mérite, indépendamment de leur couleur ». Lui-même, en dépit de sa couleur très foncée, dirige des sections où travaillent Blancs et Noirs, et il se sait très estimé de ses collègues. D'autres pensent que les Noirs, quoique admis sans grandes difficultés, n'ont pas accès, sinon exceptionnellement, aux postes de direction qui sont occupés temporairement en commission par choix individuel des gouvernants et des fonctionnaires supérieurs. Deux de nos informateurs illustrent leur affirmation en citant le cas d'un Noir « qui travailla beaucoup, durant une campagne électorale, en faveur d'un parti et qui, malgré cela, ne se vit offrir, lorsque ledit parti fut au pouvoir, aucune des charges importantes qu'il était en droit d'espérer en raison de sa personnalité, alors que des Blancs y étaient nommés sans avoir ses capacités ». Des faits de cet ordre ne peuvent certainement pas être attribués uniquement au préjugé de couleur. Pour ce qui est des métis, les choses se passent d'une manière différente. Ils ont des possibilités et, s'ils sont capables, sont appelés à des charges de responsabilité, bien que les Blancs prédominent dans les services publics. Les femmes de couleur, à mesure que s'élève leur niveau d'instruction, pénètrent dans l'administration en libre concurrence avec les Blanches. Dans une des sections les plus importantes de Bahia, le contrôle comptable des volumineux budgets dont dispose chaque année cette section est presque entièrement entre les mains d'une mulâtresse foncée qui discute fréquemment avec le secrétaire d'État responsable, sous les ordres directs du gouverneur, de ce secteur de l'administration de l'État. Il existe, en outre, de nombreuses jeunes filles de métissage varié dans les postes publics de différentes catégories.

---

[1] Afonso Ruy, *A primeira revoluçao social brasileira-1798*, 2ª ed., Bahia, 1951, p. 77.

L'ARMÉE

Bahia n'est pas un centre militaire important. Il existe, dans la ville, de petites unités de l'armée de terre, de l'air et de la marine, et des hommes de n'importe quel type y sont admis comme simples soldats. Dans ses bataillons, il n'y a pas de séparation entre Blancs et « hommes de couleur », comme ce fut le cas dans la période coloniale et en partie même tant que dura l'esclavage. Certains informateurs affirment qu'il n'est pas facile à un Noir d'entrer dans l'aviation, même comme soldat, mais d'autres affirment le contraire et l'un d'eux cite le cas d'un jeune homme qui n'entra pas dans l'aviation mais qui, ayant été reçu à certaines épreuves, reçut comme récompense un voyage dans un autre État. Il est vrai que cette arme, il y a quelques années du moins, préférait un personnel blanc, mais aujourd'hui sa troupe est mixte. La marine a dans la ville, en plus d'un contingent réduit dans lequel Blancs *finos* et Noirs *retintos* se mêlent, une école préparatoire de marins où l'on accepte n'importe quel élève. Mais, de temps en temps, un commandant venait diriger cette école, qui était accusé de ne pas admettre les Noirs; ceci donna lieu, il y a vingt ans et plus, à de véhémentes protestations. Il est significatif que, parmi les articles que les journaux publièrent sur ce fait, se détachent tout particulièrement ceux d'un avocat et professeur d'anglais, leader noir originaire d'une colonie britannique de l'Afrique[1]. De tels épisodes révèlent un des aspects particuliers des relations raciales à Bahia, comme dans tout le Brésil, la liberté qui a été donnée aux personnes de couleur de défendre elles-mêmes leurs droits, en s'exprimant parfois avec violence contre les préjugés. Or non seulement cette liberté leur est garantie, mais de nombreux Blancs *finos* de situation élevée, particulièrement des professeurs d'université et des intellectuels, les appuyent par leurs écrits. Actuellement les apprentis marins se recrutent parmi les classes pauvres, et parmi eux se trouvent de nombreux Noirs comme on peut le constater dans les défilés civiques et militaires auxquels ils prennent part. Noirs, métis et Blancs peuvent s'élever dans l'aviation et la marine jusqu'aux grades de sergent et de sous-officier. Celui d'officier, outre qu'il ne peut être obtenu qu'après des cours spécialisés, présente d'autres difficultés. L'armée de terre est, de toutes les organisations militaires nationales, celle qui est considérée comme la plus accessible aux gens de couleur, même en ce qui concerne les officiers. Parmi douze officiers supérieurs qui assistaient à un défilé militaire, on pouvait récemment identifier trois *morenos*, mais il convient d'ajouter que l'armée de terre, l'aviation ou la marine étant des corporations nationales, les officiers détachés pour servir dans les différents États comportent seulement un petit nombre d'éléments locaux.

---

[1] Dans un de ces articles, ce même Noir écrivait : « Le Noir est un facteur ethnique prépondérant dans la formation du métissage si commun dans la variété de ses nuances au Brésil, et, en tant que Brésilien de fait et de droit, il est, devant la Constitution, l'égal du Blanc en tant que citoyen de cette même République. L'École d'apprentis marins ayant le droit de choisir ses candidats, ce droit peut se baser seulement sur les précédents moraux, sur les aptitudes ou la résistance physique des candidats et non sur des accidents physiques de couleur. »

Les étudiants universitaires brésiliens font le service militaire en suivant pendant deux ans des cours de préparation d'officiers de réserve de l'armée. Les étudiants de couleur y sont admis comme tous les autres, et comme certains d'entre eux nous l'ont affirmé ils ne sont soumis à aucune mesure discriminatoire. Mais comme peu de jeunes gens de Bahia se destinent à la carrière militaire, les difficultés que les personnes de couleur foncée peuvent rencontrer dans ce secteur ne sont pas très importantes. D'après de nombreux informateurs, pourtant, seuls des métis presque blancs obtiennent des postes d'officiers dans les forces combattantes; il leur est plus facile d'obtenir des postes de médecins, de pharmaciens, d'intendants et de procureur de justice militaire. Un étudiant mulâtre raconte qu'il aspirait à entrer dans l'aviation militaire, mais que, craignant de ne pas être admis, il se décida pour une autre carrière. Les écoles d'officiers ne refusent pas l'inscription des candidats de couleur foncée, mais ceux-ci, disent nos informateurs, satisfont rarement aux exigences physiques et intellectuelles requises par les règlements respectifs, ce qui provoqua de vifs débats, il y a peu d'années, au parlement national.

La police militaire de l'État de Bahia est une organisation traditionnellement populaire, dans les rangs de laquelle on ne fait aucune distinction raciale; sa troupe a été constituée en majorité par des hommes de couleur. A l'intérieur de son système primitif de promotions, un grand nombre de soldats mulâtres et noirs se sont élevés aux cadres d'officiers et sont arrivés à remplir au commandement général de l'État des charges de première importance dans les périodes d'agitation politique, aux périodes où le gouvernement de l'État devait pouvoir compter sur la loyauté de ses troupes. Les intrusions politiques dans l'octroi de ces postes ont beaucoup diminué avec les changements qui se sont produits dans le système démocratique brésilien, mais continuent néanmoins à jouer un certain rôle. Des cadres d'officiers de cette milice sont sortis de nombreux Noirs qui ont occupé des charges importantes dans la police et dans la politique. Une école pour la formation d'officiers destinés à ce corps fut récemment créée, afin d'améliorer sa capacité comme réserve de l'armée. Parmi les élèves actuels, il en est peu à la peau foncée. On peut trouver à cela deux explications : soit une sélection préliminaire au moment des épreuves d'admissibilité où il peut arriver que les jeunes candidats à peau foncée pour différentes raisons ne satisfont pas aux conditions requises, soit parce que la carrière d'officier a maintenant plus de prestige et par conséquent attire un plus grand nombre de Blancs. Jusqu'à présent, la carrière d'officier de la police militaire représentait une des voies d'ascension sociale pour les jeunes gens de couleur. Récemment, sous des accusations de divers ordres, un Noir très pigmenté qui était arrivé au grade de capitaine fut expulsé de ce corps. Dernièrement, dans un groupe de vingt-sept jeunes officiers dont la photographie fut exposée dans un établissement commercial, on pouvait voir huit *morenos* et mulâtres clairs, et un mulâtre foncé. Mais il est certain aussi que le corps des officiers est actuellement, quoique mixte, en majorité composé de Blancs. De plus, les officiers choisis par le commandement général pour être intégrés au cabinet militaire du gouverneur de l'État ont été, au cours de ces dernières années, presque sans exception des Blancs ou des « blanchis » : un aide de camp de cette haute autorité doit être une personne représentative, afin de donner « une bonne impression » aux personnes qui vont au Palais du gouvernement ou à celles qui sont de passage à Bahia et auxquelles cet officier doit rendre des visites de courtoisie. Justification que tout le monde admet.

Parmi les officiers des deux corps locaux à caractère civil, mais ayant une organisation et des insignes militaires, la garde civile et le corps des pompiers, la majorité est foncée. Les Blancs ou « blanchis » sont en minorité dans le second de ces groupes. Cette proportion correspond au prestige moindre dont jouissent ces deux organisations, l'une et l'autre pourtant très appréciées pour les services qu'elles rendent à la communauté.

LES ARTS

A Bahia le peuple a son art propre et ses artistes qui l'interprètent d'après leur conception personnelle. Et l'on peut dire qu'à ce point de vue il existe une forme d'art qui est particulière aux personnes pauvres et de couleur, surtout dans le domaine de la musique et de la danse. Mais dans les activités artistiques de la couche supérieure de la population, exception faite pour la musique, la participation des gens de couleur n'est pas importante. Peut-être par suite de la croyance qui attribue aux mulâtres une inclination particulière pour la musique, les musiciens de couleur sont relativement nombreux, et certains d'entre eux jouissent de beaucoup de prestige et sont admis sur le plan social. Dans toutes les musiques et dans tous les orchestres, il y a une forte proportion de Noirs et de mulâtres, quelquefois même comme solistes. Certains d'entre eux s'adonnent à l'enseignement et, de cette manière, atteignent un rang social plus élevé lorsqu'ils parviennent, grâce à leur compétence, à avoir des élèves appartenant aux familles les plus riches et lorsqu'ils font partie du corps enseignant des plus importantes écoles de musique.

Des trois musiciens, professeurs de piano et compositeurs de Bahia du plus grand renom au cours de ces dernières années, deux sont mulâtres. Le plus célèbre d'entre eux, après avoir très brillamment suivi un cours en Allemagne, enseigna durant de nombreuses années à Bahia; il se transporta par la suite dans un autre État; chaque fois qu'il revient dans son pays, il est l'objet de démonstrations de sympathie; en ces occasions, de nombreux étudiants ou instrumentistes le recherchent pour de brefs cours de perfectionnement. Tout Bahia est fier des mérites de cet artiste. Un autre mulâtre organisa, avec l'appui de personnes influentes, une école de musique qui fut rapidement très célèbre pour la qualité de son enseignement et pour les fréquents concerts qu'elle organise. Après sa mort, la direction de l'école passa à son fils *moreno*. L'enseignement du violon, qui est actuellement donné presque exclusivement par des hommes, comprend de nombreux professionnels noirs ou mulâtres foncés; dans l'enseignement du piano, activité en grande partie exercée par des femmes, on signale des *morenas* et des « blanchies » de grand renom. Une chanteuse métisse très populaire est à la fois fondatrice et directrice d'une organisation qui, avec la contribution de quelques milliers d'adhérents des classes les plus élevées de la société, a fait venir à Bahia les musiciens les plus fameux de notre temps. Les journaux et les revues relatent les concerts que des artistes blancs et de couleur donnent dans les théâtres et les salons des organisations les plus importantes de la ville, et publient leurs portraits ainsi que les commentaires que les critiques d'art font à leur sujet.

Dans les arts plastiques, les personnes de couleur n'ont pas joué un rôle important, quoique dans le passé elles aient produit quelques peintres et sculpteurs d'un certain renom, dont les œuvres peuvent être vues dans les plus belles églises baroques de la ville. Ces œuvres sont mentionnées dans les livres sur l'art de Bahia, surtout dans ceux d'un écrivain noir ou mulâtre foncé, Manoel Querino, fils d'esclaves, que ses études sur l'art, le folklore et l'ethnographie afro-brésilienne ont rendu célèbre. Le premier centenaire de la naissance de cet intellectuel, qui, dans ses biographies de nombreux artistes de Bahia, n'indiqua que très rarement leur type, fut solennellement commémoré à Bahia, ainsi qu'à Rio de Janeiro, en même temps qu'étaient honorés deux autres folkloristes blancs, dont l'un était de Bahia.

Dans l'école des beaux arts de l'université locale, des élèves de tous les types ont acquis des grades universitaires en architecture, en peinture, en dessin et en sculpture; son corps enseignant compte actuellement au moins trois mulâtres, dont deux assez foncés. Certains informateurs racontent cependant qu'un peintre ne fut pas classé, en raison de sa couleur, pour l'obtention d'un prix consistant en un voyage hors de l'État offert par l'école. Cet incident, arrivé il y a quelques dizaines d'années, est interprété de différentes manières par nos informateurs.

Au théâtre, les personnes de couleur (du moins celles qui sont très foncées) n'ont pas de grandes possibilités, et il est fréquent d'entendre formuler cette plainte. Les Noirs, dit un jeune informateur, ne dépassent jamais le stade de manœuvre ou de charpentier dans nos théâtres; même pour les rôles de Noirs, on préfère des Blancs déguisés. Par contre, une actrice amateur *morena* affirme que les femmes blanches refusent de jouer des rôles de Bahianaises et qu'elles confient ces rôles à des jeunes filles de couleur. Il y a aussi quelque difficulté à présenter réunis sur la même scène des acteurs blancs et des acteurs de couleur, même dans les représentations théâtrales des écoles secondaires et universitaires où le préjugé de couleur est indéniablement très réduit. Ceci se vérifie surtout en ce qui concerne les acteurs aux traits négroïdes accusés. Un étudiant mulâtre raconte qu'il a souvent joué des rôles (surtout à cause de sa voix) dans le théâtre de l'école secondaire publique où il étudia; il exécuta presque toujours des solos de chant, mais il joua aussi fréquemment des rôles de charlatan, de pêcheur ou d'autres du même genre. Une fois il fut désigné pour jouer, avec une camarade blanche, une scène d'amour dans laquelle tous deux devaient se présenter la main dans la main. Après de nombreuses répétitions, à la veille de la représentation, il fut substitué par un Blanc sous prétexte qu'il apparaissait

7. Peintre noir

[facing p. 64]

déjà en de nombreuses autres scènes et qu'il était nécessaire de donner à d'autres étudiants l'occasion de paraître. Notre informateur suppose que, bien que le directeur théâtral l'eût admis, d'autres personnes considérèrent qu'il n'était pas convenable pour la jeune fille qu'elle jouât une scène d'amour avec un mulâtre.

Le théâtre enfantin organisé et dirigé par un intellectuel métis connu a obtenu un grand succès; il est loué par les critiques d'art et très admiré par la population qui accourt en grand nombre pour assister à ses spectacles. Mais un incident avec le juge des mineurs donna lieu à des interprétations qui ont été rattachées au préjugé de couleur. Le théâtre donna, il y a peu de temps, des représentations qui se prolongeaient jusqu'à la nuit; le juge des mineurs, en s'appuyant sur la loi qui interdit le travail des enfants et leur présence dans les cinémas, les cirques, les théâtres et autres lieux de divertissement nocturnes, décida la suspension des spectacles et engagea une action judiciaire contre le directeur, qui dirigeait aussi un département d'État de diffusion culturelle et artistique; les enfants qui adhèrent à ce théâtre en tant qu'acteurs amateurs sont recrutés parmi les familles des classes locales intermédiaires. D'après certains informateurs de couleur, ces mesures auraient été dues au dépit devant le succès remporté par l'initiative d'un métis; et un informateur s'entendit dire, dans un omnibus, que « la faute de l'animateur du théâtre fut de mêler sur la scène enfants de couleur et enfants blancs ». Ces deux versions sont rejetées par beaucoup de Blancs et de métis qui discutaient passionnément cet incident, mais il est indéniable qu'elles ont une signification pour le sociologue et pour le psychologue social.

Depuis une dizaine d'années environ on tente d'organiser à Rio de Janeiro et à São Paulo un « théâtre nègre ». Malgré l'appui d'intellectuels blancs de grande influence et doués d'esprit d'initiative, les deux ou trois groupes qui furent fondés n'ont obtenu qu'un succès relatif en dépit de la valeur artistique et intellectuelle indiscutable des Noirs et des mulâtres qui étaient à sa tête. Il y a environ deux ans, lorsqu'un de ces groupes demanda l'appui du gouvernement pour donner une série de représentations à Bahia, la présentation d'un « théâtre nègre » dans une ville comme la nôtre où il n'existe pas de séparation de races fut considérée comme inopportune. C'est ainsi du moins que d'aucuns justifièrent le refus opposé. Deux petits groupes de théâtre furent cependant fondés à Bahia « pour donner à des personnes de couleur la possibilité de se faire connaître », comme cela fut annoncé dans un journal, mais aucun de ces groupes ne put arriver à monter une pièce. Cet insuccès peut s'expliquer de différentes manières. Une explication serait que les entreprises d'amateurs de théâtre, même celles dirigées par des Blancs de quelque prestige et appuyées par des associations récréatives pouvant dépenser des

[Facing P. 65]

8. Compositeurs de musiq

sommes assez importantes dans des initiatives de ce genre, ont été intermittentes à Bahia et demandent généralement un effort excessif aux amateurs d'art théâtral; une autre est que les personnes responsables des deux initiatives étaient des jeunes gens métis sans expérience et sans crédit. Il faut noter en outre que, d'après l'un de ceux-ci, l'idée ne fut pas populaire, même parmi les personnes de couleur. « Tout le monde doute que cette initiative puisse avoir du succès », dit-il. Certains ont même pensé que c'est là « une idée séparatiste ». Il est possible que d'autres facteurs jouent dans cette tendance à décourager de semblables tentatives. Le théâtre étant un moyen d'expression émotionnelle, se substituant à d'autres voies de libération des émotions, on peut admettre l'hypothèse de Roger Bastide, d'après laquelle les personnes de couleur de Bahia se satisfont au moyen des rites excitants du *candomblé* et du culte extérieur catholique avec ses brillantes cérémonies liturgiques, ses fréquentes et grandes processions et les pompeuses fêtes de ses saints autour des églises les plus populaires[1]. Il est en tous cas certain que, dans le domaine du théâtre, les possibilités d'ascension sociale pour les personnes de couleur foncée sont extrêmement limitées comme, du reste, pour les gens de Bahia en général, parce que les professions d'acteur et surtout d'actrice y sont très mal vues. La ville n'ayant jamais eu de compagnie de théâtre établie à demeure, sa vie théâtrale dépend non seulement du passage de compagnies venues d'autres États, mais encore par suite de l'opinion péjorative concernant la profession théâtrale on peut dire qu'il n'existe pas actuellement d'acteurs bahianais. Le petit nombre de ceux qui réussissent travaillent en d'autres villes brésiliennes et se produisent rarement à Bahia.

---

[1] « Teatro de 30 dias », *Anhembi*, nº 10, vol. IV, Sao Paulo, sept. 1951.

L'ÉDUCATION

Pour de nombreux habitants de Bahia, « le préjugé de couleur est un problème d'éducation ». Cette opinion est formulée de différentes façons, mais elle exprime toujours la conviction que c'est la différence d'éducation, c'est-à-dire de manières et d'instruction, qui est le plus grand obstacle à l'acceptation du Noir et des personnes de couleur dans les milieux blancs. Il n'est pas rare d'entendre dire, entre personnes foncées, que « le mal vient de ce que de nombreux Noirs n'ont pas l'éducation nécessaire ». Un Noir dit que ses camarades, membres de la même association que lui, prétendent que les Noirs peuvent fort bien occuper des situations élevées, mais il leur démontre qu'ils ne sont pas à un niveau qui leur permette de prétendre à de telles situations : l'instruction et l'éducation leur font défaut. « Il ne suffit pas de se présenter tiré à quatre épingles comme beaucoup le croient! » Et le même Noir ajoute qu'un « Noir bien élevé et instruit peut pénétrer partout ». Et plus l'individu est clair, plus facilement il s'élève s'il satisfait à ces exigences. Une jeune fille *parda* raconte que les associés d'un cercle professionnel, où elle travaille en qualité de secrétaire, la traitent avec plus de courtoisie et « moins de distance » quand ils apprennent qu'elle n'est pas une simple employée, mais une institutrice diplômée, « une personne instruite ».

Sachant combien l'instruction leur est utile pour diminuer la distance sociale qui les sépare des classes dirigeantes, les personnes de couleur, même les plus humbles et les plus foncées, font les plus grands efforts pour envoyer leurs enfants à l'école primaire; elles vont jusqu'à faire le sacrifice de les envoyer dans les cours secondaires alors qu'ils pourraient déjà les aider dans leur travail. Un mulâtre qui vit dans le nord du pays affirme qu'en ceci les Noirs de Bahia se distinguent de ceux des autres États : « Ici, les femmes les plus humbles — blanchisseuses, cuisinières, domestiques — envoient leurs enfants à l'école et tiennent beaucoup à ce qu'ils s'instruisent. Dans les autres États, cela ne les intéresse pas[1]. « Les Noirs d'une autre grande ville brésilienne, remarque un étudiant universitaire noir, sont très bien habillés et chaussés, mais ils parlent mal, usent d'expressions d'argot et sont incapables de tenir une conversation d'un certain niveau. On dirait qu'ils ne se préoccupent nullement de s'instruire. »

Pour vaincre dans la vie et s'élever socialement, la conviction est très répandue qu'une personne de couleur doit être plus préparée et plus capable que les Blancs. « Un jeune homme de couleur doit avoir une grande valeur personnelle pour pouvoir s'imposer », dit l'étudiant indiqué plus haut. Un médecin mulâtre, qui fit une carrière exceptionnelle et qui est devenu un des plus grands noms de la science brésilienne, dit à un de nos informateurs qu'un homme de couleur, pour arriver, doit avoir deux fois plus de valeur que son compétiteur blanc, car avec un Noir il se passe exactement la même chose qu'avec deux billes de même poids et de même taille, l'une en métal et l'autre en bois; lorsqu'on les prend dans la main, il semble toujours que celle de métal est plus lourde. Ainsi un homme de couleur donne toujours l'impression d'avoir moins de mérite qu'un Blanc.

---

[1] Parmi les 92 élèves des deux sexes, d'une école élémentaire publique choisie au hasard, 23 étaient blancs, 42 *pardos* et 27 noirs. Les répondants des enfants de couleur (mères, pères, oncles ou marraines) étaient domestiques, couturières, menuisiers, charpentiers, maçons, petits fonctionnaires, chauffeurs, employés de commerce, cuisinières, blanchisseuses, etc.

En principe l'école, au Brésil, offre les mêmes avantages aux Blancs et aux Noirs, aucune loi n'empêchant ou n'entravant l'inscription pour raisons ethniques. Cependant comme l'école publique est de caractère populaire, gratuite, et que l'école privée est une institution des classes plus élevées, il y a entre les deux catégories une différence sensible quant au nombre d'élèves de l'un et de l'autre type. Mais les deux acceptent les Blancs et les Noirs. De même que les Blancs sont en minorité dans l'ensemble de la population, les élèves de ce type représentent seulement 35 % dans les écoles publiques élémentaires, les Noirs y figurent environ pour 20 %; le reste est *pardo*. Dans les écoles privées de même degré, les Blancs sont d'autant plus nombreux que l'établissement est plus « choisi »; on peut y rencontrer jusqu'à 90 ou 93 % de Blancs; dans ceux fréquentés par des étudiants du groupe social intermédiaire, on rencontre de 15 à 25 % d'élèves de couleur, assez clairs dans l'ensemble [1].

Dans les écoles secondaires publiques et privées le nombre d'élèves de couleur, surtout très foncés, est moindre parce qu'elles sont fréquentées en grande partie par des jeunes gens se destinant aux carrières libérales, lesquelles sont en quelque sorte l'apanage des Blancs, bien qu'elles soient accessibles aussi aux personnes de couleur. Parmi les jeunes gens des deux sexes qui s'inscrivirent durant les trois premiers mois de 1950 au Bureau d'identification de la police civile de l'État comme étudiants, on relevait les types suivants :

	Blancs	*Noirs*	*Morenos*	*Pardos*	*Métis*	*Total*
Sexe masculin .	349	15	168	83	26	641
Sexe féminin .	300	31	245	95	34	705
Total . .	649	46	413	178	60	1.346

---

[1] Ces données ont été puisées dans les rapports du secrétariat à l'éducation de l'État de Bahia et dans les publications de l'auteur sur les travaux anthropométriques réalisés en 1944 et 1947. Pour ce travail l'auteur a procédé à des vérifications en plusieurs écoles publiques et privées.

Les Blancs constituent la moitié à peine du total, et il faut noter que le groupe féminin inclut une proportion plus élevée de jeunes filles de couleur. Il faut mettre en relief le fait que les écoles secondaires publiques récemment créées comprennent une quantité toujours plus grande d'élèves de couleur foncée; il y a trente ou quarante ans il était extrêmement rare de voir un Noir dans un de ces établissements. Vers 1915 une de ces écoles refusa d'admettre un étudiant très foncé, ce qui donna lieu à une protestation véhémente d'un avocat noir; voulant expliquer l'incident, la direction de l'établissement déclara avoir agi en accord avec les normes en vigueur, c'est-à-dire sous la pression tacite des familles de classe élevée. Cette résistance a considérablement diminué à mesure que se développait l'ascension sociale des familles de couleur localisées jusque-là dans les couches inférieures de la société. Cependant les écoles féminines, dirigées par des religieuses d'origine étrangère, progressent plus lentement à ce point de vue, quoique admettant déjà des élèves assez foncés. De nombreux informateurs ont suivi les cours d'écoles secondaires privées, mais la plupart d'entre eux, de famille pauvre, ont étudié dans les écoles publiques.

Dans le professorat primaire et secondaire il y a aussi beaucoup de personnes de couleur, y compris des Noirs et des métis très négroïdes. Même dans les écoles privées il y a des professeurs de couleur. Certains des professeurs les plus renommés de langue portugaise, de latin, de mathématiques, avec lesquels étudiaient les jeunes gens des plus importantes familles, étaient, il y a un demi-siècle, des maitres d'école, des prêtres, des avocats très foncés, dont de nombreux intellectuels de Bahia aujourd'hui encore parlent avec admiration et respect. De nos jours le nombre des professeurs primaires du sexe masculin est bien moins important, mais le corps enseignant féminin comporte un grand nombre de personnes foncées. Une école normale maintenue par le gouvernement de l'État est fréquentée par de nombreuses jeunes filles foncées des classes inférieures et moyennes de la population. Parmi les maîtres de l'enseignement primaire, dit un de nos informateurs, il n'est pas fait de distinctions raciales; de nombreux professeurs, quoique très foncés, occupent des charges de directeur et d'inspecteur d'école, et dans les écoles mêmes il n'y a aucune séparation raciale entre élèves et professeurs. Les postes de secrétaire et de directeur de l'école normale de l'État, comme ceux des lycées et collèges publics, ont été maintes fois occupés par des personnes assez foncées.

Dans les écoles élémentaires publiques, les élèves, en général peu conscients de leur rang, ont tendance à se mêler indistinctement. Les informateurs en général ne se rappellent pas d'attitudes discriminatoires de la part de leurs condisciples blancs et affirment que de ces contacts résultent — il n'est pas rare de le constater — des amitiés intimes et durables. Une femme de profession libérale noua, durant ses années d'école, de bonnes relations avec des collègues blanches des classes plus élevées, relations amicales qui se sont poursuivies jusqu'à ce jour. En travaillant dans les écoles publiques de Bahia, une psychologue vérifia cependant que les enfants se groupent selon leur type physique, mais qu'ils ont tendance à rechercher en classe des enfants plus clairs qu'eux comme compagnons de banc. Il est compréhensible qu'en cette phase de développement et de socialisation de l'enfant, celui-ci ait plus de facilité à identifier ceux de son groupe d'après l'aspect physique, surtout s'il se trouve loin de sa famille et s'il n'est pas influencé par les critères de classification sociale qui y ont cours. Déjà dans les écoles secondaires, disent de nombreux informateurs, les étudiants se groupent selon leur type physique, mais surtout en fonction du rang social et économique; des amitiés entre jeunes appartenant aux deux extrêmes de l'échelle des couleurs se vérifient à chaque niveau; plus rarement entre couches sociales différentes. « Les filles de médecins, même si elles sont foncées, assure une informatrice, sont traitées avec plus d'attentions par les professeurs et leurs camarades que les Blanches et les enfants de couleur qui sont pauvres. » Les relations entre étudiants de couleur et leurs camarades juifs paraissent être bonnes si l'on en croit certains renseignements.

Dans les bibliothèques on peut voir des étudiants de types très différents réunis autour des mêmes tables et travaillant ensemble. Les étudiants de couleur non seulement prennent part aux groupes d'excursions, mais quelquefois en prennent la tête; il leur arrive de commander leurs camarades de tous types dans les défilés civiques. Une association littéraire créée par un professeur noir dans un lycée a des adhérents blancs et de couleur.

Une couleur très foncée peut cependant créer des difficultés en quelques circonstances. L'un des fondateurs de l'importante association des étudiants d'enseignement secondaire était un mulâtre foncé, très estimé parmi ses collègues; il ne lui fut cependant pas possible de se faire élire comme président de l'association parce que, ainsi qu'il put le constater, un collègue blanc communiste insinua qu'un jeune homme si foncé n'aurait pas assez de prestige devant les autorités éducatives et le public. Élu vice-président, il n'assuma la charge de président que lorsque celui-ci se retira; il put alors effectuer de nombreuses réalisations sans rencontrer les obstacles qui eussent pu être en rapport avec sa « qualité ». Alors qu'on organisait une excursion dans une autre ville, un étudiant mulâtre sentit que certains de ses camarades hésitaient à l'inclure dans leur groupe[1]. S'en étant rendu compte, il résolut de s'effacer discrètement et fut félicité par un camarade blanc pour son « geste élégant ». Ces deux épisodes se sont produits il y a environ dix ans, et les informateurs disent qu'ils se produiraient difficilement aujourd'hui, la tolérance étant devenue bien plus grande.

Les relations entre élèves et professeurs de « qualité » différente ne présentent rien de particulier de nos jours; elles dépendent, en règle générale, des caractéristiques psychologiques des uns et des autres, bien plus que de leur physique. Mais il existe des institutrices blanches qui, dans les écoles élémentaires publiques, se montrent plus sévères et quelquefois intolérantes avec les fillettes très noires, ne leur pardonnant qu'avec peine leurs fautes et les punissant avec plus de rigueur que les Blanches. Un informateur raconte que, dans son école, il entendait l'institutrice dire : « Ce *moleque*[2] n'a aucune sensibilité. Non seulement il est noir, mais il n'est pas studieux. » Les élèves des écoles secondaires admirent souvent leurs professeurs de couleur et les traitent avec le même respect que les professeurs blancs; leur attitude peut, toutefois, varier selon le rang social des maîtres de couleur foncée. Certains de ceux-ci sont particulièrement estimés pour leur compétence et pour la douceur de leurs manières. D'autres sont accusés de traiter différemment leurs élèves en se montrant plus exigeants et parfois durs avec les Blancs; dans des cas semblables les élèves se plaignent entre eux des grossièretés « de ce nègre » et font circuler sous le manteau des appellations et des épigrammes qui font allusion à ses traits négroïdes. Il y a, d'un autre côté, des professeurs foncés qui ont la réputation de maltraiter les élèves de leur propre type, information qui est contestée par certaines personnes; si cela arrive, dit un informateur, ce n'est pas par hostilité, mais par le désir de pousser ces élèves à travailler davantage et à se distinguer ainsi des autres. Il y avait cependant, dans le passé, des professeurs blancs qui humiliaient ouvertement, traitaient avec hostilité les élèves noirs, et parfois donnaient lieu à des réactions violemment agressives de la part de ces derniers. Il y a vingt ou vingt-cinq ans quelques-uns de ces professeurs enseignaient encore. Tout ceci se produirait difficilement aujourd'hui, et si quelque chose peut faire soupçonner une attitude de cette nature, le milieu réagit vivement en désapprouvant le comportement « raciste ». C'est ce qui arriva cette année lorsque dans une école publique un professeur prononça des paroles qui furent interprétées comme une allusion méprisante à la couleur noire d'une étudiante. La plainte que le père de cette dernière fit paraître dans un journal fut immédiatement publiée avec un commentaire très véhément qui obligea l'accusé à se défendre. « Anciennement, dit un intellectuel mulâtre, les élèves de couleur souffraient beaucoup. Aujourd'hui, il suffit qu'ils soient honnêtes et aient une valeur véritable pour voir reconnaître leur mérite. » Et il ajoute que, dans l'établissement où il enseigne et qu'il a dirigé, il a vu des étudiants blancs se déclarer de façon absolue contre toute discrimination raciale à l'égard de leurs condisciples de couleur.

---

[1] « Au Brésil il n'y a pas de ligne de caste. Dans la mesure où un homme de couleur assimile les normes de culture de la classe dominante, il est traité en égal, bien que l'on enregistre une forte tendance, parmi les Blancs, à éviter des relations avec des hommes de couleur dans des situations exigeant une certaine mise en scène (diplomatie, salons élégants, écoles militaires, etc.). Guerreiro Ramos, « Contactos raciais no Brasil », *Quilombo*, 1re année, nº 1, Rio de Janeiro, 1948.

[2] *Moleque* — terme par lequel on désignait les petits enfants des esclaves noirs; signifie aussi jeune homme mal élevé, indiscipliné; peut être entendu comme synonyme de jeune homme de couleur.

Parmi les professeurs auxquels les élèves d'un établissement secondaire privé rendirent hommage à la fin des cours en 1950, il y avait deux *morenos*, deux mulâtres et un Noir; dix des trente-neuf étudiants étaient métis. Sur les cent trente-sept personnes diplômées par la faculté de philosophie de l'Université de Bahia entre 1945 et 1950, parmi lesquels un grand nombre se destinent à l'enseignement secondaire, 2,9 % étaient noirs, 33 % étaient *pardos* et 63 % étaient blancs.

L'éducation est, comme on le voit, un facteur très important de notre ville pour l'ascension sociale des personnes de couleur.

LA RELIGION

Les institutions religieuses de Bahia reflètent la structure des classes et l'organisation sociale locale. Les fidèles catholiques fréquentent les mêmes temples, se mêlent dans le chœur et à la table de communion, indépendamment de leur « qualité ». Dans les fêtes solennelles, organisées par les confréries et les associations ou réalisées par les paroisses en honneur de leurs saints patrons, on peut voir Blancs, mulâtres et Noirs réunis dans les lieux réservés au grand autel, avec les invités d'honneur, les « présidents de confréries » et les « mécènes » (*festeiros*) chargés de la préparation et du financement de ces célébrations. De même dans les processions, hommes et femmes de tous les types portent les brancards des images pieuses qui défilent, ou se pressent autour d'elles. Dans les associations pieuses, il n'est fait non plus aucune discrimination; cependant, comme certaines d'entre elles sont constituées par des personnes de classes sociales distinctes, la proportion des personnes de couleur varie des unes aux autres. Ceci est particulièrement frappant dans les confréries et les tiers ordres, associations qui ont des siècles d'existence, fondées à des fins de perfectionnement spirituel, transformées presque toutes depuis longtemps déjà en organisations de bienfaisance et de secours mutuel. Ces associations ont toujours été très importantes dans toute l'Amérique latine pour marquer ou confirmer la classification sociale de leurs membres. Lorsque, dans un journal de Bahia, on publie la notice biographique d'une personne distinguée, il est toujours fait mention des confréries auxquelles elle appartient ou dans lesquelles elle occupe un poste de direction. Dans certaines grandes fêtes religieuses on peut voir des hommes qui, personnellement, ne sont pas des catholiques « pratiquants » apparaître avec leurs confréries ou tiers ordres, revêtus des costumes caractéristiques de ces mêmes associations, une torche à la main, portant le dais et défilant en groupe. On désire beaucoup pouvoir faire partie de ces institutions qui témoignent de la situation élevée et du prestige que l'on s'est acquis. Les élections pour la direction d'une de ces confréries, dont dépendent des hôpitaux, des orphelinats et des asiles pour vieillards et qui gèrent un riche patrimoine, suscitent un intérêt extraordinaire parmi les grands commerçants et les gens des professions libérales qui en sont membres. La dignité de proviseur, c'est-à-dire de président, dignité à laquelle ne s'attache aucune rémunération et qui exige un grand dévouement, est très vivement disputée, parce qu'elle offre à son titulaire la possibilité d'augmenter son prestige social et politique et de montrer ses aptitudes administratives. Ces organisations furent créées dans la période coloniale pour réunir, sous l'égide de l'Église, comme cela se faisait au Portugal, des personnes de différents groupes sociaux et économiques aux fins de perfectionnement spirituel, mais aussi pour leur permettre de manifester leur rang. On comprend ainsi que, même aujourd'hui, elles se hiérarchisent selon une ligne de classe, quoique les distinctions qui les séparent soient en train de devenir, avec les nouvelles conditions de la vie urbaine et avec l'apparition d'autres institutions ayant des buts sociaux semblables, chaque jour moins nettes et moins rigides. Il existe par exemple, quoique relativement décadentes et moins exclusives, les confréries des « hommes de couleur » qui anciennement groupaient tantôt des esclaves, tantôt des Noirs libres ou même des mulâtres. Plusieurs d'entre elles défilent encore dans les processions, portant leurs insignes et leurs livrées, et célébrant les fêtes de leurs saints patrons dans des chapelles de leur propriété, avec une pompe et un luxe fort réduits en comparaison des brillantes solennités de leur période glorieuse. Mais pour beaucoup d'hommes de ce type, c'est un honneur d'appartenir à ces confréries et de faire partie de leurs comités de direction. C'est toujours une preuve de prestige à l'intérieur du groupe. Les confréries et les tiers ordres des personnes de rang élevé sont toujours prospères; dans leurs règlements ou « compromissions » il était stipulé autrefois que seuls seraient admis à s'y inscrire les « hommes bien », blancs et de professions déterminées. Les statuts d'une de ces confréries contiennent encore les stipulations suivantes : « Art. 4. Pour faire partie de la confrérie il est nécessaire : 1° de pratiquer la religion catholique romaine; 2° d'avoir plus de quatorze ans et être de couleur blanche; 3° d'avoir une conduite morale et religieuse irréprochable, et vivre honnêtement de quelque emploi, charge, industrie ou rente; 4° de n'avoir été condamné pour aucun délit infamant et n'avoir été expulsé d'aucune corporation religieuse de séculiers, sauf si l'on peut prouver qu'on a été « réhabilité ». Mais il y a plus d'un siècle le concept de « blanc » commença à être élargi, afin de permettre l'admission de mulâtres, soit mariés avec des Blanches de familles nobles, soit riches, soit occupant une situation sociale marquante[1].

Quoique les dispositions relatives à la « couleur » de leurs associés ou de leurs « frères » soient devenues lettre morte ou aient complètement disparu de leurs statuts, on prétend que quelques-unes de ces confréries n'acceptent pas de personnes de couleur, à moins qu'elles ne soient, nous dit un informateur, des *pardos* presque blancs. On illustre cette affirmation en citant le cas de personnes qui renoncèrent à demander leur admission dans ces confréries par crainte d'être refusées, ou de personnes qui, selon ce que supposèrent certains informateurs, furent refusées à cause de leur « qualité ». Certains des exemples mentionnés sont évidemment le fait d'une discrimination de classe plus que de race ou de couleur. Toutefois, une jeune fille *morena* rapporte que, bien qu'ayant satisfait à toutes les conditions requises, elle ne put entrer dans un tiers ordre, parce que, comme le lui dit un membre de la direction de l'ordre, celui-ci ne recevait pas de personnes de couleur. Cependant, dans presque toutes les plus importantes confréries, il y a des « frères » métis clairs « socialement blancs » et même mulâtres foncés. La proportion dans laquelle de semblables personnes sont acceptées varie selon la tradition professionnelle de chaque organisation. Dans celles où dominent les commerçants, on trouve le reflet de ce qui a lieu dans le commerce : le nombre de personnes foncées y est moindre; le Père qui dirige une de celles-ci a, plus d'une fois, mis en garde ses associés contre la résistance qu'ils manifestent à admettre dans leurs rangs des personnes foncées qui satisfont par ailleurs à toutes les conditions morales et spirituelles exigées. Dans les confréries contrôlées par les professions libérales, et surtout dans celles qui d'organisations de classes sont devenues des organisations de bienfaisance et de secours mutuel, on trouve de nombreuses personnes de couleur, même dans les postes de direction. Dans une importante confrérie, fréquemment mentionnée par les informateurs comme étant très discriminatoire, 49 % des membres sont commerçants, 22 % exercent une profession libérale, 7 % sont dans la bureaucratie. Or, sur les 1.004 associés dont les portraits peuvent être consultés dans le fichier de l'association, 81 % ont un phénotype blanc, 15,64 % sont *morenos* et 2,88 % mulâtres clairs; tous les membres directeurs sont blancs. Dans une autre confrérie, traditionnellement gouvernée par des juges, des avocats, des médecins et autres membres de professions libérales, il y a onze *pardos* parmi les trente-quatre membres du conseil de direction; dans la liste de ses « frères » on peut identifier de nombreux métis et même un Noir très foncé qui occupe une charge publique importante. Les prêtres, membres d'un ordre religieux étranger, qui supervisent cette confrérie ont le droit d'opposer leur veto aux noms des candidats qu'ils ne jugent pas convenables pour quelque motif que ce soit; ils ne sont pas tenus de motiver leur décision; de nombreux membres affirment que ces prêtres donnent presque toujours les raisons qui les font s'opposer à l'acceptation de quelqu'un, et qu'ils n'usent pas de leurs droits pour empêcher l'acceptation d'un candidat uniquement à cause de sa couleur. Un *pardo* qui a occupé d'importantes situations dans l'administration de l'État, et qui accéda même aux plus hautes charges de sa confrérie, affirme que les pères qui la dirigent, quoique Européens en majorité, entretiennent les meilleures relations avec les personnes de couleur foncée et se montrent même très affectueux avec elles; les personnes de couleur peuvent, comme on le voit, être classifiées socialement ou confirmer leur statut par le truchement d'institutions. La religion catholique leur offre d'autres moyens similaires. C'est ce qui arrive, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, avec les « juges » et les *festeiros*, personnes choisies chaque année pour solliciter les donateurs et organiser les fêtes solennelles des patrons d'église ou de chapelle. Ce choix, fait par le prêtre responsable ou par la direction des associations religieuses, se fonde sur le prestige social et économique, beaucoup plus que sur d'autres attributs personnels (sauf la moralité et la réputation); ainsi la couleur n'a jamais fait exclure personne d'une de ces fonctions. Un observateur qui a souvent pris part à ces questions peut en témoigner.

---

[1] Gilberto Freyre, op. cit., II, p. 660.

Le sacerdoce catholique n'est pas non plus un privilège des Blancs *finos*. Les constitutions ecclésiastiques en vigueur durant la période de l'esclavage défendaient l'ordination d'esclaves afin que des prêtres ne fussent pas soumis à une condition servile, privés de la liberté et de l'autorité nécessaires à l'exercice de leur ministère. On excluait les esclaves, non les Noirs, si bien qu'au commencement du siècle passé les voyageurs étrangers étaient étonnés de voir des prêtres noirs et mulâtres officiant dans les églises des principales villes brésiliennes. Dès la fin du XVIII^e^ siècle, les hommes de couleur pouvaient recevoir les ordres, et l'Église devenait un moyen d'ascension sociale « pour les personnes de condition humble de toutes les espèces, sans souci de leurs origines raciales ou familiales[1] ». Depuis lors des prêtres noirs et métis commencèrent à se distinguer, à Bahia comme dans tout le pays, comme orateurs sacrés, professeurs de latin, de philosophie et de rhétorique, de portugais, et comme supérieurs et directeurs d'institutions d'enseignement, préfets des études, etc. Fiers de cela les Noirs exprimaient leur antagonisme envers les mulâtres et les *cabôclos* en répétant ce quatrain :

J'ai vu beaucoup de nègres
A l'autel en train de dire la messe
Et le *cabôclo*, tout ce à quoi il arrive
C'est à être huissier.

Dans les ordres religieux, dirigés en général par des moines européens ou de formation européenne, le préjugé qui veut que les métis soient difficilement fidèles au vœu de chasteté persista longtemps. Une telle croyance doit avoir influencé fortement les résistances opposées à l'ordination de religieux de couleur. Un intellectuel de couleur foncée raconte que, durant sa jeunesse, il y a plus de quarante ans, désirant se faire prêtre, il entra dans un ordre religieux, mais le supérieur du couvent auquel il s'adressa, un Espagnol, lui conseilla de chercher une autre voie. Étonné de ce refus, il demanda une explication et le supérieur lui dit qu'il pourrait difficilement s'assujettir à la discipline, parce que les gens de son type sont obligés à beaucoup d'efforts pour demeurer chastes. Et comme l'informateur pensait que dans le clergé séculier il serait très exposé à la prévarication, il renonça à son idée. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore les ordres religieux comprennent très peu de métis. La situation cependant commence à s'améliorer avec l'ordination de quelques moines *morenos* et mulâtres clairs; dans une école apostolique où l'un de ses ordres élève des jeunes gens désireux d'embrasser la vie religieuse, il existe actuellement une majorité de *pardos* et de *cabôclos* recrutés parmi les familles modestes de l'intérieur, particulièrement dans la région rurale du nord-est de l'État de Bahia. Dans la même école ont été formés des mulâtres clairs, ordonnés au cours des dernières années. Dans les ordres religieux féminins, les difficultés pour l'acceptation des jeunes filles de couleur sont bien plus grandes. Non seulement quelques-uns d'entre eux sont dirigés par des religieuses européennes, mais encore y persiste la tradition portugaise de ne recevoir comme religieuses que les filles des nobles et des hauts fonctionnaires coloniaux, et comme « servantes » les jeunes filles d'extraction modeste ou de couleur. Aussi le nombre de religieuses *morenas* ou mulâtresses très claires est-il minime et toutes sont d'admission récente.

---

[1] Roger Bastide, « Religion and the Church in Brazil », dans *Brazil, Portrait of Half a Continent*, p. 339.

C'est aussi un préjugé répandu parmi les prêtres du clergé séculier que « les mulâtres sont très enclins à la concupiscence et à l'orgueil lorsqu'ils sont intelligents ». Cependant on ordonne des prêtres foncés. Au moins 30 % des cent soixante-seize prêtres ordonnés au séminaire théologique archidiocésain de Bahia, entre 1907 et 1951, étaient de couleur; parmi ces cinquante prêtres de couleur identifiés dans la liste, sept au moins étaient assez foncés ou noirs. La même proportion approximative peut être relevée parmi les quarante-deux prêtres séculiers résidant dans la ville. Parmi ceux qui sont le plus connus comme orateurs sacrés et qu'on invite à prêcher dans les occasions solennelles de la vie ecclésiastique et dans les cérémonies religieuses qui précèdent les examens des différentes écoles de l'université locale, il y a eu de nombreux *pardos* et Noirs dont quelques-uns jouissent de beaucoup de prestige comme vicaires de paroisses importantes, comme professeurs et comme hommes de lettres. Le séminaire théologique de l'archidiocèse compte aussi, actuellement, un nombre accru de jeunes élèves de couleur, y compris des mulâtres foncés et des Noirs.

LES SPORTS

Dans n'importe quelle étude sur les sports les plus populaires au Brésil, qu'il s'agisse de football, d'aviron, de basket-ball, de volley-ball ou de tennis, il est indispensable de considérer que certains d'entre eux sont pratiqués par des groupes socio-économiques déterminés, et que les autres, après avoir été un passe-temps de quelques-uns de ces groupes, sont devenus une profession.

Le tennis est, à Bahia, un sport bourgeois, que pratique un nombre extrêmement réduit de personnes. Dans les terrains d'un des principaux clubs où ce sport est pratiqué, on ne voit pas de personnes de couleur, sinon de temps à autre un ou deux *morenos* de rang élevé, des professions libérales ou du commerce. Un mulâtre exerçant une profession libérale raconte qu'il fut plus d'une fois invité par des membres de ce club à se mêler à leurs équipes, mais il leur répondait : « Vous êtes tous blancs. Si un jour où je désirerais jouer avec une jeune fille blanche, celle-ci me le refusait parce que je suis mulâtre je serais capable de faire une sottise... Il vaut beaucoup mieux éviter cela. »

Le basket-ball et le volley-ball sont aussi des jeux pratiqués par les jeunes gens des classes intermédiaires et élevées, membres des clubs sportifs et récréatifs. Quelques-uns des *teams* admettent, exceptionnellement, des joueurs foncés, capables de contribuer à leur victoire; les portraits de ces joueurs peuvent être vus dans les salons des édifices luxueux de certains de ces clubs. Il existe de plus quelques équipes scolaires dont font partie des étudiants de différents types.

Dans les clubs d'aviron, nous affirme un informateur, la discrimination contre les personnes de couleur était telle, il y a quelques dizaines d'années, qu'un groupe de jeunes gens foncés fonda un club à part, lequel était admis à se mesurer aux autres. D'autres informateurs expliquent cependant que cette discrimination était basée sur le fait que l'aviron a toujours été un sport de la bourgeoisie (étudiants de classe intermédiaire, employés de commerce, fonctionnaires de catégories les plus élevées); dans les équipes n'était admise aucune personne de rang inférieur, c'est-à-dire de profession subalterne (soldats, domestiques, ouvriers). Pourtant, depuis quelques années, à l'occasion de compétitions importantes, certains clubs complètent temporairement leurs équipes nautiques avec des rameurs de couleur enlevés à des équipes plus plébéiennes. Il s'agit généralement de sportifs semi-professionnels de condition modeste.

Le sport vraiment populaire dans tout le pays est le football. Des groupes de joueurs, ayant une organisation permanente ou transitoire, s'exercent un peu partout à ce jeu. Les parties de football suscitent un enthousiasme extraordinaire, spécialement parmi les personnes de sexe masculin, attirent des milliers et des milliers de spectateurs dans les stades et rapportent gros. Au début du siècle le football, introduit au Brésil par des jeunes gens élevés en Angleterre, était un divertissement de la bourgeoisie; dans ses *teams* il n'y avait probablement jamais ou très rarement de jeunes gens de couleur. Un de ceux-ci, cependant, fit partie de ces équipes durant de nombreuses années, et fut connu et admiré de toute la ville. Il y a environ trente ans, le football commença à devenir professionnel; il existe aujourd'hui peu de clubs importants d'amateurs. Dans la phase actuelle, celle des professionnels, il n'est fait aucune restriction envers les joueurs mulâtres ou noirs. Ils sont acclamés avec enthousiasme et de nombreuses personnes les considèrent comme exceptionnellement aptes à ce jeu, pour leur agilité et leur adresse. Les clubs les plus importants et les plus riches se disputent ces joueurs et leur offrent des sommes très élevées pour qu'ils acceptent de jouer dans leurs équipes. C'est ainsi que plusieurs d'entre elles sont presque exclusivement composées de joueurs foncés. Les footballers les plus populaires de Bahia sont presque toujours noirs ou mulâtres foncés. Il faut noter cependant que le renom et la popularité de ces sportifs, en majeure partie recrutés dans les couches les plus basses de la population, ne confèrent pas à ceux-ci un rang plus élevé; ils ont accès à certains groupes qui s'intéressent tout particulièrement au sport; mais ils n'acquièrent pas pour cela le droit de fréquenter les fêtes récréatives de certains clubs, sinon en de très rares occasions. Un autre aspect du football est que ses *teams* sont organisés et soutenus par des associations qui, généralement, exercent aussi des activités récréatives et sont dirigées avec un dévouement passionné, même au prix de sacrifices pécuniaires, par des personnes riches et influentes du commerce, des professions libérales et de la bureaucratie. Prendre part à la direction d'une de ces associations, ou au conseil qui coordonne les activités sportives dans tout l'État de Bahia, fait l'objet d'une grande convoitise : cela permet d'affirmer son prestige et d'obtenir l'appui politique des joueurs et des milliers de fervents du sport. Certains hommes politiques se distinguent par l'effort qu'ils font pour obtenir des subventions et d'autres ressources pour les associations sportives. Selon le niveau social de chacune de ces institutions, les chances qu'ont les personnes de couleur de prendre part à leur direction varient. Un informateur qui, durant de longues années, fut membre du conseil mentionné plus haut cite le nom des divers mulâtres et Noirs qui, par leur richesse et par leur dévouement, arrivèrent aux postes de président et de directeur de plusieurs de ces organisations, ainsi que de la fédération sportive de l'État.

LES PROFESSIONS LIBÉRALES

Un des aspects de la mobilité sociale au Brésil consiste en ce qu'une personne de couleur issue de la condition économique la plus humble peut, grâce à son talent et à son effort, s'élever à une haute situation dans les professions libérales et dans les milieux intellectuels, en acquérant de cette façon un statut bien supérieur à celui dans lequel elle est née [1]. L'une des façons de s'élever socialement est, pour tous, d'exercer une profession libérale et d'y acquérir le titre flatteur de docteur qu'à peu près sans discrimination on accorde en parlant aux diplômés de l'université. Et ceci est possible aussi bien pour les Blancs que pour les personnes de couleur, car au Brésil il n'existe pas d'universités séparées pour les « nègres »; toutes acceptent n'importe quel élève. Un avocat noir d'origine africaine, déjà mentionné pour son attitude vigilante en faveur des gens de sa race, a écrit : « Pour eux (les Noirs) sont ouvertes les larges portes du temple de la science, des beaux-arts, du commerce, de l'industrie et de l'agriculture scientifique, où, de pair avec son frère blanc, le Noir va recevoir l'enseignement qui le rendra apte à se montrer fort dans la lutte pour la vie, et à atteindre le but qu'il se propose dans les arcanes du droit et de la justice, de la médecine, dans les mystères ardus du génie, du commerce, de l'industrie et du travail. » [2] Avec l'élévation graduelle du niveau de vie des couches inférieures de la population et avec l'augmentation des facilités accordées aux étudiants pauvres dans le cadre de l'éducation secondaire, grâce à la création de nouveaux collèges gratuits, le nombre des étudiants de couleur va s'élevant de jour en jour.

De plus, bien des pères et, dans le cas des jeunes gens de couleur, bien des mères de condition très modeste font des sacrifices inouïs pour assurer à leurs enfants un diplôme qui leur permette d'exercer une profession libérale. Il y a par conséquent, dans les différentes facultés de l'Université de Bahia, de nombreux étudiants de couleur qui partagent la vie, les études, les divertissements de leurs camarades blancs et qui se groupent avec eux d'après leur rang social et leur centre d'intérêt intellectuel et universitaire. Si on voit parfois des groupes composés seulement de jeunes gens de couleur, il est certain pourtant qu'il n'y a dans l'université aucune ségrégation intentionnelle ou permanente,

---

[1] « Toute l'organisation de la société tend à assumer la forme d'un *ordre de libre compétition*, dans lequel les individus trouvent leur place grâce au critère de la compétence professionnelle et à la chance, plus que par l'origine raciale. » Pierson, *op. cit.*, p. 430. La même remarque se trouve dans le livre de Ruth Landes, *The City of Women*, The Macmillan Co., New York, 1947, p. 60.

[2] Alakija (Maxwell P. Assunçao), « A parábola da velhinha », *A Tarde*, Bahia, 17 août 1932.

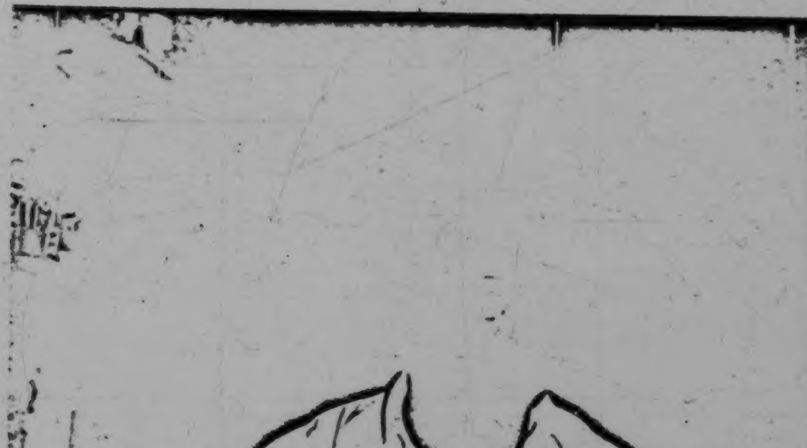
9. Artiste noir

[facing p. 80]

basée sur les classifications de « race » ou de « qualité ». En aucun autre milieu il n'existe plus d'harmonie et moins de tension dans les relations interraciales, affirment unanimement les informateurs. Cependant il se passe des faits dont la signification peut être discutable et que quelques étudiants attribuent à des préjugés raciaux. Il y a même des étudiants qui ont tendance à rester isolés durant toutes leurs années d'études; certains informateurs disent qu'ils adoptent un tel comportement dans l'espoir d'éviter les ennuis que pourrait leur valoir leur appartenance raciale. D'autres disent avoir eu des difficultés lorsqu'ils posèrent leur candidature à des groupements d'excursionnistes ou lorsqu'ils prirent part à des concours oratoires dont les vainqueurs devaient se rendre à Rio de Janeiro en tant que représentants des étudiants de Bahia. Un homme exerçant une profession libérale, de couleur très foncée, dit qu'il n'eut jamais à souffrir de discrimination lorsqu'il fréquentait l'université, mais qu'il entendait ses camarades blancs parler des gens de son type en les désignant par le terme péjoratif de « nègre ». Cependant les interprétations des informateurs au sujet des faits précédents varient. Certains pensent que ces épisodes sont causés par le sentiment d'infériorité et la timidité des étudiants de condition sociale très basse. Quant à ce qu'affirme un mulâtre : que les étudiants noirs sont maltraités par leurs camarades blancs à l'occasion du *trote* infligé aux *calouros* par les vétérans [1], deux personnes exerçant une profession libérale et de traits négroïdes très accentués affirment exactement le contraire. L'estime des étudiants noirs et mulâtres pour leurs camarades, et les attentions dont ils sont l'objet quand ils se montrent doués et travailleurs sont aussi des preuves de l'harmonie dont nous avons parlé. Lors de la distribution des diplômes, les étudiants de tous les types sont mêlés sans distinction et s'embrassent en signe de réjouissance; de même dans les grands tableaux où sont exposés les portraits des impétrants avec les insignes de chaque discipline, ceux-ci sont groupés selon l'État dont ils sont originaires (l'Université de Bahia compte des élèves de différentes régions du Brésil), mais jamais selon leur type physique. Les relations entre élèves et professeurs sont également bonnes, la « qualité » des uns et des autres n'influe que de façon tout à fait exceptionnelle sur leurs rapports. Il y eut, autrefois, dans les années qui suivirent l'abolition de l'esclavage, des professeurs d'université qui s'opposaient à l'entrée des étudiants noirs dans leurs facultés et qui auraient voulu les empêcher d'assister à leurs cours. Une telle attitude était quelquefois manifeste, et il arrivait qu'elle obtînt l'appui tacite de certaines personnes; mais elle était réprou-

---

[1] *Trote* = plaisanteries et cérémonies humoristiques par lesquelles les élèves plus anciens, les vétérans, reçoivent dans les écoles de l'université les nouveaux reçus ou *calouros*.



10. Un artisan de couleur

[facing p. 81]

vée dans l'ensemble. Un seul informateur affirma que, dans la faculté qu'il fréquentait, les élèves de couleur ne rencontraient pas les mêmes facilités que les Blancs. Cependant le prix qu'une des facultés offre annuellement à l'élève qui a terminé les cours avec l'ensemble de notes le plus élevé a souvent été gagné par des jeunes gens de couleur. Les étudiants noirs et mulâtres sont admis, comme les autres, en tant que stagiaires au palais, dans les laboratoires, dans les services hospitaliers de l'université, etc., et jouissent parfois de facilités exceptionnelles pour suivre un enseignement donné sous la direction de professeurs de renom. Cependant, on dit qu'une école d'ingénieurs civils admettait difficilement, autrefois, les élèves de couleur. Cette école est particulièrement sévère et, à cause du débouché restreint que représentait Bahia pour les ingénieurs il y a quelques années, elle avait un très petit nombre d'élèves; malgré cela, elle accorda des diplômes à des Noirs et à des mulâtres, dont quelques-uns arrivèrent à une situation de tout premier ordre dans leur profession ou ailleurs; parmi eux se trouve l'actuel directeur de l'école. Si l'on prend au hasard les listes des élèves diplômés au cours de différentes années, on peut constater que, parmi ceux-ci, se trouvent tous les types, la proportion de ceux à peau très foncée étant très élevée. Le fait qu'il existe fort peu d'ingénieurs civils véritablement noirs s'explique par le petit nombre de diplômes accordés par cette école en comparaison aux autres de l'Université de Bahia [1].

D'après un informateur mulâtre, « il existe un secteur interdit aux Noirs et aux personnes de couleur : le professorat universitaire ». Et il raconte qu'ayant été lui-même candidat à une chaire universitaire, quelqu'un put dire que sa compétence était certaine, mais qu'« il était mulâtre... ». Cependant il fut agréé. Deux autres informateurs racontent qu'un jeune homme exerçant une profession libérale, assistant d'une des facultés, malgré sa compétence reconnue avait été exclu parce que mulâtre. Les faits paraissent démentir de semblables interprétations car toutes les facultés de Bahia ont toujours eu des professeurs de couleur, quoique en proportions variées. Dans la galerie de portraits de la plus ancienne d'entre elles, la faculté de médecine, on peut voir au moins huit *pardos* et *morenos* qui y enseignèrent depuis la première moitié du siècle passé [2]. Dans une liste de quatre-vingt-dix-neuf professeurs actuels de l'université on compte quinze *morenos* et mulâtres, et une proportion identique parmi les assistants. Jamais le prestige scientifique et social des professeurs universitaires ne se mesure à la pigmentation de la peau, et quelques-uns parmi les plus renommés intellectuels de Bahia sont des professeurs de couleur dont les noms font la gloire de leurs facultés. De nombreux étudiants blancs *finos* s'honorent d'avoir préparé leur thèse de doctorat sous la direction de ces professeurs et d'avoir fait avec eux leurs études pratiques.

---

[1] L'École polytechnique de Bahia en 1918 accorda des diplômes à vingt-trois élèves, dont deux mulâtres; en 1948 elle accorda le diplôme à cinquante et un élèves, dont un Noir et dix métis, et en 1949 à soixante-huit élèves dont six métis.

[2] Les candidats de couleur rencontraient parfois de sérieuses difficultés pour pénétrer dans les cadres supérieurs du professorat. L'un d'eux le Dr Luis Alvares dos Santos, dans la thèse qu'il écrivit en 1859 pour devenir professeur à la faculté de médecine de Bahia, se plaint d'avoir subi des rebuffades qu'il attribue au fait qu'il était métis. Après trois tentatives, il finit néanmoins par être admis.

Les professions libérales sont, indéniablement, la voie d'ascension sociale la plus franche pour des personnes de couleur et de milieu modeste. Même dans celles de ces professions qui sont le plus en vue, les personnes de tous les types peuvent faire carrière et se faire une clientèle, particulièrement en ce qui concerne les médecins et les avocats, parmi les Blancs de classe élevée. Les personnes exerçant une profession libérale qu'enregistrent et contrôlent les organisations fédérales et de l'État se répartissent comme suit :

Professions	*Nombre total*	*Pourcentage*		
		Blancs	*Métis*	*Noirs*
Avocats	1.088	68,8	30	1,1
Ingénieurs civils . .	518	72,8	26,8	0,3
Médecins	1.712	81,1	16,9	2
Pharmaciens . . .	173	82	14,4	3,6

Des hommes de tous les types occupent des emplois dans les administrations publiques et y ont des postes de direction; ils peuvent parvenir aux plus hautes charges sans que cela provoque des réflexions de leurs subordonnés. Quelques-uns des meilleurs médecins ont été, à Bahia, des hommes de couleur dont les noms sont rappelés avec respect et gratitude. Un mulâtre foncé, frère d'une informatrice, fut classé en première place, avec deux collègues blancs, dans un concours pour une importante charge technique. On attribue pourtant au préjugé racial, selon d'autres informateurs, les exclusives subies autrefois par des candidats à des postes de la magistrature. « On ne niait pas ouvertement les mérites des candidats de couleur, mais, dans le classement, ils figuraient toujours en deuxième ou troisième rang, quoiqu'ils fissent d'excellentes épreuves », nous dit un informateur, et il ajoute que certain candidat de couleur, après avoir été agréé, vit sa nomination différée à plusieurs reprises. Malgré cela il y a dans la magistrature judiciaire de nombreux *morenos* et hommes de couleur foncée remplissant les charges de juges, de procureurs et de préteurs. Le plus haut tribunal de l'État comprend environ un tiers de juges de couleur dont quelques-uns ont assumé la présidence de la cour d'appel. D'autres charges, en rapport avec le pouvoir judiciaire, sont aussi remplies par des hommes de couleur, et il en est de même pour celles de greffier. Les charges de notaire par exemple, charges très lucratives, sont remplies par des personnes de grand prestige. Parmi les cinq notaires de la ville, un est blanc *fino*, de famille aristocratique, et a déjà occupé des postes politiques importants parmi lesquels celui de gouverneur de l'État; un autre, un Noir très noir, est fort apprécié pour ses qualités morales.

La proportion des personnes de couleur dans chaque profession libérale dépend de différents facteurs. Dans celles qui ont le moins de prestige (ingénieurs agronomes par rapport aux ingénieurs civils, avocats non diplômés par rapport aux diplômés), cette proportion est plus grande. Un étudiant de médecine très noir, attire l'attention sur le fait que les Noirs en général ne se consacrent pas à la chirurgie : « Certains tentent cette spécialisation, mais finissent par s'arrêter à la clinique générale. L'odontologie n'est pas non plus une bonne carrière pour eux : quelle est la jeune fille blanche bien parée qui désirerait ouvrir la bouche devant un Noir ? » Dans les hôpitaux, médecins et infirmiers de tous les types soignent les malades, qui sont tous réunis d'après leurs maladies et selon leur rang et non pas d'après leur couleur; dans les cliniques privées qui reçoivent des patients de classes les plus élevées, on admet toute personne pourvu qu'elle puisse payer les prix en vigueur.

Le titre de « docteur » et les marques de déférence dues à une personne diplômée sont donnés sans distinction aux personnes noires ou blanches qui exercent une profession libérale, raison pour laquelle certaines d'entre elles ont gardé l'habitude de porter, à un des doigts de la main, un « anneau symbolique » de leur profession, afin de pouvoir être identifiées et traitées avec les égards voulus. En outre, un Noir peut manifester le désir d'exercer une profession libérale sans rencontrer d'hostilité ni de mépris de la part des Blancs. Malgré cela, il y eut, voici quelques dizaines d'années, des professeurs qui humiliaient une élève noire, paraissant peu intelligente ou peu travailleuse, en disant « tandis que tant de gens ont besoin de cuisinière ou de blanchisseuse, il y a des Noires qui prétendaient devenir docteurs ». L'auteur demanda aux professeurs d'une école primaire de l'État la permission d'interroger ses quatre-vingt-treize élèves les plus avancés, des deux sexes, sur la carrière qu'ils désiraient embrasser plus tard. Le pourcentage des réponses reçues par sexe et selon le type fut :

Carrière choisie	*Blancs*		*Mulâtres*		*Noirs*	
	Garçons	*Filles*	*Garçons*	*Filles*	*Garçons*	*Filles*
	%	%	%	%	%	%
Carrières de prestige [1]	80	62,50	33	46,80	44	15,70
Carrières modestes [2].	20	37,50	67	53,20	56	84,30

1. Commerçant, ingénieur civil, médecin, fermier, comptable, doctoresse, dentiste avocate, ingénieur (femme), comptable, pianiste, fonctionnaire, professeur.
2. Mécanicien, vendeur, typographe, chauffeur, tailleur, comptable, vendeuse, dactylographe, couturière.

On peut faire deux observations au sujet de ces réponses. La première est que les écoliers de familles modestes, entre douze et quinze ans, tant mulâtres que noirs, manifestent l'intention d'embrasser des carrières de prestige dans lesquelles prédominent les Blancs. Ceci peut dénoter leur désir d'échapper aux situations socialement et économiquement inférieures; céla peut aussi exprimer leur foi dans la possibilité qu'ils ont de réaliser ces aspirations, possibilité qui leur serait refusée dans une société à discrimination raciale. La seconde observation est que les personnes blanches auxquelles furent montrées ces réponses ne manifestèrent ni surprise, ni réprobation devant les aspirations des enfants de couleur.

Il y a, dans le folklore brésilien, une anecdote qui prouve combien Bahia est connue pour être un lieu où les Noirs peuvent acquérir un statut au moyen des professions libérales. On raconte qu'un Noir, très bien habillé, arriva dans l'État de Ceara et que la première personne qu'il y rencontra l'appela « docteur ». Émerveillé de voir qu'on avait deviné son grade, le Noir demanda comment son interlocuteur pouvait savoir qu'il était diplômé. Et la réponse fut très nette : « Un Noir aussi bien habillé ne peut être que domestique chez des Anglais ou docteur à Bahia. »

LA VIE INTELLECTUELLE

La réputation d'un intellectuel est indépendante de sa « qualité » raciale. Les biographies des Bahianais illustres ne font pas mention de leur appartenance raciale, omission qui constitue un sérieux handicap pour ceux qui étudient la contribution des hommes de couleur à la science, aux lettres et aux arts de notre ville. A part le cas, par exemple, d'un article sur « Les hommes de couleur noire dans l'histoire de Bahia »[1], ou de quelques petites études du même genre, il est pratiquement impossible, à moins de s'adresser à d'autres sources, de savoir quels ont été les hommes de couleur qui se sont distingués par leur talent[2].

Ainsi il y a quelques mois, en célébrant le premier centenaire de la naissance de Manoel Querino, qui était un mulâtre au teint foncé, un journal le décrivait comme « un Bahianais pauvre et artiste, qui s'est distingué en tant qu'historien traditionaliste, folkloriste, ethnographe, sociologue, éducateur, et « leader » de la classe ouvrière à laquelle il appartenait et qu'il essayait d'élever ».

Parmi les intellectuels dont Bahia s'enorgueillit et qui comptent parmi ses grands noms, il en est de très foncés. Un de ceux-ci parlant du mélange des races déclare que « dans toutes les classes sociales, dans toutes les professions, même les plus intellectuelles, se rencontrent au Brésil les descendants des croisements mentionnés »[3]. Les intellectuels de couleur, à moins de former un groupe à part, sont jugés et classés uniquement d'après leur talent et leurs œuvres, et occupent dans les associations scientifiques et littéraires des situations en rapport avec leur importance. Quand, en 1923, fut commémoré le premier centenaire des luttes de l'indépendance nationale dans le territoire de Bahia, un photographe très connu dans la ville composa, en collaboration avec un historien et professeur de l'université, un grand tableau fait avec les portraits des intellectuels bahianais qui jouissaient alors du plus grand renom : parlementaires, juristes, poètes, prosateurs, orateurs sacrés, biologistes, médecins, musiciens, ingénieurs, folkloristes, éducateurs, journalistes, linguistes des deux sexes. Parmi les soixante-dix-neuf intellectuels représentés, on comptait un *cabôclo* et vingt *morenos* et *pardos* dont quelques-uns assez pigmentés. Un des quatre portraits les plus en vue dans la partie supérieure de cette composition était celui d'un mulâtre foncé, déjà mentionné plus haut comme historien, ingénieur et linguiste; son image était placée dans la même partie que celle de Ruy Barbosa, fameux juriste et tribun, qui est considéré comme « le plus grand des Brésiliens ». Les portraits des autres métis figuraient parmi ceux de nombreux intellectuels blancs. Parmi les cent biographies récemment publiées des Bahianais les plus notables de la période qui va de 1564 à 1925 se trouve celle de douze métis célèbres comme poètes, juristes, linguistes, médecins, et prédicateurs, y compris un fils d'esclaves qui, dans la seconde moitié du siècle passé, eut, à cause de ces origines, de grandes difficultés à se faire admettre dans une faculté de droit de son pays[1].

---

[1] « Os Homens de côr preta na Historia da Bahia », par M. Querino, dans *Revista do Instituto Geographico e Historico da Bahia*, vol. 48, 1923, p. 353 (38 brèves biographies).

[2] M. Querino, *As artes na Bahia e Artistas Bahianos*; S. Bocanera Junior, *O Teatro na Bahia, 1812-1912*, Bahia, 1915; Gonçalo Moniz S. Aragão, *A Medicina na Bahia*, Diário Oficial, ed. do Centenario, 1923; C. Torres, *Vultos, fatos e coisas da Bahia*, Bahia 1951; et autres.

[3] Viuva J. Moreira, « Juliano Moreira e o problema do negro mestiço no Brasil », dans *Novos estudos afro-brasileiros*, G. Freyre et autres, Rio de Janeiro, 1937.

Tout ceci témoigne du fait que les intellectuels sont jugés selon les normes qui s'appliquent à l'ensemble de la société sans que la couleur entre en ligne de compte. Les critiques littéraires, par exemple, affirment que le plus grand poète bahianais vivant est un *pardo* foncé et que parmi les meilleurs poètes que Bahia compte au cours des dernières décades il y a un *moreno*. De plus, le critique littéraire et artistique le plus écouté, mort il y a peu d'années, était un mulâtre *branqueado* (blanchi), qui exerça une forte influence sur la vie intellectuelle locale. Alors que, à l'occasion du trois cent cinquantième anniversaire du poète lusitan Camoens, la colonie portugaise célébrait le Jour de la race, ce fut un mulâtre foncé qui prononça, au nom des Brésiliens, le discours de bienvenue aux Portugais, alors qu'un célèbre orateur sacré prenait la parole pour ces derniers; en 1949, lorsqu'on commémora le quatrième centenaire de la fondation de la ville, le gouvernement de l'État fit publier, en hommage posthume à ce même intellectuel mulâtre, une de ses œuvres historiques demeurées inédites[2].

La situation favorable faite aux gens de couleur dans les milieux intellectuels se reflète dans certains propos que nous avons recueillis au cours de notre enquête auprès des gens de couleur. L'un d'eux fit la remarque suivante : « Les gens de couleur doivent beaucoup aux Blancs, ce sont eux qui exaltent les nègres de valeur et qui lancent leur nom et leurs œuvres. » Un autre nous assura que « parmi les intellectuels il n'y avait aucun préjugé de couleur ».

L'Académie des lettres de Bahia, institution qui groupe des intellectuels bahianais du plus grand renom, compte, parmi ses quarante et un fondateurs, huit mulâtres aux nuances de peau les plus variées. Un de ceux-ci, éducateur réputé, devint une célé-

[1] A. Loureiro Souza, *Bahianos Ilustres, 1564-1925*, Bahia, 1949.

[2] Teodoro Sampaio, *Historia da Fundaçao da Cidade do Salvador*, éd. de la Secretaria de Educaçao e Saude, Bahia, 1949.

brité nationale pour ses travaux sur la grammaire portugaise et pour la polémique qu'il soutint sur des questions de linguistique avec son ancien disciple Ruy Barbosa. Deux mulâtres — un professeur de médecine fort distingué et un autre à la fois ingénieur et historien — furent membres correspondants de cette célèbre association. Depuis sa fondation en 1917, l'académie compta parmi ses membres quinze *morenos* et mulâtres; parmi eux figurent des noms dont Bahia est justement fière. Le groupe de poètes et de prosateurs, qui, sous l'influence du symbolisme, fut à l'origine d'un important mouvement littéraire, était composé en grande partie d'hommes de couleur.

LES CLUBS RÉCRÉATIFS

Les clubs sociaux et récréatifs sont le secteur d'accès le plus difficile aux personnes de couleur très foncée, si l'on en croit la majorité des informateurs. Certains affirment même que les obstacles qui s'opposent à leur entrée dans de telles organisations sont dus à la fois à des préjugés de couleur et au fait que ces associations sont dominées par les vieilles familles qui résistent à l'admission de membres n'appartenant pas à leur groupe social et économique. Il paraît, cependant, que même dans les clubs très sélects de Bahia il se produit des fissures dans les barrières de classe : aucun de ces clubs ne peut se conserver strictement fermé, ni rigoureusement aristocratique tant du point de vue de la filiation de ses associés aux anciennes familles qu'à celui de leur couleur. Et cela d'autant plus que les groupes fondateurs comportent, non seulement des Blancs *finos*, mais des personnes « socialement blanches » ou « blanches dans la couleur » (*brancas na côr*).

« Le Noir vraiment noir n'entre pas dans ces clubs », dit un informateur, et s'il arrive à se faire accepter, ce qui est vraiment exceptionnel, dans ceux des classes les plus élevées, il se sent isolé dans les réunions et dans les fêtes. Il est alors obligé de former, avec ceux de son type, un véritable groupe marginal. Très peu de personnes de peau assez pigmentée ont été admises, d'après ce qu'on affirme, dans des clubs de cette catégorie, mais si on les y reçoit, dit un leader noir, c'est le « docteur » qui est admis et non pas le Noir.

Une jeune fille assez pigmentée, qui a été à des fêtes dansantes dans plusieurs des clubs mentionnés, apprit de ses amis que « les clubs l'acceptaient parce qu'elle était diplômée et qu'on n'avait pas le courage de l'écarter ». Qu'on imagine l'étonnement qu'aurait causé à Rio de Janeiro, dit un informateur, une femme de profession libérale se rendant, peut-être par provocation et certainement parce qu'habituée aux mœurs de Bahia, à un bal dans un des hôtels de la classe la plus élevée de la ville.

Cependant et à condition qu'elles soient « socialement blanches » les personnes claires ne rencontrent pas de barrières. Celles-ci, d'ailleurs, s'abaissent à mesure que les clubs sont plus modestes. Dans les clubs de catégorie intermédiaire ou qui essaient d'améliorer leur classe et cherchent des associés de condition moins basse, les anciens membres de couleur très foncée sont gardés un peu à contrecœur, assurent nos informateurs, et on n'en admet pas de nouveaux. Un informateur mulâtre, qui fit partie pendant de longues années de la direction d'un de ces clubs, dit que ces derniers sont en train de « faire un nettoyage » et qu'ils profitent de toutes les occasions pour éliminer les associés indésirables;

cette orientation n'est pas acceptée par tous les directeurs et a provoqué des crises graves. Un homme de profession libérale, très foncé, raconte qu'il fut invité, il y a environ huit ans, à se rendre au siège d'une de ces organisations pour y assister aux défilés du carnaval; à son arrivée il sentit que le portier hésitait à le faire entrer. L'ami qui l'avait invité n'étant pas présent, il demanda à voir un des directeurs de l'association; celui-ci lui dit, en s'excusant beaucoup, qu'il ne lui était pas possible de le laisser entrer, le club ne pouvant pas à cette occasion recevoir de gens de couleur. L'informateur ajoute, pourtant, qu'il ne connaît pas d'autre incident de ce genre, et qu'il l'attribue à l'influence passagère de quelque membre de la direction du club en question. Selon un autre informateur, un mulâtre de condition modeste ne put récemment renouveler son inscription à un club dont il était déjà membre : il attribuait ce refus à sa couleur, car il remplissait les conditions nécessaires pour sa réadmission. Ainsi il y a des clubs de catégorie intermédiaire qui sont mentionnés par les informateurs, tantôt comme étant accessibles aux Noirs, tantôt comme portés à les exclure.

Même dans des organisations plus modestes, des cas de discrimination peuvent se produire. Il y a environ dix ans une association de petits employés de commerce refusa l'entrée aux personnes de couleur au cours d'une fête qu'elle donnait à son siège. Quelques jours plus tard, une association similaire annonçant par la voie des journaux une excursion qu'elle se proposait d'organiser pour fêter une date nationale ajoutait qu'il n'y aurait pas de « distinction de couleur » et expliquait que l'excursion serait « démocratique ». Plus récemment un des hebdomadaires de la ville publia la note suivante au sujet d'un club de classe intermédiaire :

« La nouvelle qui nous parvient est grave; le club X est en train de prendre un chemin dangereux : le racisme. Au cours de la fête d'avant-hier, au moment où le bal battait son plein, un directeur « arien » expulsa de la fête toutes les personnes de couleur très foncée, ce qui fut très blessant, notamment pour les jeunes filles qui furent obligées de se retirer humiliées de la fête. Si le club X est contre les Noirs, que ses dirigeants préviennent leurs associés à l'avance à toutes fins utiles. Jamais enfin ils ne doivent les obliger à quitter les lieux, ce qui est inélégant et pourrait provoquer des représailles. »

Devant des situations de ce genre, l'attitude des personnes visées varie aussi. Dans certains cas elles protestent par la voie des journaux, mais on rencontre plus fréquemment une attitude d'éloignement, de désaffection envers les réunions et les divertissements de semblables organisations, même parmi les métis peu pigmentés et de rang relativement élevé qui, de par leurs traits et leurs qualifications sociales, pourraient être acceptés, mais qui, probablement par timidité, préfèrent adopter une réaction négative de défense. Presque tous affirment être d'un caractère bizarre, avoir toujours vécu très à l'écart, n'avoir jamais appris à danser. Quelques-uns vont jusqu'à prétendre que, même si on les acceptait, ils n'iraient que très rarement à une fête de club. Un Noir explique que « souvent les nègres ne rencontrent pas de barrières parce que, connaissant le préjugé racial, ils ne vont pas dans certains endroits, particulièrement dans les clubs sociaux, car c'est à propos de danse que ce préjugé se manifeste le plus ». Il y a ceux qui, se conformant à cette opinion, se consolent en disant qu' « un nègre ne va jamais dans les clubs, mais qu'il est admis dans les congrès scientifiques et dans les milieux intellectuels ». D'autres encore réagissent comme un étudiant noir pour lequel ces refus « devraient stimuler la réaction des personnes de couleur pour que ceux qui ont de l'éducation s'efforcent enfin de s'élever au lieu de s'amuser. Mais si c'est le contraire qui arrive, elles se retirent ». En vérité, il y en a peu qui soient disposés à tenir tête aux résistances, et ceux qui y sont décidés peuvent être accusés, même par ceux de leur type, d'être « indiscrets » et de s'exposer à des conflits inutiles en allant là où ils ne sont pas invités. De plus, ces attitudes sont très typiques de personnes appartenant à des groupes soumis à la discrimination et qui pensent qu'il est inutile de réagir contre le traitement différentiel qui leur est appliqué. « Je connais un club auquel quelques personnes de couleur foncée purent être admises, mais en provoquant des réactions », raconte un homme de profession libérale, assez pigmenté. « Je ne veux pas me soumettre à une telle éventualité. Cependant, je serais heureux d'être admis si j'avais un ami assez puissant pour me présenter et pour vaincre la résistance des commissions de direction. Ceci, d'ailleurs, ne m'intéresse pas, mais ce serait un précédent favorable pour les autres; je sais aussi que si cela arrivait, je rencontrerais l'hostilité des jeunes filles blanches qui seraient très gênées de danser avec un Noir. De la part des hommes il n'y aurait pas d'opposition. Une jeune fille de couleur a, dans une circonstance semblable, plus d'avantages qu'un garçon, car étant amenée par un ami ou un parent, elle est assurée de danser avec lui et avec les amis auxquels il la présente. » Mais les jeunes filles de couleur, presque tous les informateurs le reconnaissent, ont beaucoup plus de difficultés à être acceptées dans les clubs, à moins que ce ne soit en tant que femmes ou membres de la famille des associés. Et les jeunes filles foncées, de leur côté, acceptent pleinement cette situation. Elles se conduisent en cela comme les hommes de couleur « ignorants », remarque quelqu'un [1]. Le refus de danser avec des jeunes gens de couleur n'est pas seulement le fait des Blanches. Une étudiante foncée dit qu'elle danse avec n'importe quel garçon, à condition qu'il danse bien « même si c'est un moricaud (*pretinho*) ». Une autre, très claire, avoue franchement qu'elle n'éprouve aucun plaisir et même une certaine honte à danser avec un homme plus foncé qu'elle.

---

[1] Le refus des Blanches de danser avec des Noirs, à Bahia et dans l'État voisin de Sergipe, fut déjà signalé, cf. Felte Bezerra, *Etnias sergipanas*, Aracajú, 1950, p. 246.

Les clubs très sélects ayant une prédominance d'associés appartenant au haut commerce, à l'industrie et aux professions libérales acceptent seulement des personnes « socialement blanches », c'est-à-dire présentant le type blanc, ou classées comme blanches; les clubs de petits commerçants et d'employés de commerce, de modestes fonctionnaires et de gens exerçant une profession libérale de catégorie plus basse ont un nombre beaucoup plus élevé d'associés de couleur, y compris des mulâtres foncés et même des Noirs. La proportion des différents types rencontrés parmi les associés de deux clubs des catégories mentionnées plus haut est la suivante :

Club	*Nombre d'associés*	*Pourcentage*			
		Blancs	*« Morenos »*	*Mulâtres*	*Noirs*
		%	%	%	%
Catégorie élevée	1.522	67,21	24.83	7.95	—
Catégorie moyenne	1.115	38,02	35.78	25.56	0,62

Dans les clubs dansants d'ouvriers, de domestiques, de soldats, de travailleurs journaliers, les Blancs sont une minorité et les Noirs sont en proportion élevée.

Comme il a été dit plus haut, une des conditions requises pour l'admission d'une personne de couleur dans les associations récréatives des catégories les plus élevées est d'avoir une assise économique solide ou le diplôme de docteur. En effet, dans les clubs distingués mentionnés dans le tableau ci-dessus, le groupe d'associés commerçants comprend 76,89 % de phénotype blanc, 16,50 de *morenos* et 6,60 % de mulâtres clairs *branqueados* (blanchis), alors que celui des professions libérales compte seulement 62,03 % du type blanc, 30,05 % de *morenos* et 7,90 % de mulâtres. Ceci confirme l'observation d'après laquelle beaucoup de personnes arrivent à améliorer leur rang social par la voie des professions libérales, car elles peuvent ainsi s'introduire dans les confréries et dans les clubs sociaux, organisations qui, en plus de leurs fonctions spécifiques, sont très importantes en ce qu'elles sont en quelque sorte l'exposant de la situation sociale des Bahianais.

De nombreux informateurs affirment qu'ils ne se porteraient pas de leur propre chef candidats à ces clubs, mais qu'ils sont parfois présentés par des amis blancs. Il peut arriver aussi que de telles propositions restent sans suite, lorsque les commissions de direction apprennent qu'il s'agit de quelque personne très noire. Les papiers languissent dans les archives du club, mais on ne dit jamais au candidat le motif réel ou supposé de son refus. On raconte d'un professeur mulâtre, qu'un de ses amis voulait l'inscrire en un club de catégorie intermédiaire situé dans un quartier de même ordre, prit sa photo pour le fichier du club, et... ne lui parla jamais du résultat de sa démarche; il en conclut que le refus aurait été motivé par sa « qualité ».

Il est évident que tous les cas ne peuvent être interprétés, sans plus, comme des exemples du filtrage exercé à l'encontre des personnes de couleur. On note, cependant, que c'est là un secteur des relations sociales où il existe un certain conflit, quoique la tension qui en résulte soit dissimulée par un mécanisme d'accommodation de part et d'autre. D'une part les clubs allèguent n'avoir pas dans leurs statuts de dispositions qui s'opposent à l'admission de personnes de couleur, même noires, et s'efforcent de donner des explications rationnelles à ce que les candidats écartés considèrent des actes de discrimination; d'autre part, les personnes de couleur foncée assument une attitude de défense négative, en supprimant les impulsions agressives qui résultent d'ordinaire des états de frustration.

Dans les fêtes d'étudiants qui ont lieu dans les salons des clubs de la catégorie la plus élevée, les restrictions à l'entrée des personnes de couleur foncée et à la danse entre Blancs et Noirs sont considérablement réduites. C'est ce que disent les informateurs, et l'observation confirme entièrement ce dire. Dans les réunions de famille, peu fréquentes de nos jours dans les classes supérieures, les discriminations se relâchent. « La familiarité fait tomber les préjugés », selon l'expression d'un Noir. « Quand un Noir paraît dans une fête familiale blanche, affirme un étudiant, il suscite une certaine curiosité et une certaine réserve, jusqu'à ce qu'il soit présenté et qu'on sache qui il est. Mais à partir du moment où il est présenté, surtout s'il est un ami de la famille, il ne rencontre aucune difficulté pour danser, même avec des jeunes filles blanches. » « Les jeunes filles, dans des cas semblables, ne refusent pas ou très rarement, de danser avec un garçon de couleur, surtout s'il s'agit d'un étudiant ou d'une personne bien élevée; les mères, cependant, font une certaine opposition et se montrent inquiètes de voir leurs filles approchées par un jeune homme foncé, craignant parfois qu'elles n'en tombent amoureuses. » Cette information est donnée par un mulâtre exerçant une profession libérale et qui prit part, alors qu'il était étudiant, à de nombreuses fêtes de famille chez les Blancs.

LE PRÉJUGÉ DE COULEUR A BAHIA

Le préjugé de couleur peut être analysé soit à travers l'interprétation qu'en font les membres de différents groupes ethniques, soit en examinant leur comportement dans sa signification symbolique. Comme l'expression verbale d'un rapport social déterminé ne correspond pas toujours à la réalité du fait lui-même, le chercheur, pour se rapprocher de l'objectivité, doit attaquer le problème par les deux méthodes indiquées. Il ne suffit pas d'écouter ce que dit l'un ou l'autre groupe, mais il faut encore peser le point de vue de chacun et le comparer aux comportements observés.

En général, dans le cas des relations interraciales, les groupes opposés ont des concepts différents sur leur situation respective. C'est le cas pour Bahia, comme le prouvent les différentes idéologies qui inspirent et règlent les rapports.

Pour les Blancs, qu'ils soient vraiment blancs ou socialement blancs, il n'existe pas de préjugé de couleur ou de race à Bahia. On pourrait faire une anthologie des opinions qui varient à peine dans les termes, mais qui expriment toutes la même opinion fondamentale, à savoir que les Blancs et les personnes de couleur représentent, « à ce point de vue, une situation exemplaire d'harmonie », ainsi que l'écrivit il y a peu de mois un journal local. Il suffirait de citer l'opinion d'un écrivain de grand renom, exprimée en des articles écrits à des époques différentes et assez éloignées, c'est-à-dire respectivement dans les années 1932, 1949 et 1950, et publiés par un journal important de la ville : « C'est-à-dire qu'il nous semble que le problème n'existait pas. Il n'existait pas à São Paulo, certainement; il n'existe pas à Bahia. Il est nouveau, il est imaginaire, il n'est pas réel. »

« Un problème isolé du nègre n'existe pas au Brésil... Il y a même des provinces dans lesquelles on ne peut percevoir, dans l'intimité des relations de personnes à personnes, la présence d'un obstacle qui les éloigne. »

« Nous, les Bahianais, nous avons à cet égard une opinion invariable. La démocratie raciale brésilienne consiste expressément à répudier toute manifestation de privilèges basés sur la couleur, et nous considérons que ces distinctions épidermiques n'ont aucune valeur en face d'une unité supérieure, désormais indissoluble, qui est l'unité morale du peuple dans l'unité humaine de la patrie. »

Deux autres intellectuels blancs, également très en vue, dénonçaient en 1921 et 1933 les tentatives isolées de séparation de caste « contre laquelle toute notre histoire proteste avec indignation, contre laquelle nos traditions se dressent en un élan de révolte »; ils déploraient « la sottise qui consiste à souffler sur le brasier de la haine raciale déjà oubliée... parfois inexistante ». Après avoir vécu de longues années dans la ville, un médecin d'un autre État affirme que « c'est sans doute l'impression la plus forte qu'on reçoit et qu'on garde de Bahia : la victoire sur le préjugé racial et la présence du nègre, du mulâtre et du Blanc, qui ont un père mulâtre et un grand-père noir, dans la vie sociale ».

Ce concept n'est pas particulier aux Blancs *finos*. Il est exprimé aussi par des personnes de couleur qui se sont intégrées aux attitudes du groupe blanc[1]. Un mulâtre intellectuel foncé affirme que « jamais les Brésiliens, à cause de la douceur de leurs mœurs, n'ont éprouvé ici la férocité de ce préjugé »[2]. L'opinion d'un avocat de couleur claire n'est pas moins incisive : « Le nègre constituera-t-il un problème spécifique au sein de la communauté brésilienne ? Notre volonté de ne pas admettre, soit théoriquement, soit pratiquement, le préjugé de couleur ou de caste parmi nous s'exprime par un mot définitif : Non. »[3] La réaction de la majorité des Bahianais devant une question portant sur la discrimination raciale sur leur territoire serait la même que celle de ces trois étudiants de Bahia, dont un *pardo*, qui, parlant d'un congrès communiste à l'étranger, publièrent une déclaration dans laquelle il était dit : « Le plus lamentable fut l'activité de quelques membres communistes de la délégation brésilienne. Ils s'efforcèrent instamment de diffamer l'organisation politique et sociale de notre pays, en exagérant ses erreurs et ses imperfections au point d'affirmer qu'il existe parmi nous une odieuse discrimination raciale. »

Tandis que les « socialement blancs » s'expriment ainsi, certains Noirs et mulâtres expriment des opinions, non seulement différentes, mais diamétralement opposées. Un homme exerçant une profession libérale, dont nous avons précédemment parlé, écrivait en 1922 qu'il remarquait, de la part de certaines personnes influentes, « le désir intense de maintenir l'homme noir en état de ségrégation, quoique ce désir fût dissimulé ». Un autre leader du même type, plusieurs années plus tard, dans un article intitulé « L'éternelle injustice à l'encontre du Noir », confirmait cette assertion, en disant qu' « il existe un préjugé dont le but est de rabaisser dans l'échelle humaine les descendants des Noirs chez lesquels le pourcentage de sang africain prédomine ». En parlant dans un congrès d'études afro-brésiliennes en 1935, un sociologue mulâtre s'exprima de façon très radicale et sans doute chargée d'une violence émotionnelle due à l'exaltation politique du moment :

---

[1] Dans la critique de l'article de Julian Steward, « Acculturation Studies in Latin America: Some Needs and Problems », Frank Tannenbaum affirme que « En dépit de l'esclavage, en dépit d'une période intermédiaire, en dépit de siècles d'exploitation, le nègre n'a pas seulement survécu, mais on peut dire qu'il s'est épanoui. Et on peut toujours se demander pourquoi. La réponse semble être que le nègre s'est accommodé lui-même à la culture de l'homme blanc, comme ne le fit jamais l'Indien... Sans doute serai-je accusé d'exagération, mais en ce qui concerne cette question je pense que le nègre est devenu un homme blanc à visage noir », dans *American Anthropologist*, vol. 45, n° 2, avril-juin 1943, p. 205.

[2] Teodoro Sampaio, discours, dans *Rev. do Inst. Geogr. e Historico da Bahia*, a. XXVI, n° 45, Bahia, 1919, p. 179.

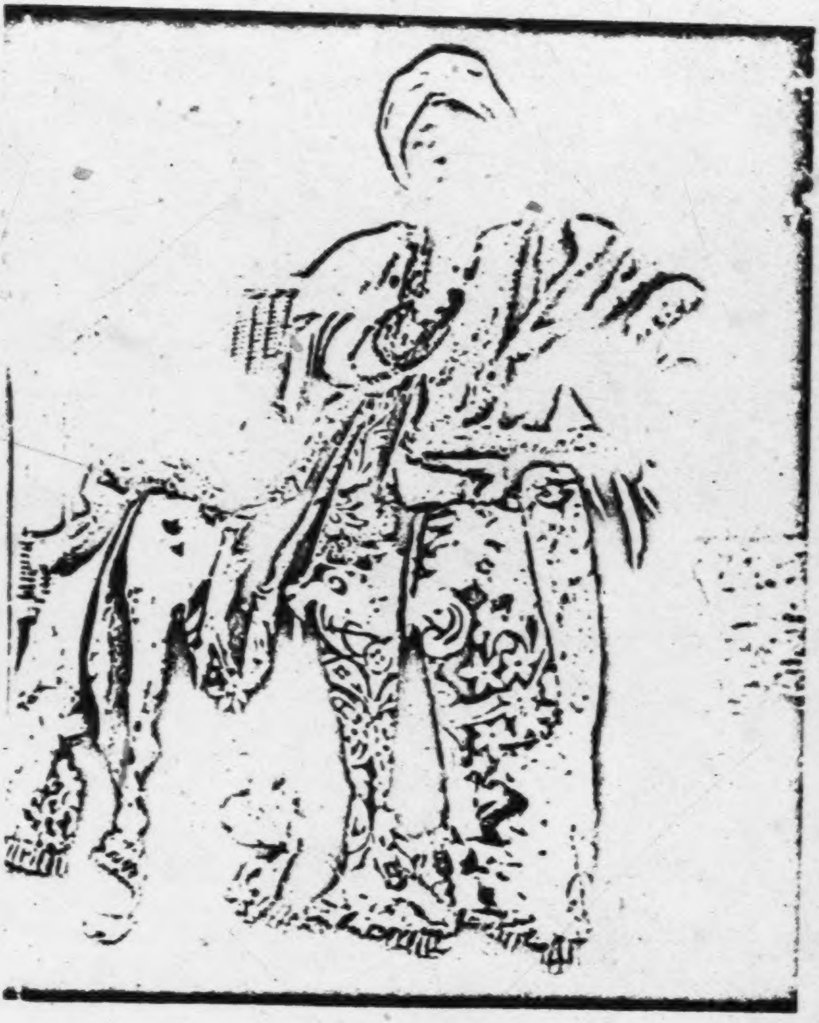
[3] W. Morais, *loc. cit.*

« Livré à lui-même, maître d'une liberté fictive, mal payé, mal habillé, mal nourri, servant le jeu des événements économiques, s'abrutissant dans un travail de dix heures par jour dans des conditions antihygiéniques, souffrant l'oppression raciale des hommes blancs (les seigneurs du capital) et le mépris des propres prolétaires blancs qu'inspirait la bourgeoisie, mettant en pratique le vieux conseil : « diviser pour régner », le nègre vivait au jour le jour... Cette situation a changé au cours des derniers soixante ans, elle a changé en pire! »[1] Un professeur universitaire mulâtre, parlant au cours de la remise des diplômes universitaires, à l'université, disait il y a peu de temps : « On affirme que le sinistre problème racial n'existe pas entre nous, que le Noir jouit des mêmes droits, des mêmes prérogatives que l'homme blanc. C'est là une triste utopie. Les secteurs élevés de la vie du pays gardent leurs portes fermées devant le Noir. » Et un autre sociologue bahianais, *moreno* celui-là, et un des leaders les plus influents des mouvements « noirs » au Brésil, pense que « les insuccès des hommes de couleur dans notre pays sont attribués au préjugé racial, alors qu'ils devraient très souvent être attribués au préjugé de classe ».

Un informateur noir, chef local de mouvements de même nature, affirma qu'il y a un préjugé actif à Bahia, comme dans tout le Brésil; lui-même désirait protester contre la déclaration faite à un journal par un autre leader noir et d'après laquelle il n'existerait pas, parmi nous, de problème racial, bien que d'autres Noirs lui eussent demandé de ne pas le faire. De nombreux informateurs admettent que réellement on peut vérifier des préjugés liés à la couleur, mais ils ajoutent que « ceci est une question de tradition à Bahia ». Selon l'un d'eux, « les personnes conservatrices la transmettent aux nouvelles générations ». Cependant, les expériences des informateurs varient. Une fonctionnaire *moreno*, âgée d'environ quarante-cinq ans, trouve qu'actuellement le préjugé est plus fort qu'avant : « C'est possible qu'il ait déjà existé, mais il n'apparaissait pas. Je connais des gens pleins de mérite et qui sont traités avec un certain mépris parce que de couleur. Aussi beaucoup se retirent-ils en disant : maintenant qui se liera à moi?..., je suis noir. » Un commerçant mulâtre ayant beaucoup d'amis blancs assure que les relations se sont améliorées « sur le plan intime » : les Noirs et les mulâtres sont reçus dans les foyers, se font des amitiés, mais « sur le plan social tout continue comme par le passé; les mêmes personnes

---

[1] Edison Carneiro, « Situaçao do negro no Brasil », dans *Estudos afro-brasileiros*, vol. I, Ariel édit., Rio de Janeiro, 1935, p. 238.



11. Une « mae de santo »

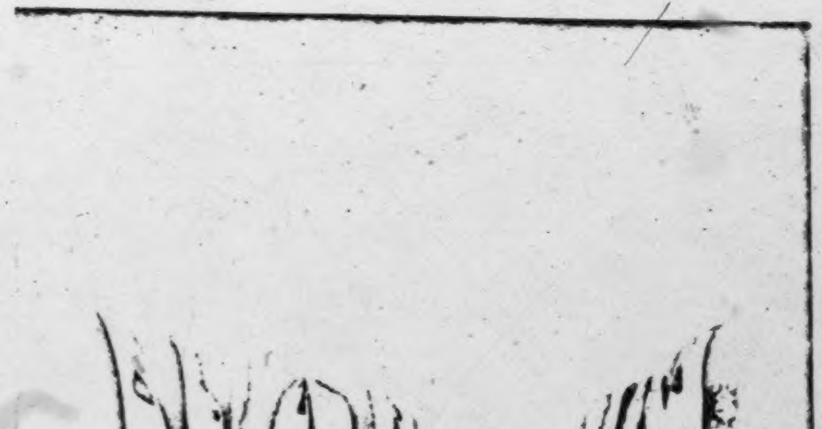
[facing p. 96]

blanches qui font amitié avec des gens de couleur ne désirent pas les admettre dans leurs sociétés récréatives et leurs autres associations ». Il n'est pas rare d'entendre dire que les personnes très foncées éprouvent une certaine résistance dans la vie sociale et même professionnelle, et que dans l'intimité ils commentent fréquemment ce fait. Cependant on affirme très souvent que la situation est, à tous points de vue, bien meilleure à Bahia que dans les autres États du Brésil; dans certains de ces États, en effet, et particulièrement dans la région industrielle du Sud, il semble qu'il y ait conflit véritable entre hommes blancs et hommes de couleur. « A São Paulo par exemple, dit un homme exerçant une profession libérale qui a visité plusieurs fois les États du Sud, leur situation est pire à cause des étrangers; à Bahia l'avantage est qu'il y a peu d'étrangers. » D'autres pensent que ce sont les Noirs eux-mêmes qui, par leur attitude hostile, ont créé le problème à São Paulo. « A Rio, où le milieu est plus brésilien, la situation est meilleure. » Certains pensent que les étrangers, même à Bahia, sont très responsables de la discrimination raciale, bien que la majorité d'entre eux s'adaptent aux coutumes locales et traitent comme des Blancs les hommes de couleur ayant une situation élevée. Ces comparaisons sont presque toujours accompagnées du récit d'incidents de discrimination et d'antagonisme hostile, incidents qui, d'après nos informateurs, n'auraient pas pu se produire à Bahia [1].

Presque tous, ou au moins la plupart, insistent en disant que les relations raciales à Bahia sont en voie d'amélioration sensible, alors que dans d'autres parties du Brésil elles paraissent devoir s'aggraver. Sur les tendances du racisme il y a, cependant, des divergences parmi les personnes de couleur. « Le racisme existe, mais il se cache et donc est en train de disparaître, pense un Noir qui exerce une profession libérale, mais je ne crois pas qu'il cessera complètement d'exister; il existera toujours, même occulte et discret. » Un autre dit que : « La situation a tendance à changer avec l'ascension sociale des personnes de couleur et avec les plus grandes facilités d'éducation. Elle peut encore empirer, mais il est désormais trop tard pour séparer les Blancs des Noirs, ne

---

[1] Un des exemples les plus fréquemment cités est celui des coiffeurs de première catégorie de Rio et de Sao Paulo qui se refusent à servir les clients de couleur foncée, même quand ils se présentent bien habillés et avec des manières dénotant une parfaite éducation. Un des informateurs se rappelle que, il y a environ trente ans, se préparant à aller à une audience du gouverneur de l'État, il ne put, quoiqu'il portât l'habit, se faire raser chez un coiffeur mulâtre qu'il connaissait, celui-ci lui fit pour cela beaucoup d'excuses et lui expliqua qu'il avait beaucoup de difficultés avec ses clients blancs. Un autre affirme qu'on peut aussi enregistrer des cas de cette nature, mais que, par suite du passage d'un grand nombre de marins américains « remplis d'argent », depuis la dernière guerre les barbiers exercent une moins grande discrimination contre les Noirs locaux.



12. Confrérie de Noirs

[facing p. 97]

serait-ce que parce qu'il y a des familles dans lesquelles les uns sont foncés et les autres peuvent passer pour Blancs. »

Plusieurs faits rapportés dans notre récit montrent que les personnes de couleur sont sujettes, parmi nous, à un traitement qui tend à les classer par catégorie [1]. Les marques de ce traitement qui coïncide fréquemment avec les sentiments de classe peuvent être perçues dans la personnalité de plusieurs de nos informateurs. Un d'entre eux fait une remarque très expressive : « Le préjugé existe réellement, tout autant que se dissimule la « caste ». Mais, entre nier le problème et vouloir lui donner une importance excessive, il n'y a rien d'autre qu'une différence dans la manière de formuler les croyances et les attitudes défensives du groupe en cause. La position de ceux qui nient entièrement le préjugé est celle de quelqu'un qui formule un modèle idéal de relations, inspiré par le désir que le problème n'existât pas, ou dans le vain espoir de contribuer à ce que la société l'évite. » [2] Ceux qui exagèrent les proportions de cette controverse seraient des personnalités inadaptées [3], ce qui n'est pas toujours le cas; l'exagération est un moyen puissant pour attirer l'attention sur un problème qu'on suppose inexistant ou sans importance, mais elle peut aussi représenter une forme d'agression contre le groupe discriminateur.

Un sociologue blanc, qui admet l'existence du problème, dit fort justement que «... ce préjugé est léger et sournois. Il s'efforce de se cacher dans les plis de l'inconscient de la collectivité et réagit, honteux de lui-même, aux tentatives d'expression ou d'exposition à la lumière de la conscience. La réaction est ainsi plus vigoureuse lorsque nous suspectons quelque effort pour le cultiver. On tolère que le préjugé vive comme un sentiment inavoué de classe ou de prestige social, mais on éprouve une répulsion immédiate lorsqu'on tente de l'élever au rang d'institution ou d'esprit de caste » [4].

Jugement discriminatoire à base de préjugés portés sur les caractéristiques de groupes ou de catégories d'individus déterminés. Donald Pierson, « Contacto categórico », dans *Teoria e Pesquisa em Sociologia*, éd. Melhoramento, Sao Paulo, p. 445.

R. Almeida, *loc. cit.*

Seulement une étude psychologique pourrait élucider jusqu'à quel point les difficultés rencontrées par les personnes de couleur sont réellement dues à des barrières raciales, car sans nier que beaucoup de personnes puissent souffrir de résistances à cause de leur couleur, il faut se rappeler aussi que ces mêmes personnes peuvent fort bien recourir à certains stéréotypes et à certaines rationalisations pour projeter leurs déficiences, leur *défaut* de personnalité et leur incapacité professionnelle sur les Blancs et leurs institutions. Voir à ce sujet Kimball Young, *Handbook of Social Psychology*, Londres, 1948, p. 277.

Nelson Sampaio, « Democracia racial », *Forum*, vol. IX, fasc. 21, Bahia, 1945.

LES MOUVEMENTS NOIRS A BAHIA

Il y a environ vingt ans, quand le prolétariat urbain brésilien commença à prendre conscience de son existence, surgit dans le sud du pays un mouvement destiné à grouper « la population nègre brésilienne » dans le but « d'obtenir une représentation politique, de défendre les droits des nègres et de les élever sur le plan de l'éducation ». De São Paulo, le plus important centre industriel brésilien, le Front noir. (Frente Negra) commença à se répandre dans d'autres villes. En novembre 1932, un groupe de moins de dix hommes de couleur de condition modeste, presque tous noirs, fondait le Front noir de Bahia. Jusqu'à ce moment-là, les seules organisations de « gens de couleur » existant dans la ville étaient des confréries, quelques associations ouvrières et de bienfaisance dont aucune n'avait comme but précis la défense des hommes de couleur contre le préjugé racial. La Société protectrice des invalides, fondée depuis 1832 en tant que confrérie religieuse et de bienfaisance par des personnes « exclusivement de couleur noire », affirmait, dans une publication commémorative du centenaire de sa fondation, que « parler de l'idéal du fondateur de cette grande œuvre de philanthropie, c'est éliminer le préjugé d'épiderme de la terre brésilienne ». Cependant, cette organisation ne comporte, dans ses statuts réformés en 1948, ni ne signale dans ses rapports annuels d'autres activités que celles de bienfaisance ou de secours réciproque — chose que les informateurs, y compris des membres de la direction, confirment.

Une entreprise locale considéra comme « une nouveauté pour Bahia la nouvelle que les hommes de couleur, envers lesquels on ne fait aucune distinction, vont se grouper ». Un professeur de l'université, dans un article ironique sur le Front noir, essaya de soulever l'hypothèse que ce mouvement fut le résultat de l'influence communiste qui profitait de toute agitation politique occasionnelle. Une des premières activités du Front noir, activité qui fut désagréable aux personnes foncées de rang plus élevé, dit un informateur mulâtre, fut un défilé de pauvres Noirs par une des rues commerçantes de la ville, destiné à montrer la misère dans laquelle vivent ceux-ci et à attirer l'attention sur la nouvelle organisation. Selon le même informateur, le mouvement était « dès sa naissance voué à l'insuccès », car il fut organisé « comme une espèce de révolte ». Le fondateur et leader de ce groupe, un ouvrier qui vivait à São Paulo et prenait part à des activités identiques, harcelé par des difficultés pécuniaires et cédant aussi à ce que lui-même nomma, dans une interview accordée à un journal, son sort de « juif errant », retourna l'année suivante dans le sud du pays, déçu par les résultats de son entreprise qui ne rencontra aucun appui et s'éteignit rapidement.

Pendant ce temps, l'agitation politique augmentait dans le pays, une révolution éclatait et les partis d'extrême droite et d'extrême gauche faisaient leur apparition, augmentant ainsi la confusion qui en 1937 atteignit à son comble avec une dictature qui dura environ huit ans. Au cours des premiers mois de cette même année fut fondée à Bahia la société Henrique Dias, ainsi nommée en honneur d'un soldat noir qui s'était rendu célèbre dans les luttes contre les envahisseurs hollandais durant la période coloniale. Les fondateurs de cette association, bien que beaucoup moins nombreux que ceux de la précédente, étaient des hommes de condition professionnelle et sociale plus élevée, quoique modestes dans leur majorité. Les seuls leaders intellectuels étaient un avocat et ancien juge, figure centrale du groupe, douze jeunes médecins, un juge, un pharmacien, huit avocats non diplômés, deux journalistes, un musicien et un étudiant universitaire; les autres membres fondateurs étaient vingt et un petits fonctionnaires, trois commerçants, six constructeurs civils, quatorze employés de commerce et soixante-huit artisans. Tous signèrent l'acte de fondation. La société est, selon ses statuts, composée de Brésiliens, sans distinction de couleur, et son but est « de lutter pour la réconciliation et l'union entre personnes de couleur différente, de développer l'éducation, principalement des associés et de leur famille, de leur accorder toute l'assistance voulue, de pratiquer les sports et de commémorer les dates civiques ». Un des articles de ces statuts stipule qu' « on rendra des hommages aux personnes qui auront accompli un haut fait pour la défense de la société, de la patrie et pour l'égalité des races ». Dans une page de propagande, le fondateur de la société expliquait que le nom du soldat dont nous avons parlé plus haut « exprime symboliquement l'union raciale et sociale, car voici ce que fut Henrique Diaz : un trait d'union entre la race noire qui accomplissait le travail matériel au Brésil et la race blanche qui le gouvernait et le défendait ». Continuant à argumenter, il ajoutait que « tout ceci en vient à démontrer la raison d'être de l'égalité raciale et l'absurdité du préjugé qui s'efforce de subordonner une race à l'autre », et il en arrivait à justifier l'existence de la société Henrique Diaz qui « ayant décidé de mener le combat contre ce préjugé, désire le faire pour l'union des individus d'épidermes différents, pour la réalisation d'un programme éducatif ». « Cette association, annonça son fondateur en une lettre à l'auteur de ces pages, fut une conséquence des fronts noirs et fut fondée pour combattre le préjugé racial que le nazisme voulut introduire dans notre pays lorsque dominait l'intégralisme[1]. Il faut remarquer que la situation était telle que les nègres craignaient d'être et de se dire noirs, cela les rendant suspects de communisme. Et de fait, un journal alla jusqu'à dire que cela était du communisme. Mais l'État nouveau une fois passé[2], vint la démocratie et notre association continue. » La société Henrique Diaz existe encore, mais n'a pas acquis un grand prestige; sa direction se réunit rarement, et depuis que son chef s'est établi dans l'intérieur de l'État, où il exerce les fonctions de juge, elle n'a pratiquement plus qu'une existence nominale, se limitant à faire fonctionner, grâce à une petite subvention fédérale, une modeste école primaire dans un quartier pauvre.

Un des fondateurs de la société inaugura en 1946 un autre mouvement, la Campanha do Pi Racial[3], dont le but était : « Extirper, annuler, abolir le complexe d'infériorité (des plus foncés); démolir, éclairer et purifier un faux complexe de supériorité (des plus clairs), afin que, par un processus éducatif juste et équilibré, il n'y ait plus au Brésil de Noirs ou de Blancs, mais seulement des Brésiliens. » A part une publication sous forme de proverbes, pensées et maximes sur la condition inférieure des Noirs, cette campagne se poursuit au moyen de « conférences de philosophie spiritualiste » faites par le fondateur, un médecin à la clientèle modeste. Cependant, ce mouvement non plus n'a eu ni la répercussion, ni le prestige espérés par son fondateur, si bien que celui-ci pense ouvrir à Bahia une section de l'Union des hommes de couleur, créée il y a quelques années dans le pays. Mais quoiqu'il croie à l'existence du préjugé de couleur et désire le combattre, le secrétaire général de cette union, dans des déclarations à un journal de Bahia à l'occasion d'une visite à la ville, dit qu' « au Brésil il n'y a pas en réalité de préjugé de races. Et cela est si vrai que, bien que notre principal objectif soit d'unir les hommes de couleur de tous les pays, l'union ouvre ses portes aux citoyens des autres races; cela aussi parce que nous pensons qu'il serait impossible de constituer une association séparatiste sur cette terre qui est à tous ».

La Fédération du culte afro-brésilien, organisée pour réunir les groupes du culte, et les centres d'études afro-brésiliennes sont, comme l'indiquent leurs noms, des organisations d'une autre nature. Ni leurs statuts, ni leurs activités ne les relient directement aux programmes d'action sociale en faveur des gens de couleur.

---

[1] Mouvement politique d'extrême droite, organisé en parti. Un des principaux dirigeants nationaux de ce parti publia, à cette époque, plusieurs livres de doctrine antisémite.

[2] Nom donné au régime politique autoritaire établi par la dictature de 1937 à 1945.

[3] *Pi* (π), lettre grecque adoptée par la Campanha do Pi Racial comme symbole de rapprochement.

Comme on peut le voir, les mouvements « nègres » ont à Bahia une existence et une action très précaires. D'habitude ils groupent presque exclusivement des Noirs et des mulâtres foncés de condition relativement modeste, et ils n'exercent pas une action sociale et politique véritable. Ils ne forment cependant pas des groupes hostiles, mais bien au contraire ils s'efforcent de rapprocher Blancs et Noirs; ils évitent toute lutte ou antagonisme avec le groupe dominant, et, en dernière analyse, ils ont comme but fondamental l'intégration, disons même l'acculturation, des gens de couleur, surtout des Noirs, aux normes de comportement, aux attitudes, aux concepts des Blancs, afin de leur permettre d'être acceptés et classés dans la société de Bahia. Il n'est pas difficile de percevoir que les normes « blanches » sont celles-là mêmes que tout le monde à Bahia — Blancs, métis et Noirs — s'efforce de réaliser dans la vie, et qu'être de couleur n'est pas considéré comme méprisable; les Noirs, par exemple, n'arrivent pas toujours à dissimuler une certaine honte que leur causent bien des caractères de leur culture d'origine, particulièrement ceux qui contrastent le plus avec la culture de provenance européenne, comme la religion. Ce qui paraît expliquer ceci est le fait que les personnes de couleur se sentent, tout autant que les Blancs, entièrement brésiliennes, c'est-à-dire intégrées ou désireuses de s'intégrer à la culture luso-chrétienne et actuellement plus encore néo-brésilienne des classes dominantes. Un avocat et un sociologue, l'un et l'autre *morenos* et bahianais, exprimaient il y a peu de temps la crainte que les mouvements « nègres » du Brésil n'assument des tendances ségrégatives. Et quelques leaders de ces mouvements à Bahia sont désignés, par les informateurs, comme étant des adeptes de semblables tendances; cependant « cet isolationnisme, ajoutent-ils, n'arrive pas à vaincre ». « Jusqu'à présent je n'ai pas voulu faire partie de cette association, mais comme il n'y a aucun racisme en elle je vais y entrer », affirme un Noir.

L'attitude des Noirs de statut professionnel et social élevé se traduit généralement par l'éloignement envers ces mouvements; très peu d'entre eux en effet peuvent contribuer à leur donner du prestige personnel. Tout au plus ces Noirs donnent-ils leur adhésion nominale et contribuent-ils pécuniairement à ces mouvements, mais ils suivent leurs activités de loin, évitant toute publicité à cet égard, quoiqu'ils sympathisent avec un programme qui se propose d'élever les Noirs dont l'éducation est négligée. Ils ne cachent pas leur manque de confiance quant aux buts et aux intentions des mouvements nègres sur le plan national. Dans l'opinion d'un éducateur, il n'y a aucun motif pour que les personnes de couleur se groupent en fonction de leur qualité. Cela donnerait un caractère de lutte qui est indésirable. Le *pardo* ou le Noir doivent s'efforcer d'entrer dans la vie sociale par les grandes portes du mérite, sans qu'il soit nécessaire de les forcer. D'autres considèrent que de telles organisations ne sont pas convenables, soit parce qu'elles sont la preuve que les discriminations existent, soit parce qu'elles tendent à les aggraver en leur donnant une proportion qu'elles n'ont pas à Bahia. Un jeune homme qui exerce une profession libérale affirme qu'« il regarde avec inquiétude de tels mouvements, dans la crainte du ridicule, car ses promoteurs prouvent leur inadaptation sociale ». Certains partagent l'opinion d'un mulâtre, très estimé dans sa profession, et qui affirme refuser de participer à de tels groupements, non pas pour renier sa qualité d'homme de couleur, mais parce qu'il les considère comme injustifiables.

Les moyens d'action adoptés par les mouvements « nègres » sont également critiqués. Un homme politique écrivait que « les nègres et les mulâtres essaient de s'unir en congrès et en associations, mais donnent à la lutte un caractère seulement doctrinaire et ne s'emparent pas de toutes les possibilités dont leur faiblesse peut disposer ». Dans un article de journal dans lequel il s'exprimait ainsi, lui-même proposait un boycottage national des marchandises produites par une fabrique qui se refusait à admettre une employée de couleur. Quoique son article fût très véhément contre cette entreprise étrangère et se terminât par un appel vibrant aux personnes de couleur, il ne paraît pas qu'il eût à Bahia quelque effet pratique. Les leaders de ces mouvements, d'ailleurs, redoutaient de ne pas être compris et de ne pas recevoir l'appui nécessaire. D'après l'un d'eux, « le Noir de Bahia ne se convainc pas qu'il est noir ».

En ce qui concerne la loi fédérale récemment mise en vigueur contre les discriminations religieuse et raciale, les informateurs, en général, n'ont qu'une notion très vague de son existence et ignorent son texte. Les uns la considèrent utile pour certains cas (hôteliers qui refusent des Noirs par exemple) ou pour abaisser les barrières qui empêchent les jeunes gens de couleur d'entrer dans la carrière diplomatique ou dans la carrière militaire au grade d'officier. D'autres la jugent simplement inutile à Bahia; il y a peu de temps les journaux mettaient en relief la nouvelle d'après laquelle cette loi venait d'être mise en application dans l'État de Rio Grande do Sul dans le sud du Brésil. Un prêtre mulâtre déclara : « Nous n'avons aucun besoin de lois, ici à Bahia, pour faire estimer un nègre, nous n'avons besoin que de plus d'égards pour la classe inférieure en général; nous avons besoin d'améliorer son alimentation, de l'aider efficacement à se relever ou, avant cela, à obtenir un niveau de vie qu'elle n'a encore jamais eu. »

CONCLUSIONS

Qu'il n'y ait pas de préjugés de couleur à Bahia est une affirmation qui n'est que partiellement vraie. Les gens de couleur sont encore considérés comme faisant partie d'une catégorie biologique et sociale caractérisée par des traits qui passent pour être inférieurs à ceux des Blancs. D'aucuns sont convaincus que Noirs et Blancs diffèrent par les capacités intellectuelles, la personnalité, la moralité et l'aptitude au progrès. Ils déclarent que si Bahia ne progresse pas, la faute en est aux Noirs. C'est là la raison pour laquelle un si grand nombre de mulâtres clairs cachent ou renient leur caste ou se sentent peu à leur aise quand on y fait une allusion indiscrète. Ces préjugés, bien que faibles, expliquent les cas de discrimination dont sont victimes les gens de couleur dans certains secteurs de la société. Ces incidents ne s'accompagnent d'ailleurs d'aucune violence, et il est difficile de les distinguer des manifestations d'un antagonisme de classe, étant donné qu'au Brésil la couleur de la peau est très souvent un symbole de rang social. Les Blancs évoquent le souvenir des anciens colons portugais qui dominaient l'économie, la politique et l'administration, et dont les descendants composent, aujourd'hui encore, la majeure partie de la haute société. Quant aux Noirs, ils nous rappellent l'esclavage, le travail des plantations et les occupations domestiques. Aujourd'hui encore les hommes de couleur sont cantonnés dans les couches les plus basses et les moins instruites de la société.

Mais la population de Bahia peut se définir comme une société multiraciale à classes, et non à castes, si l'on définit la caste comme un groupe fermé auquel on appartient par la naissance et dont il est impossible de s'évader. A Bahia les gens de couleur ont un statut qui est conditionné par leurs qualités et leurs aptitudes individuelles, et ils peuvent entrer en compétition avec les Blancs. En principe n'importe qui peut s'élever socialement par la fortune, par ses mérites intellectuels, par ses titres professionnels, par ses qualités morales ou par la combinaison de ces éléments en vertu du système de valeurs d'une société capitaliste. Cependant dans leur ascension vers les classes les plus élevées les gens de couleur rencontrent des résistances, dues en partie à l'influence des préjugés dont nous avons parlé, mais aussi au fait que pour la plupart ils appartiennent aux classes qui économiquement sont au bas de l'échelle sociale.

L'ascension sociale de gens de couleur est cependant relativement fréquente et il en existe de nombreux exemples. En tant que groupe, cependant, les gens de couleur montent aussi, mais avec difficulté. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer la distribution des différents types ethniques qui se rencontrent au

Brésil dans les groupements et organisations qui symbolisent les classes élevées :

	Blancs		*« Pardos »*		*Noirs*	
	%	*Indices*	*%*	*Indices*	*%*	*Indices*
Dans la population totale	33	100	47	100	20	100
Confréries religieuses	82	240	18	38	—	—
Professions libérales[1]	76	230	22	46	2	10
Clubs	67	200	33	70	—	—

[1] Moyenne des diverses professions libérales.

Comme on peut le voir aucun des groupes ci-dessus ne constitue un échantillonnage représentatif de la population totale, ce qui prouve, en fait, que les différents types n'ont pas encore la possibilité de s'élever jusqu'aux couches supérieures. Si, en nous fondant sur des descriptions de la société de Bahia dans le passé, nous pouvions faire un tableau de même nature, nous verrions que la « haute société » et les professions à prestige d'il y a cinquante ou quatre-vingts ans étaient beaucoup moins mêlées, bien que la participation d'individus métissés dans ces groupes soit une vieille tradition brésilienne. Pour se rendre compte de l'importance de l'amélioration survenue dans la situation des groupes de couleur, il faut mentionner qu'à l'occasion du recensement national de 1872 la totalité des esclaves de la ville était analphabète. Depuis l'abolition de l'esclavage en 1888, quoiqu'il ne fût pas fait grand-chose en faveur des nouveaux hommes libres, ceux-ci progressèrent à tel point qu'aujourd'hui plus de 50 % des Noirs et plus de 60 % des *pardos* âgés de plus de cinq ans savent lire et écrire, et que leur nombre augmente chaque année dans les cours secondaires et supérieurs, s'ouvrant ainsi le chemin des professions libérales, dans lesquelles on peut les compter dans des proportions variables.

Il faut aussi rappeler que parmi ceux qu'on nomme « Blancs » il existe beaucoup de métis clairs qui sont considérés comme socialement blancs et que les personnes de couleur, même celles qui sont le plus foncées et présentent des traits négroïdes les plus évidents, sont traitées comme n'importe quelles autres de même situation sociale. Les relations interraciales sont, désormais, réglées par un certain *fair play*; en d'autres termes, les mœurs bahianaises réprouvent les discriminations ouvertement avouées motivées par l'intolérance raciale ou le préjugé de couleur. Un autre aspect de la dynamique et de la psychologie sociale bahianaise est qu'autant les antagonismes de classe que ceux de couleur sont atténués par le processus d'accommodation réciproque entre les groupes et par le développement tant entre Blancs qu'entre foncés de ce type de personnalité « cordiale » et « douce » que quelques auteurs considèrent être caractéristique du peuple brésilien et dont le prototype serait l'habitant de Bahia.

Les facilités pour l'ascension sociale des personnes de couleur sont en train de se multiplier à Bahia; selon l'opinion de nombreux informateurs, elles ne cesseront d'augmenter à moins que le changement culturel, sous l'influence des nouvelles conditions sociales créées par l'industrialisation escomptée dans la région par l'exploitation des terrains pétrolifères et avec le développement de l'énergie électrique des usines hydrauliques en construction, ne produise une modification sensible de l'éthos de Bahia; il est important de noter que, dès maintenant, le principal moyen d'ascension sociale, par lequel un grand nombre de Noirs et de métis ont acquis un statut élevé, est l'éducation dans le double sens des bonnes manières et d'une instruction d'un certain niveau, sans compter l'adhésion aux mœurs et aux concepts de la culture prédominante, ce qui, en dernière analyse, est un problème d'acculturation ou de plus grande intégration des masses de couleur à la société dominante. Un des mécanismes qui facilitent cette intégration est la protection et l'aide que de nombreux parrains et marraines offrent à leurs filleuls de couleur, en les élevant dans leur propre maison, en leur procurant des emplois, en les acheminant aux études secondaires et supérieures et souvent en continuant ensuite à les orienter et à les protéger, ceci étant même une des fonctions principales de ce système de parenté spirituelle.

Les groupes prépondérants qui constituent les couches supérieures de la société Bahianaise n'opposent pas de résistance organisée à ces tendances et, en accord avec le libéralisme qui est le fond de leur mentalité, ils les considèrent comme une preuve de progrès moral et de « civilisation », dont en général les Bahianais de tous les types sont très fiers.

Tableau I. Types des membres associés d'un club récréatif de « classe élevée ».

Professions	*Blancs*		*« Morenos »*		*« Mulatos »*		*Totaux*
	Nombre	*%*	*Nombre*	*%*	*Nombre*	*%*	
Commerce, agriculture, industrie .	396	76,89	85	16,50	34	6,60	515
Fonctionnaires. .	40	68,96	11	18,96	7	12,06	58
Militaires. . .	12	57,10	5	23,80	4	19	21
Artistes, professeurs	3	50			3	50	6
Techniciens (chimistes, agronomes, dessinateurs, traducteurs, etc.) .	23	62,10	11	29,70	3	8,1	37
Avocats	96	62,03	58	30,05	13	7,90	167
Médecins, dentistes Pharmaciens . .	142		79		20		241
Ingénieurs civils .	71		34		11		116
Étudiants . . .	240		95		26		361
	1.023	67,21	378	24,83	121	7,95	1.522

Tableau II. Types des membres associés d'un club récréatif du groupe social intermédiaire.

Professions	*Blancs*		*« Morenos »*		*« Mulatos »*		*Noirs*		*Totaux*
	Nombre	*%*	*Nombre*	*%*	*Nombre*	*%*	*Nombre*	*%*	
Commerçants, employés de commerce .	246	36,28	267	39,38	163	24,04	2	0,29	678
Fonctionnaires	81	41,96	74	38,34	38	19,68			193
Militaires. .	6	28,56	11	52,37	4	19,04			21
Artistes, professeurs. .	4	17,39	11	47,82	7	30,43	1	4,34	23
Techniciens .	8	33,66	5	18,51	12	40,74	2	7,40	27
Professions libérales, étudiants. .	79	45,66	31	17,91	61	35,26	2	1,15	173
	424	38,02	399	35,78	285	25,56	7	0,62	1.115

Tableau III. Types des membres d'une confrérie religieuse de « classe élevée ».

Professions	*Blancs*		*« Morenos »*		*« Mulatos »*		*Totaux*
	Nombre	*%*	*Nombre*	*%*	*Nombre*	*%*	
Commerce, agriculture, industrie	419	84,98	59	11,98	15	3,04	493
Fonctionnaires	57	81,42	12	17,14	1	1,42	70
Militaires	6	85,71	1	14,29			7
Artistes, professeurs	3	60	2	40			5
Techniciens	14	93,33			1	6,67	15
Professions libérales	192	79,01	48	19,75	3	1,23	243
Étudiants	64	82,05	10	12,82	4	5,12	78
Prêtres, y compris six évêques	14	48,27	15	51,73			29
Professions non indiquées	49	76,56	10	15,62	5	7,81	64
	818	81,47	157	15,64	29	2,88	1.004

5: Azevedo SO11 Bahia Brazilians

PUBLICATIONS DE L'UNESCO : AGENTS GÉNÉRAUX

ALLEMAGNE : Unesco Vertrieb für Deutschland, R. Oldenbourg, Munich; **ARGENTINE :** Editorial Sudamericana, S. A., Alsina 500, Buenos Aires; **AUSTRALIE :** Oxford University Press, 346, Little Collins Street, Melbourne (Victoria); **AUTRICHE :** Wilhelm Frick Verlag, 27 Graben, Vienne I; **BARBADE (LA) :** S.P.C.K. Bookshop, Broad Street, Bridgetown; **BELGIQUE :** Librairie Encyclopédique, 7, rue du Luxembourg, Bruxelles IV; **BOLIVIE :** Libreria Selecciones, avenida 16 de Julio 216, La Paz; **BRÉSIL :** Livraria Agir Editora, rua México 98-B, caixa postal 3291, Rio de Janeiro; **CANADA :** Periodica, Inc., Centre de publications internationales, 4234, rue de la Roche, Montréal 34; University of Toronto Press, Toronto; **CEYLAN :** The Lake House Bookshop, The Associated Newspapers of Ceylon, Ltd., Colombo I; **CHILI :** Libreria Lope de Vega, Moneda 924, Santiago; **CHYPRE :** M. E. Constantinides, P.O. Box 473, Nicosia; **COLOMBIE :** Emilio Royo Martin, Carrera 9a, 1791, Bogota; **COSTA RICA :** Trejos Hermanos, Apartado 1313, San José; **CUBA :** Unesco, Centro Regional en el Hemisfero Occidental, calle 5, nº 306, Vedado, Apartado, 1350, La Havane; **DANEMARK :** Ejnar Munksgaard, Ltd., 6 Norregade, Copenhague K.; **ÉGYPTE :** La Renaissance d'Égypte, 9, rue Adly-Pacha, Le Caire; **ÉQUATEUR :** Casa de la Cultura Ecuatoriana, av. 6 de Diciembre 332, Quito; **ESPAGNE :** Aguilar S. A. de Ediciones, Juan Bravo 38, Madrid; **ÉTATS ASSOCIÉS du CAMBODGE, du LAOS et du VIET-NAM :** Librairie nouvelle Albert Portail, B. P. 283, Saïgon ; *sous-dépôt* : K. Chantarith, C.C.R., 38, rue Van-Vollenhoven, Phnom-penh; **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE :** Columbia University Press, 2960 Broadway, New York 27, N. Y.; **FÉDÉRATION MALAISE et SINGAPOUR :** Peter Chong & Co., P.O. Box 135, Singapour; **FINLANDE :** Akateeminen Kirjakauppa, 2 Keskuskatu, Helsinki; **FORMOSE :** The World Book Co. Ltd., 99 Chung King Rd., Taipeh; **FRANCE :** *Vente au détail* : Librairie de l'Unesco, C.C.P. Paris 21-27.90; Société générale, compte Publications de l'Unesco, 45, avenue Kléber, Paris; *Vente en gros* : Unesco, Division des ventes, 19, avenue Kléber, Paris-16e; **GRÈCE :** Eleftheroudakis, Librairie Internationale, Athènes; **GUYANE NÉERLANDAISE :** Radhakishun and Co., Ltd., (Book Dept.) Watermolenstraat, 36, Paramaribo; **HAITI :** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111-B, Port-au-Prince; **HONGRIE :** Kultura, P.O. Box 149, Budapest 62; **INDE :** Orient Longmans, Ltd., Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta; 36-A Mount Road, Madras; *sous-dépôts* : Oxford Book and Stationery Co., Scindia House, New Delhi; Rajkamal Publications Ltd., Himalaya House, Hornby Rd., Bombay I; **INDONÉSIE :** G.C.T. van Dorp & Co., Djalan Nusantara 22, Djakarta; **IRAK :** McKenzie's Bookshop, Bagdad; **ISRAEL :** Blumstein's Bookstores, Ltd., 35 Allenby Road, Tel-Aviv; **ITALIE :** G. C. Sansoni, via Gino Capponi 26, casella postale 552, Florence; **JAMAIQUE :** Sangster's Book Room, 20 Harbour Street, Kingston; **JAPON :** Maruzen Co., Inc., 6 Tori-Nichome, Nihonbashi, Tokyo; **JORDANIE :** Joseph I. Bahous and Co. Dar ul-Kutub, Salt Road, Amman; **LIBAN :** Librairie Universelle, avenue des Français, Beyrouth; **LUXEMBOURG :** Librairie Paul Bruck, 50, Grand-Rue, Luxembourg; **MALTE :** Sapienza's Library, 26 Kingsway, La Valette; **MEXIQUE :** Distribudora Francesa de Revistas, S. A., 127, avenida Ejido, Esc. 401, Mexico, D.F.; **NIGERIA :** C.M.S. Bookshop, P.O. Box 174, Lagos; **NORVÈGE :** A. S. Bokhjornet, Stortingsplass 7, Oslo; **NOUVELLE-ZÉLANDE :** Unesco Publications Centre, 7 De Lacy Street, Dunedin, N.E.2.; **PAKISTAN :** Ferozsons, 60 The Mall, Lahore; Mc Leod Road, Karachi; 35 The Mall, Peshawar; **PANAMA :** Agencia Internacional de Publicaciones, Apartado, 2052, plaza de Arango nº 3, Panama R. P.; **PAYS-BAS :** N. V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, La Haye; **PÉROU :** Libreria Internacional del Perú, S. A., Apartado 1417, Lima; **PHILIPPINES :** Philippine Education Co., 1104 Castillejos, Quiapo, Manille; **PORTO RICO :** Panamerican Book Co., San Juan 12; **PORTUGAL :** Publicaçoes Europa-America, Ltda., 4 rua da Barroca, Lisbonne; **ROYAUME-UNI :** H. M. Stationery Office, P. O. Box 569, Londres S.E.1.; **SUÈDE :** A/B.C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm 16; **SUISSE :** Europa Verlag, 5 Rämistrasse, Zurich; Librairie de l'Université, case postale 72, Fribourg; **SYRIE :** Librairie Universelle, Damas; **TANGER :** Centre International, 54, rue du Statut; **TCHÉCOSLOVAQUIE :** Orbis, Národni 37, Prague I; **THAILANDE :** Suksapan Panit, Arkarn 9, Raj-Damnern Avenue, Bangkok; **TUNISIE :** Agence Aghlébite, 20, Grand-Rue, B.P.2, Kairouan; **TURQUIE :** Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul; **UNION BIRMANE :** Burma Educational Bookshop 551-3 Merchant Street, P.O., Box 222, Rangoon; **UNION SUD-AFRICAINE :** Van Schaik's Bookstore, P.O. Box 724, Prétoria; **URUGUAY :** Centro de Cooperación Cientifica para América latina, bulevar Artigas 1320, Montevideo; **YOUGOSLAVIE :** Jugoslovenska Knjiga, Marsala Tita 23/II, Belgrade.

BONS DE LIVRES DE L'UNESCO

Utilisez les bons de livres de l'Unesco pour l'achat d'ouvrages et de périodiques à caractère éducatif, scientifique ou culturel. Pour tout renseignement complémentaire, veuillez vous adresser à.

BONS DE LIVRES DE L'UNESCO, 19, avenue Kléber, Paris-16e.

[P. 108]